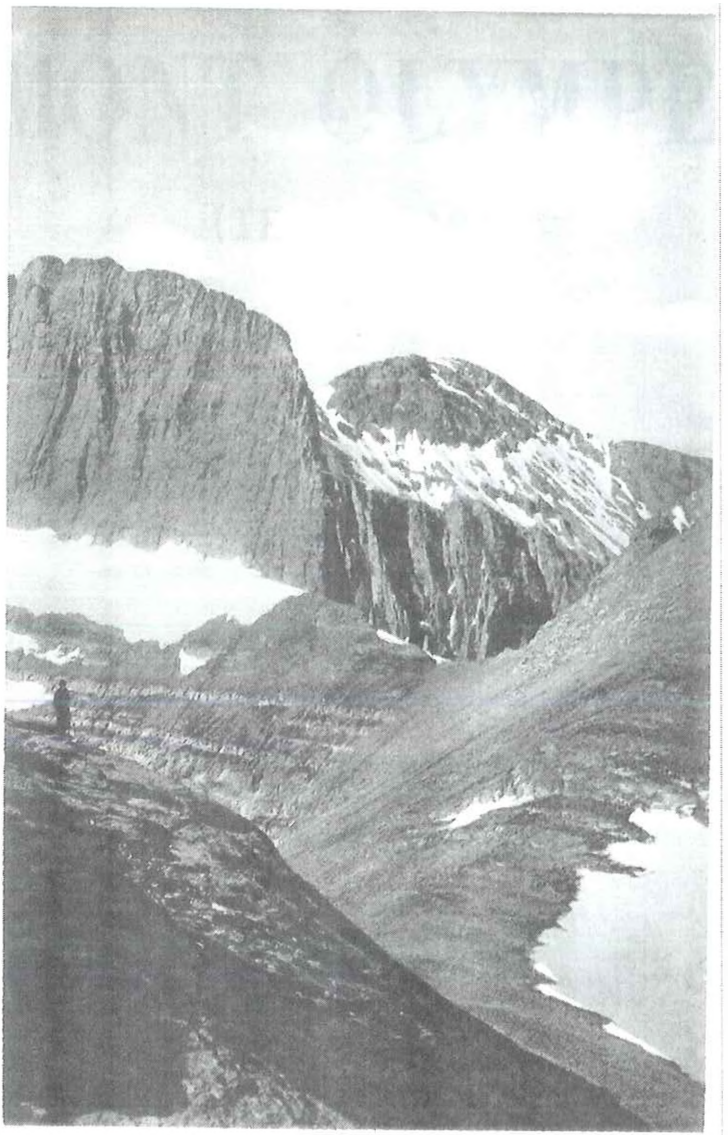
LE
MONT
OLYMPE

MARCEL
KURZ

LE MONT OLYMPE

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios



Les plus hauts sommets de l'Olympe vus du Saint-Elie.
(A gauche le Trône de Zeus ; à droite le Skolion.)

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

LE

MONT OLYMPE

(THESSALIE)

MONOGRAPHIE

PAR

MARCEL KURZ

INGÉNIEUR

DE LA MISSION SUISSE PRÈS LE GOUVERNEMENT HELLÉNIQUE

Avec 3 panoramas et 14 planches hors texte,
2 cartes annexes, dont une au 1: 20.000
levée par l'auteur.

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

PARIS — 30, Boulevard Saint-Michel | NEUCHATEL — Place Alexis-Marie Piaget

1923

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE, par Douglas W. Freshfield VII

AVANT-PROPOS 1

INTRODUCTION 7

Aspect et configuration du massif. — Les premiers peuples qui l'habitèrent. — Perrhèbes et Piériens. — Leurs villes. — Oloossone et Dium. — Xerxès franchit le défilé de Pétra. — Époque macédonienne. — Le Bas-Olympe devient un champ de bataille. — Troisième guerre de Macédoine. — Marcius Philippus traverse le Bas-Olympe et la forêt Calipeucé. — Persée se retire sur l'Enipée. — Paul-Emile succède à Marcius-Philippus et force le défilé de Pétra. — Bataille de Pydna. — Fin de la puissance macédonienne. — L'Olympe sous l'empire bysantin. — Invasion des Bulgares. — Invasion des Valaques. — Les Koutsovalaques. — L'Olympe sous la domination turque. — Pachaliks et Tschifliks. — Les Armatoles et les Klephtes. — Leur constitution et leurs caractères. — Les dervendgi-bachis. — Ali Tépéléni. — Constitution du Royaume de Grèce. — Les derniers Klephtes. — L'Iliade moderne.

LES EXPLORATIONS 37

Tentative de Sonnini. — Urquhart gravit le St. Stephano. Exploration de Heuzey. — Exploration de Barth. — Tozer gravit le Saint-Elie. — Expéditions géologiques de Cvijić. — Premier voyage de Richter. — Deuxième voyage de Richter. — Son troisième voyage et sa captivité chez les Klephtes. — L'Olympe devient grec. — Farquhar gravit le Skolion et tente l'escalade des cimes centrales. — Note de Freshfield. — Suggestions de Meade. — Baud-Bovy et Boissonnas visitent le Saint-Elie. — Première ascension du plus haut sommet de l'Olympe. — Deuxième voyage des Genevois. — La triangulation du massif de l'Olympe. — Notre expédition topographique. — Le défilé de Pétra. — Kokkinoplos.

scanned by Moschopoulos Georgios

Pages.

— Deux anciens brigands. — La Sala Toura. — Sur les pentes du Flamboro. — Zmeos et Ghriva. — Dans le Xero-lakki. — Fin des opérations sur le versant occidental. — Départ pour Bara. — Traversée du Kufenio. — Le vallon Odas. — Notre bivouac à Bara. — Un brigand est signalé dans le voisinage. — Reconnaissance sur la rive droite de la vallée de Saint-Denys. — Le promontoire de Stavroïtia. — Notre station photogrammétrique au sommet du Skolion. — Aspect des pics centraux. — Le col de Barth. — Le Kalogheros et le belvédère de Paghos. — Arrivée du chasseur Kristo Kakalos. — Les vires de Sounari. — La Toumba. — Notre station à la « Prairie des dieux ». — Fin du levé topographique. — La première traversée des hautes cimes de l'Olympe. — La première ascension du Trône de Zeus. — Départ de Bara. — Descente dans la vallée de Saint-Denys. — Le monastère de Saint-Denys. — Un bain dans le Vythos. — Arrivée à Litokhoro. — Fin de notre expédition. — Note sur l'exploration du Capitaine Gerstner.

CARTOGRAPHIE 159

TOPONYMIE 187

APPENDICES 209

ITINÉRAIRES ET RENSEIGNEMENTS PRATIQUES 211

NOTES COMPLÉMENTAIRES DE M. RICHTER 223

scanned by Moschopoulos Georgios

PRÉFACE

Tandis que d'autres montagnes historiques et légendaires ont été visitées, gravies, explorées, et même cartographiées, l'Olympe de Thessalie — l'Olympe d'Homère — a conservé jusqu'à la fin du siècle passé les mystères de ses hautes cimes. Aucun voyageur n'avait été en mesure de décrire d'une manière suffisante l'aspect et la configuration de cette montagne. Aucun alpiniste ne pouvait se vanter d'avoir pris place sur le Trône de Zeus. Aussi les pages suivantes comblent-elles une lacune considérable dans la littérature classique et alpine. — Sans doute, M. Kurz a-t-il eu des prédécesseurs et il a soin de leur rendre pleine justice. Mais il est le premier écrivain qui nous donne une description exacte et détaillée de l'Olympe et le premier qui nous fournisse une carte à grande échelle de cette haute région. Comme topographe de profession, il était exceptionnellement qualifié pour cette tâche difficile.

La raison qui, jusqu'au début de ce siècle, empêcha l'étude et l'escalade des sommets de l'Olympe, est assez

scanned by Moschopoulos Georgios

compréhensible. La région dans laquelle se dresse cette montagne était toute voisine de la frontière turque et les habitants des villages situés sur ses flancs (appelés à juste titre *Klephtes* = voleurs) vivaient en constante inimitié avec leurs gouvernants et manifestaient la fâcheuse habitude d'arrêter et de rançonner tout voyageur assez téméraire pour s'aventurer dans leurs retraites.

Dans les années 1855 à 1865, le pays étant relativement calme, Tozer, le savant professeur d'Oxford, Heuzey et Barth réussirent à visiter les flancs et certaines portions isolées du massif. Mais ce n'est qu'au commencement de ce siècle que le professeur Cvijić, de l'Université de Belgrade, parvint sur l'un des sommets centraux. En mai 1906, j'étais moi-même en Grèce, et c'est avec des yeux pleins d'envie que, du haut du Parnasse, j'admirai les neiges scintillantes de l'Olympe. Mais, à mon arrivée à Larissa, on m'informa qu'il était très imprudent de s'aventurer au delà de la vallée de Tempé et de la frontière grecque d'alors. De sorte que je dus me contenter d'une vue générale mais distincte de la montagne, qui me présentait son large dos et ses flancs rapides, sillonnés de couloirs neigeux.

L'avertissement que l'on m'avait donné à Larissa n'était pas superflu, car, cinq ans plus tard, un ingénieur allemand eut la malchance de tomber aux mains des Klephtes, qui le gardèrent en captivité pendant plusieurs mois. L'année suivante, en 1912, la frontière grecque fut avancée au delà de Salonique et l'Olympe devint accessible. En 1914, un professeur californien, accompagné d'un ami grec, gravit un des sommets

scanned by Moschopoulos Georgios

centraux, qui peuvent être comparés aux Drei Zinnen du Tyrol, bien qu'ils leur soient inférieurs en beauté et en difficulté.

Ce n'est qu'en 1913, que le plus haut sommet fut atteint par deux Genevois, MM. Baud-Bovy et Boissonnas, ce dernier bien connu par ses splendides photographies, qui illustrent si dignement les paysages de la Grèce et les îles de la mer Égée. En 1919, après la guerre, les deux amis retournèrent sur l'Olympe en vue de faire une étude complète de sa physionomie au point de vue esthétique. Les résultats de cette campagne n'ont pas encore paru, mais ils constitueront un supplément appréciable au présent volume, qui décrit l'Olympe au point de vue historique et géographique, plutôt que sous son aspect pittoresque.

Le livre de M. Kurz est avant tout un vivant récit d'aventures et d'explorations dans le plus haut massif montagneux de la Grèce. Mais c'est aussi une admirable monographie de la fameuse Montagne des Dieux, compilée avec beaucoup de soin et d'ardeur. Dans les cent premières pages, il résume l'histoire primitive de l'Olympe ainsi que les explorations de ses prédécesseurs. Dans les cinquante pages suivantes, il raconte ses propres aventures. Elles offrent une lecture fort agréable et le montrent non seulement comme un topographe compétent, mais aussi comme un alpiniste expérimenté. Puis vient une étude cartographique très complète, suivie d'une discussion approfondie sur les noms locaux du district et sur leur signification probable. M'est-il permis de dire que j'approuve cordialement les protestations de l'auteur contre l'introduction de noms per-

scanned by Moschopoulos Georgios

sonnels dans la nomenclature des montagnes ? C'est une habitude qui n'est excusable que dans les chaînes vierges du Nouveau-Monde, et qui, même dans ce cas, doit être employée judicieusement.

Le levé original du massif central de l'Olympe, reproduit sur la carte à grande échelle jointe au volume, en augmente grandement la valeur.

Douglas W. Freshfield, D. C. L.
Ancien Président de la
Royal Geographical Society.

scanned by Moschopoulos Georgios

AVANT-PROPOS

Au cours d'une mission que j'accomplissais en Grèce, en qualité d'ingénieur-topographe, j'ai eu l'occasion de visiter l'Olympe et de dresser la première carte exacte et détaillée de son massif.

A cette époque, je ne connaissais guère la fameuse montagne que par les légendes mythologiques et les renseignements que j'avais pu glaner dans les relations d'explorateurs modernes. Je savais que deux de mes compatriotes avaient atteint récemment le faîte de l'Olympe, mais toute cette montagne n'en conservait pas moins à mes yeux un attrait mystérieux, qui suffisait à éveiller en moi la curiosité de l'alpiniste et du géographe.

Il est vraiment extraordinaire qu'une montagne aussi célèbre n'ait pas fait plus tôt l'objet d'une étude approfondie. On a dressé à des cimes beaucoup moins fameuses de véritables monuments littéraires. Pourquoi l'Olympe n'aurait-il pas le sien ? C'est la lacune que j'ai cherché à combler, bien

scanned by Moschopoulos Georgios

modestement il est vrai, par ce livre qui lui est entièrement consacré.

L'exploration d'une montagne, l'établissement de sa topographie et la recherche de son histoire s'enchaînent tout naturellement. Étude passionnante, mais parfois disproportionnée aux forces ou aux loisirs d'un seul homme. C'est ainsi que, tout en rédigeant les levés de notre carte, je me suis laissé entraîner à consulter un grand nombre de documents géographiques et historiques avec l'intention très vague d'en composer une monographie.

Ces investigations me révélèrent peu à peu l'immensité de la tâche que je m'étais proposée. La bibliographie de l'Olympe embrasse en effet une période qui s'étend sur près de trente siècles et devait nécessairement se diviser en plusieurs époques.

La relation de notre expédition une fois rédigée, je désirais connaître les expériences des précurseurs, lire leurs récits, comparer aux miennes leurs observations et leurs aventures. Ainsi m'apparut, peu à peu, l'histoire contemporaine de l'Olympe, qui s'étend de la fin du XVIIIe siècle à nos jours. C'est elle qui forme le noyau de ce livre.

Très intéressante en elle-même, cette étude aurait dû me suffire. Mais une question se posait constamment à mon esprit : que s'est-il passé dans l'Olympe entre l'époque mythologique et l'époque contemporaine ? Cette période pose certainement

scanned by Moschopoulos Georgios

plusieurs énigmes. C'est ainsi que, sur la cime du Saint-Élie, à 2700 mètres, se dresse une chapelle qui date du XIe siècle; sur un autre sommet, le Skolion, on trouve à 2900 mètres les ruines de ce qui semble avoir été une tour d'observation; enfin, toute cette haute région, par les noms étranges dont elle se pare, semble évoquer un âge où elle aurait été habitée... Ces énigmes étaient-elles explicables ? Voilà ce que je voulais savoir.

Ne pouvant feuilleter à moi seul une bibliographie aussi étendue, j'ai eu recours à des collaborateurs et j'ai consulté des spécialistes. Leurs recherches, aussi bien que les miennes, ont déçu mon attente, car, sur une période de vingt-huit siècles, on ne trouve que fort peu de renseignements concernant le Haut-Olympe lui-même. Dans l'espoir de trouver une relation directe entre les scènes de la mythologie et le cadre où elles semblent s'être déroulées, j'ai étendu ces recherches aux sources les plus diverses de la mythologie grecque. Ici aussi, même avec beaucoup d'imagination, on en est réduit à des hypothèses. Les résultats de cette enquête, poussée à fond dans toutes les directions, sont exposés brièvement dans mon introduction et dans une étude cartographique de l'Olympe comprenant l'époque de Xénagoras aux temps modernes.

Si les recherches ont été décevantes à bien des égards, elles ont du moins contribué à dégager complètement la montagne du mythe et à rendre plus

scanned by Moschopoulos Georgios

simple, plus concrète, son image aux yeux du lecteur. Au cours de mon étude, je me suis attaché plus spécialement à la description exacte de sa haute région. La carte au 1:20000, qui accompagne cet ouvrage, éclairera mieux encore que des mots la configuration de cette montagne, que l'on a représentée tantôt comme un volcan, tantôt comme un immense plateau et qui, en somme, ne diffère pas essentiellement des sommets de nos Alpes.

On s'étonnera peut-être que cette carte soit limitée à la région supérieure de l'Olympe. D'aucuns, au contraire, considéreront cette topographie minutieuse d'une contrée improductive comme un luxe inutile. Ainsi que je l'explique dans la partie cartographique, il s'agissait pour moi de détruire, par une démonstration probante, certains préjugés qui subsistaient encore contre la méthode stéréo-photogrammétrique. Il eût été facile d'étendre ce levé à tout le massif, mais le temps et l'argent sont des facteurs avec lesquels on est obligé de compter.

Cette carte, qui ne pouvait être muette, a nécessité une enquête minutieuse sur la nomenclature du massif. Grâce au concours des indigènes et à celui non moins précieux des philologues, j'ai pu rassembler dans mon dernier chapitre plus de quatre-vingts noms de lieu, dont la signification est presque complètement éclaircie.

Dans les appendices, on trouvera tous les itiné-

scanned by Moschopoulos Georgios

raires à suivre pour les différentes excursions dans le massif avec les notes pratiques qui s'y rattachent.

M. Francis-P. Farquhar a bien voulu me communiquer les reproductions de plusieurs estampes qui ornent les pages de ce livre, ainsi que des notes complémentaires sur son expédition au Skolion. Je tiens à lui exprimer, ici encore, ma sincère gratitude.

Neuchatel (Suisse), mars 1923.

M. K.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

INTRODUCTION

De toutes les montagnes, l'Olympe est probablement celle dont le nom a été le plus souvent célébré.

Il est vrai que ce nom se multiplie, au point de prendre un sens presque générique. Car il existe plusieurs Olympes. Mais celui de Thessalie,[1] par son histoire, sa situation, son altitude, jouit d'une priorité incontestable sur tous les autres. Depuis les temps homériques jusqu'à nos jours, il a toujours été considéré comme l'Olympe par excellence.

L'aspect mythologique de l'Olympe nous est familier. Encore n'évoque-t-il en nous qu'une image abstraite, indéfinie, vaporeuse... Nous rêvons volontiers à cet Olympe idéal décrit par Homère : « Jamais il n'est ni battu par les vents, ni touché par la neige ; un air

[1] Nous conservons ici cette distinction classique, bien qu'elle ne soit pas absolument justifiée. La plus grande partie du massif et le Bas-Olympe tout entier font bien partie de la Thessalie, mais le plus haut sommet se dresse sur la frontière séparant la Thessalie de la Macédoine. Cette particularité orographique a prêté à une confusion qui persiste chez tous les anciens auteurs grecs, tant historiens que géographes, jusqu'au temps de Ptolémée. Le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes imagine même *deux* Olympes, l'un en Macédoine, l'autre en Thessalie. Strabon prétend que la montagne faisait autrefois partie de la Thrace, mais qu'elle appartient désormais à la Macédoine, tandis que le Pélion et l'Ossa sont situés en Thessalie.

scanned by Moschopoulos Georgios

pur l'environne, une blanche clarté l'enveloppe, et les dieux y goûtent un bonheur qui dure autant que leurs jours éternels » (*Odyssée*, IV, 43).

Or l'Olympe est plus qu'une montagne : c'est tout un massif, aride ou boisé, allongé ou précipitueux, plissé, déchiré par les révolutions anciennes ; tout un monde de contrastes, de couleurs, d'ombres et de lumières.

Comme la plupart des chaînes montagneuses de la Grèce, celle de l'Olympe, prolongée par l'Ossa et le Pélion, court du nord-ouest au sud-est, parallèlement au Pinde. Ce parallélisme se retrouve d'une façon frappante dans l'Ile d'Eubée et dans la presqu'île de Cassandre, au delà du Golfe Thermaïque.

La chaîne s'élève en bordure de ce golfe,[1] comme une puissante courtine qui se hausse en s'avançant vers le nord. Entre la montagne et la mer, s'étire une plaine étroite, étranglée entre les roches et les eaux. C'est l'ancienne Piérie, province macédonienne.

Au sud, son socle est isolé de l'Ossa par les gorges de Tempé, où, sous les branches entrelacées des platanes, miroitent les flots du Pénée.

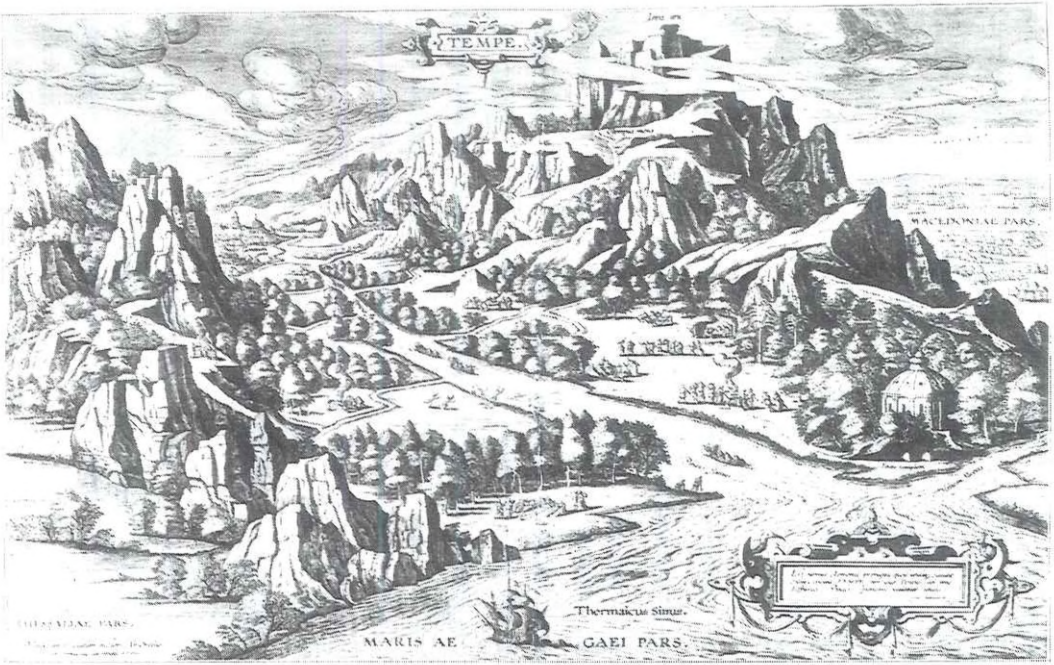
Hérodote raconte que le Pénée et ses affluents avaient formé un lac recouvrant toute la Thessalie, l'ancienne Perrhébie, où s'élève aujourd'hui Larissa.

Neptune, en séparant l'Olympe de l'Ossa, aurait créé au Pénée ce passage vers la mer.

De cette plaine, où il ne reste de nos jours que les marais fiévreux du lac Bœbis, les pentes de l'Olympe

[1] Voir la carte générale annexe.

scanned by Moschopoulos Georgios



Le Mont Olympe et les gorges de Tempé, de la mer Egée.
Conception d'Abraham Ortelius, 1590.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

s'élèvent doucement vers le nord. La montagne s'étale puissamment, dans toute la simplicité de ses lignes.

Une chaîne de collines arides et chauves la relie au Pinde. Parmi ces collines s'ouvre le col de Melouna, où passe la route moderne de Larissa à Elasson. Cette route se prolonge au nord jusqu'à Servia, en longeant les défilés du Sarandaporos (le torrent aux quarante gués), puis elle franchit la Vistritsa (ancien Aliachmon) et conduit à Kozani.

Le cours de l'Aliachmon, profondément encaissé, encercle toute l'extrémité septentrionale du massif. Ce sont les Monts Piériens de l'antiquité. Un défilé célèbre les sépare de l'Olympe proprement dit : le défilé de Pétra, qu'ont franchi tant de conquérants et que traverse aujourd'hui une route qui relie directement Elasson à Katerini, la ville la plus importante entre Larissa et Salonique.

*

Notre massif ainsi limité par le défilé de Pétra, le col de Melouna, les gorges de Tempé et le Golfe Thermaïque, est divisé lui-même en deux zones bien distinctes par un nouveau sillon, moins caractéristique que les autres, réunissant les vallées de Karia et de la Zilyana. La vallée de Karia est arrosée par la Dhiava, qui passe à Elasson et va rejoindre le cours du Xerias, issu du Sarandaporos ; celle de la Zilyana écoule ses eaux vers l'est et débouche sur le Golfe Thermaïque, entre Litokhoro et Platamona, l'ancien Heracleion de Piérie.

scanned by Moschopoulos Georgios

Au sud du sillon formé par ces deux vallées s'étend le plateau montueux du Bas-Olympe, région de collines en partie boisées, dont l'altitude varie entre douze et quinze cents mètres. Au milieu d'elles s'ouvre, comme un œil sombre, le lac de Nezeros *(Ascuris)*. On sait qu'au temps des guerres de Macédoine, cette contrée accidentée du Bas-Olympe devint pour l'armée romaine un champ de bataille fort difficile.

Au nord du sillon formé par la Dhiava et la Zilyana s'élèvent les sommets du Haut-Olympe proprement dit. Sur ce versant, leurs pentes doucement modelées semblent les draper comme un manteau. Une seule gorge profonde rompt l'uniformité de leurs flancs : ses eaux vont rejoindre celles de la Dhiava et, dans les grands bois de ses rives, se cachent le village de Sparmos et le monastère d'Aghia Triadha ou de la Sainte-Trinité.

Le versant du Haut-Olympe qui domine le Sarandaporos est aride, peu accidenté et s'abaisse régulièrement au sud-ouest, vers les plaines blondes de l'ancienne Tripolide, où passe la route d'Elasson à Pétra.

L'Olympe groupe ses hautes cimes au centre du massif. Elles sont disposées en amphithéâtre autour d'une vallée profonde et sauvage, qui a fendu la montagne du faîte jusqu'à la mer.

Lorsqu'on passe au large de Litokhoro, les regards pénètrent par cette fente « jusqu'aux entrailles de la montagne ». Il semble qu'une partie de l'Olympe se soit effondrée par cette gorge jusqu'aux rivages de la Piérie, créant ainsi l'immense cône de déjection, au sommet duquel se trouve aujourd'hui le village de Litokhoro.

scanned by Moschopoulos Georgios

Cette vallée tire son nom du monastère de Saint-Denys, blotti à mi-hauteur, dans un fouillis de verdure. C'est là aussi que bondissent les eaux furieuses du Vythos, l'ancien Enipée, qui arrêta si longtemps les armées romaine et macédonienne.

Tout ce versant qui plonge dans la mer est abrupt, boisé, mystérieux. C'est bien l'Olympe « aux roches profondes », « aux plis innombrables », tel que l'a chanté Homère dans une évocation saisissante.

L'Olympe qui domine la plaine de Katerini ressemble davantage à cette « forteresse menaçante et crevassée » dont parle le même poète. Elle est couronnée par la pyramide régulière du Saint-Elie, dont les parois grises tombent brusquement dans les bois tourmentés qui recouvrent tout ce revers de la montagne.

De Salonique enfin, la montagne offre une vision plus complète encore. Elle est plus distante, plus éthérée. Dans les eaux du golfe, il n'est pas rare de voir ses reflets jouer entre les rides d'ocre et de mauve. Par une matinée claire, le rayonnement de ses neiges se fond lentement dans les coulées bleues de ses bois. Au crépuscule, quand l'obscurité envahit ses flancs et que l'ombre s'épaissit dans ses gorges, les clartés de sa cime resplendissent encore dans la nuit et montent vers le ciel, lentement, comme une prière...

*

Quels furent les premiers peuples de l'Olympe et comment sont-ils venus s'y installer ? Quelle était alors la configuration de cette montagne et quelle fut l'odyssée

scanned by Moschopoulos Georgios

de ces émigrants ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre. A une époque où l'art de naviguer semblait inconnu, il paraît peu probable qu'ils aient émigré par mer. Ils ont donc dû franchir la muraille qui se dressait devant eux.

La légende nous présente ses Centaures et ses Lapithes, êtres grossiers et guerroyeurs qui, les premiers, parcouraient les vallons boisés au nord du Pénée ; mais la nation la plus ancienne dont parle l'histoire et la première qui ait habité cette région serait celle des Pélasges, que les Grecs considèrent comme leurs ancêtres.

Survivants ou descendants immédiats des Pélasges, les Perrhèbes constituaient un peuple vigoureux, montagnard et guerrier, qui donna son nom à la Perrhébie, cette contrée de la Thessalie comprise entre l'Olympe et le Pénée. Au cours des invasions futures, ils serviront, volontairement ou non, de guides à l'envahisseur.

Sur l'autre versant de l'Olympe, dans l'étroite bande de terre qui s'étire du Pénée à l'Aliachmon, vivaient les Piériens. Leur pays étant la clef de la Thessalie et de la Macédoine devient tout naturellement le chemin des armées. C'est aussi le pays des Muses : « Piérie, s'écrie Euripide, terre enchantée, séjour des Muses, penchant sacré de l'Olympe »...

Les Piériens semblent issus des Thraces, bien qu'ils ne présentent avec eux que peu de traits communs. Ils formaient une race supérieurement douée, de caractère austère, mais enthousiaste et dont le génie se répandra plus tard sur toute la Grèce. Ils adoraient Bacchus et puisaient dans ce culte leur inspiration et leur mysticisme.

scanned by Moschopoulos Georgios

*

Sur l'immense plateau que domine le village actuel de Karia, entre le Haut et le Bas-Olympe, se dressait autrefois une grande plaque de marbre qui marquait les confins des districts de Dium et d'Oloossone, et par là même ceux de la Piérie et de la Perrhébie.

Oloossone et Dium étaient les deux capitales de l'Olympe.

Oloossone, Alassona, Elasson : son nom n'a guère changé au cours des siècles. C'est la « blanche Oloossone» d'Homère, où coule « l'aimable Titarèse», aujourd'hui Xérias. Lorsqu'on s'y rend de Larissa, par le col de Melouna, on l'aperçoit de loin au bord d'une petite plaine où brillent les coupoles et pointent les minarets. Ce n'est plus qu'une simple bourgade, mais, avec la trace des guerres récentes, elle a conservé un peu de sa grandeur passée.

L'antique cité s'étageait aux flancs de la colline crayeuse, occupée actuellement par le grand monastère de la Panaghia et que baigne un méandre de la Dhiava. Sa position n'était pas forte, mais constituait un excellent poste d'observation pour surveiller toute la contrée environnante.

Au nord d'Elasson, entre le cours du Sarandaporos (Vourgaris) et les pentes de l'Olympe, s'étend l'ancienne Tripolide, plaine monotone qui s'élève doucement vers les Monts Piériens. Elle formait probablement une ligue en marge de la Perrhébie et tirait son nom des trois villes que Tite-Live appelle : Azoros, Doliché et Py-

scanned by Moschopoulos Georgios

thion. La plus importante était Pythion, qui commandait l'issue du défilé de Pétra. Heuzey[1] en a retrouvé les lignes de fondation au pied du village actuel de Sélos, à l'endroit où s'élève la colline d'Aghios Apostoli.

Azoros et Doliché sont plus difficiles à situer. La première occupait probablement le plateau de Kastri, entre Douklista et Dhemirades, tandis que Vouvala marquerait l'emplacement de la seconde, sur la rive droite du Sarandaporos. On trouve à cet endroit les ruines d'un Paleo Kastro, d'une époque beaucoup plus récente, mais qui prouve que la position avait quelque importance.

Attaqués par les Lapithes et plus tard par les Thessaliens, les Perrhèbes se retirèrent toujours plus haut dans les plis de l'Olympe et occupèrent probablement ces vallons de Karia et de Sparmos où l'on doit chercher leur ville de Dodone. C'est la « froide Dodone » chantée par Homère et qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre sanctuaire de l'Épire.

Deux autres villes, toutes deux sur la rive gauche du Pénée, commandaient les issues des gorges de Tempé : Gonnos en Perrhébie, Phila en Piérie. Heuzey place la première aux environs de Déréli et la seconde au pied des collines de Rapsani, au lieu dit Bourouvari, près de l'embouchure du Pénée. Elle était dominée par la forteresse de Lapathonte, à laquelle devait se heurter plus tard l'armée romaine.

Entre le Pénée et l'Aliachmon, sur les rivages du Golfe Thermaïque, s'égrenaient les villes de la Piérie :

[1] Voir page 46.

scanned by Moschopoulos Georgios

Héracleion, sur l'emplacement actuel de Platamona, dans une position fortifiée d'épaisses murailles[1]; puis Libèthres et Pimplea, à l'endroit où les ravins de Kanalia débouchent du Bas-Olympe, au pied de la forêt Calipeucé, dans un lieu sacré, pays d'Orphée, sanctuaire des muses. C'est la « terre enchantée » d'Euripide, où, parmi la verdure et les eaux claires, on croit reconnaître la roche des poètes et la fontaine sacrée... Libèthres fut très probablement détruite par les crues de la Zilyana. On n'en trouve plus aucun vestige, pas plus que de Pimplea.

Après avoir franchi le cours de l'Enipée, on arrive dans une plaine marécageuse, recouverte d'une végétation inextricable et l'on gagne, par un immense détour, les misérables Kalivia de Malathria. C'est là que s'élevait la ville de Dion *(Dium)*, la cité la plus riche et la plus fastueuse de l'Olympe.

Sa position n'était pas forte, mais située avantageusement au croisement de deux défilés : Tempé et Pétra.

Elle n'était pas grande, mais ses fortifications étaient une merveille. On y admirait une foule d'édifices, tout un escadron de statues équestres et un temple dédié à Jupiter. Pausanias assure que le tombeau d'Orphée — une colonne surmontée d'une urne de marbre — y fut transporté, après la ruine de Libèthres.

Les eaux lentes du Baphiras baignaient ses murs et prêtaient à toute cette contrée une fertilité admirable.

Le roi Archelaos y avait fondé un théâtre et un stade. Il avait institué une panégyrie en l'honneur de Jupiter

[1] La forteresse qui subsiste aujourd'hui est d'époque byzantine; on la trouve citée dès le XIme siècle.

scanned by Moschopoulos Georgios

et des Muses. Après lui, tous les rois de Macédoine se plurent à l'embellir. Elle devint une ville d'apparat, de fêtes et de réjouissances qui devait prouver aux Grecs que les Macédoniens n'étaient plus de grossiers barbares...

*

En l'an 480 avant J.-C., lors de la troisième expédition des Perses, Xerxès, après avoir surmonté les deux formidables obstacles de l'Hellespont et de la Chalcidique, s'arrête au pied du puissant rempart de l'Olympe.

Ici, il n'est plus question de creuser un chenal pour ses trirèmes. Il lui faut abandonner sa flotte et traverser la montagne. Devant la hauteur de cette muraille, il eût peut-être rebroussé chemin, sans le concours des Perrhèbes qui, de gré ou de force, s'engagèrent à le conduire en Tripolide par ces défilés qu'ils étaient seuls à connaître. Ils choisissent tout naturellement celui de Pétra, qui débouche à Pythion, aucun autre n'étant vraisemblablement praticable à cette époque. Hérodote ne donne aucun détail sur cette traversée. Il nous dit simplement que Xerxès occupa le tiers de ses troupes à couper les bois épais qui couvrent les collines de la Piérie. Cette difficulté vaincue, le roi poursuivra sa route à travers la Thessalie et ne sera plus arrêté que par les Thermopyles, une seconde ligne de défense que la trahison seule lui permit de franchir.

Pétra devait livrer passage à d'autres armées encore. Il fut traversé par Brasidas dans son expédition contre

scanned by Moschopoulos Georgios

la Chalcidique ; par Agésilas revenant d'Asie ; par Cassandre lors de sa marche sur Olympias. Enfin, c'est par Pétra que Paul-Émile fit tourner les lignes de Persée, retranché sur l'Enipée.

Le passage avait été fortifié par les rois de Macédoine. Son nom lui vient d'une roche immense, sorte de promontoire, qui se dresse au milieu des gorges, entouré de tous côtés par les eaux. Aujourd'hui encore, elle est surmontée d'une ruine isolée, qui fait un effet étrange au milieu de ces précipices.

*

A l'époque où la puissance macédonienne atteint son apogée, l'Olympe reparaît tout naturellement et devient un champ de bataille. Tant pour les Grecs que pour les Macédoniens, c'est une région connue, constamment traversée par les armées, mais les descriptions en sont rares dans les historiens de l'époque.

Pour Philippe II, cette muraille n'est plus un obstacle ; il la franchit en toute occasion pour se rendre en Grèce et se poser en arbitre chez ses voisins. Au début de la deuxième guerre de Macédoine (197 av. J.-C.), Philippe V ne se contente pas d'attendre les Romains dans les défilés du Bas-Olympe : il prévient leur attaque et porte la guerre en Thessalie. Battu aux Cynoscéphales, il se retire sur Gonnos, où il rassemble les débris de son armée et signe la paix.

Après la mort de Philippe V, son fils Persée rallume la guerre contre Rome. Son premier soin est de se saisir des gorges de Tempé, « toujours fermées aux ennemis de

scanned by Moschopoulos Georgios

la Macédoine, toujours ouvertes aux Macédoniens pour descendre en Thessalie ».

Cependant, Marcius Philippus, consul romain, s'avance vers l'Olympe et vient bivouaquer entre Azoros et Doliché. Là, il prend l'avis de ses guides et tient conseil. Deux passages s'offrent à son choix, celui de Pétra et celui des Monts Cambunéens (le Sarandaporos actuel). Selon Tite-Live, il restait encore quelque chemin à faire avant d'arriver à la bifurcation de ces deux routes. Mais, en stratège avisé, Marcius savait bien quelle faute il eût commise en engageant son armée dans une gorge étroite qu'une poignée d'hommes pouvait défendre aisément. Aussi préfère-t-il se diriger vers le Bas-Olympe où, malgré les difficultés du terrain, il pourra toujours déployer ses forces devant l'ennemi.

Il abandonne donc sa direction primitive et oblique au sud-est. Tite-Live ne précise pas la nomenclature de ces lieux, mais la seule vallée dans laquelle ait pu s'engager le consul est bien celle de Sparmos. A cette époque, toute la région était couverte d'immenses forêts de chênes, percées de mauvais sentiers. Qu'on s'imagine la marche de cette armée de trente-sept mille hommes, traînant après elle ses éléphants, sa cavalerie et des vivres pour plus d'un mois...

Au sortir des bois, on débouche dans la plaine de Sparmos, toute entourée de collines. Après deux jours de marche, l'avant-garde romaine y parvient et s'empare de la tour d'Eudiéron, dont Tite-Live n'indique pas la situation, mais que Heuzey place sur un monticule appelé aujourd'hui Dernasa (1150 m.), entre le vallon de Sparmos et celui de Karia.

scanned by Moschopoulos Georgios

Après avoir contourné cette colline et traversé le plateau de Karia, Marcius avait devant lui le ravin de Kanalia pour gagner directement les rivages de la Piérie. C'est une contrée sauvage, couverte de forêts et coupée de rochers. Cette issue lui parut infranchissable et Tite-Live nous dit qu'il continua sa marche vers le lac Ascuris, aujourd'hui lac de Nezeros.

Le consul était arrivé sur ses rives avec le gros de son armée, lorsqu'un messager vint lui annoncer que l'avant-garde était en vue de l'ennemi.

Persée avait appris l'approche des Romains, mais ne sachant pas quelle direction ils allaient prendre, il avait envoyé Asclipiotode à la tête de dix mille hommes occuper les Monts Cambunéens, tandis que Hippias se retranchait dans la forteresse de Lapathonte. Persée lui-même, très indécis, campait à Dion.

Le gros de l'armée romaine s'empare alors d'une haute colline — probablement celle de la Métamorphose (1590 m.) — et y établit son camp. « De cette cime élevée, dit Tite-Live, on apercevait tout le pays, depuis Phila jusqu'à Dium, et toute la côte de la mer ; cette vue enflamma les soldats ; ils avaient devant les yeux le terme de leurs fatigues, le territoire et toutes les troupes de l'ennemi. »

Renseigné par ses guides, Marcius comptait gagner la région de Rapsani et descendre de là sur Phila à l'embouchure du Pénée. C'était, après les gorges de Tempé, le chemin le plus facile. Mais le passage était barré par la forteresse de Lapathonte (que Heuzey place sur l'Aghios Ilias) et les hommes d'Hippias oc-

scanned by Moschopoulos Georgios

cupaient déjà toute la crête voisine, à un mille à peine du camp romain.

La bataille s'engagea, mais comme ni l'une ni l'autre des deux armées n'avait assez de place pour se déployer, le combat risquait de s'éterniser et la position des Romains devenait critique par manque de vivres.

C'est alors que Marcius décida de tourner le passage en descendant par les précipices situés plus au nord et que couvre la fameuse forêt Calipeucé, citée par Tite-Live. Heuzey, qui a suivi l'itinéraire de l'armée romaine, le décrit en ces termes :

« Je n'ai jamais rien vu de plus sauvage et de plus magnifique que les pentes du bas Olympe sur lesquelles ils s'engagèrent : c'est une forêt immense enveloppant de son ombre toute une région d'escarpements et de ravins. Dans des gorges boisées jusqu'au fond passent avec bruit des eaux claires et rapides. La vigueur et la variété de la végétation sont incroyables : les arbres de la plaine, qu'on est étonné de rencontrer si haut, les chênes-verts et surtout d'énormes platanes, montent le long des torrents jusqu'au milieu des châtaigniers et presque jusqu'aux sapins. On conçoit qu'en traversant ces impénétrables solitudes, toute une armée ait trompé l'ennemi qui la croyait retournée en arrière. J'employai deux jours à parcourir les pentes dans toute leur étendue, du midi au nord. Sans doute, je n'espérais pas retrouver la route exacte des Romains ; j'étais sûr au moins de couper en quelque endroit la ligne qu'ils avaient suivie...

« ...Cependant je ne crois pas que les Romains soient descendus par les pentes entre Nézéro et Pourlia ;

scanned by Moschopoulos Georgios

ils se jetèrent tout à fait au nord-est, le plus loin possible de l'ennemi, que l'arrière-garde, restée le premier jour sur les sommets, tenait à distance. C'est plutôt vers les villages de Skotina et de Pandéléïmoné, qu'ils opérèrent cette pénible et périlleuse descente. Pandéléïmoné est suspendu dans les châtaigniers au-dessus de la forteresse turque de Platamona, qu'on aperçoit sur le bord de la mer...

« ...De Skotina au pied de la montagne, le sentier traverse des bois non moins épais. Je cherchais à me figurer, au milieu de ces bois, une large trouée ouverte à la hache, et tout le désordre de cette armée qui déroulait, nous dit Tite-Live, plutôt qu'elle ne descendait. La cavalerie, les bagages, les bêtes de somme, qui étaient le grand embarras, marchaient en avant avec les éléphants, qu'on faisait glisser à grand'peine sur des plans inclinés ; les légions venaient ensuite. De Skotina, nous mîmes au moins quatre heures pour arriver au pied des dernières pentes. Là, sur le bord de la plaine, s'élèvent quelques mamelons plantés d'oliviers, avec les ruines d'un petit monastère de la Panaghia. Ce sont les collines où le consul romain, après avoir employé trois jours à cette descente, fit enfin établir son camp ; l'infanterie occupait ces collines ; la cavalerie campait en avant, au bord de la plaine... »

Cette audacieuse traversée avait duré neuf jours et elle aurait certainement dégénéré en désastre si Persée n'avait montré tant d'inertie. La nouvelle du passage des Romains le surprend dans son bain, c'est dire combien il était loin de s'y attendre ! Il rappelle aussitôt Hippias et Asclipiodote ; abandonne tous les passages

scanned by Moschopoulos Georgios

à l'ennemi ; brûle sa flotte de peur qu'elle ne tombe aux mains des Romains et fait transporter toutes ses richesses et une quantité de statues de Dion à Pydna. [1]

Persée se retranche sur la rive gauche de l'Enipée. Comme nous l'avons vu, l'Enipée se précipite hors de la gorge de Saint-Denys. En été, ce n'est qu'un mince filet d'eau, mais dans la mauvaise saison, ou au moment des orages, il grossit et entraîne tout sur son passage.

Durant tout l'hiver et une partie du printemps, les deux armées restent en présence, séparées par un simple ravin ; les deux camps étaient si rapprochés que les ordres ne se donnaient qu'à voix basse.

Entre temps, Paul Emile succède à Marcius Philippus. Désespérant de franchir l'obstacle, il fait tourner la position par le défilé de Pétra. Tandis qu'il inquiète Persée par des feintes, deux de ses généraux, Scipion Nasica et Fabius Maximus, rentrent en Perrhébie par les gorges désormais libres de Tempé. Ils marchent sur Pythion, puis sur Pétra, défendu par cinq mille Macédoniens.

L'engagement se produisit probablement aux environs du village actuel de Saint-Dimitri, seul endroit où les armées pouvaient se déployer. Le rocher de Pétra ne fut même pas défendu. Les Romains firent brusquement irruption dans la plaine de Katerini et Persée, craignant d'être pris entre deux feux, fut obligé de se retirer sur Pydna en abandonnant tous les remparts naturels. Désormais la bataille devenait inévitable. Elle eut lieu,

[1] Pydna se trouvait aux environs du cap Atherada, le principal promontoire du Golfe Thermaïque, entre le Pénée et l'Aliachmon. C'est là que devait se dérouler, une année plus tard, la fameuse bataille qui mit fin aux guerres de Macédoine.

scanned by Moschopoulos Georgios

non pas à Pydna même, mais dans la grande plaine de Katerini, où le Mavroneri et le Pelikas confondent leurs méandres. Plutarque les appelle Aeson et Leucos.

C'est là que devait sombrer la puissance macédonienne. « Une heure d'un combat acharné termina une guerre qui durait depuis quatre années. »

*

Sous l'empire romain, l'Olympe retombe dans l'oubli. « Il sépare inutilement des peuplades soumises et pacifiées », et l'on ne retrouve son nom qu'au moyen âge, au moment où de nouvelles invasions viennent déferler à ses pieds.

Sous l'empire byzantin, il est envahi par les Bulgares et les Serbes. Il est vrai que ces barbares arrivaient en émigrés plus qu'en conquérants. Pour eux, l'Olympe n'est plus un rempart ou un champ de bataille, mais un refuge, où ils s'installent et fondent des colonies.

Nous retrouvons dans les noms de lieux, principalement dans ceux de la région occidentale de l'Olympe, des traces certaines de leur occupation. Ainsi, dans la petite plaine d'Elasson, au pied même des pentes de l'Olympe, enfoui dans les pampres, le joli village de *Tsaritsani* et, plus haut encore, le monastère de *Valetsiko*. Ces deux noms sont slaves. Tsaritsani, que l'on écrivait également *Tzaritzena*, signifie village royal. Quant au monastère de Valetsiko, il fut bulgare avant d'être grec. L'enfant auquel il doit son nom et sa fondation était fils d'un roi bulgare. Dans cette même plaine d'Elasson coule le *Vourgaris*, en grec *Βούλγαρις*, nom d'origine carac-

scanned by Moschopoulos Georgios

téristique. *Selos*, en bulgare *Selo*, signifie village. La crête qui s'élève non loin de là se nomme *Vulgara (Βούλγαρα)*. On retrouve des noms slaves jusque dans la région supérieure de l'Olympe : ainsi *Radomir*, crête séparant l'alpage de Karoutia du vallon de Xero-lakki et *Mitka* (l'aiguille), nom que les gens de Litokhoro attribuent au plus haut sommet de l'Olympe.

♦

L'invasion des Valaques semble avoir coïncidé avec celle des Slaves, ou l'avoir suivie de près. Dès la fin du Xme siècle, la Thessalie est envahie par ces hordes nomades et au XIIme siècle, nous voyons cette même Thessalie prendre le nom de Grande Valachie. Elle le conservera du reste jusqu'à l'arrivée des Turcs.

Les Koutso-Valaques, qui occupent actuellement encore certaines régions élevées de l'Olympe, ne sont probablement que les débris de ces anciennes tribus. Dans leur amour de l'air pur et de la liberté, ils ont suspendu leurs villages aux flancs mêmes de la montagne. Les deux principaux sont Vlakholivadhi et Kokkinoplos qui, du revers des Monts Piériens, dominent toute la plaine de l'ancienne Tripolide.

Mais beaucoup de ces Valaques, pâtres de leur métier, vivent plus haut encore dans la montagne, entourés de leurs immenses troupeaux, au milieu des pâturages les plus élevés. Ils campent entre quelques murs, ou sous de simples huttes faites de branches, qu'ils quittent aux approches de l'hiver, pour les retrouver au premier printemps. Ils sont restés nomades dans l'âme et n'ont ja-

scanned by Moschopoulos Georgios

mais l'air plus gai, ni plus heureux, qu'en partant pour les hauteurs. Tout leur enthousiasme semble éclater dans une exclamation qui jaillit constamment de leurs lèvres : *haïdi ! en avant !* La langue qu'ils parlent entre eux est un curieux mélange de grec et de roumain, assez facile à comprendre et qui leur a valu ce nom de *Koutsovalaques*, c'est-à-dire Valaques boiteux (ou mieux, dont la langue est boiteuse).

*

Sous la domination turque, l'Olympe devait jouer un rôle presque aussi considérable qu'aux temps de la puissance macédonienne. Non pas comme champ de bataille, non plus comme muraille sur le chemin des armées — les progrès de la navigation avaient rendu cet obstacle bien inutile — mais comme dernier refuge des populations vaincues, comme repaire des Armatoles, puis des Klephtes.

En envahissant la Thessalie, les Osmanlis n'avaient rencontré, de la part des habitants des plaines, qu'une faible résistance et les débuts de cette invasion furent plutôt pacifiques. Les pachas, auxquels le Sultan livrait ces contrées, s'y installèrent sans grandes difficultés et partagèrent bientôt leur *pachaliks* en *tschifliks*, sortes de fiefs, à la tête desquels se trouvaient de grands propriétaires, vassaux du pacha. Les paysans continuèrent à travailler les terres, tout en livrant à leurs nouveaux maîtres une part des récoltes. Les Grecs devenaient ainsi les fermiers des Turcs. Déréli, Baba, Balamouti et les fertiles campagnes qui s'étendent à l'entrée des

scanned by Moschopoulos Georgios

gorges de Tempé, furent les premiers transformés en tschifliks.

Par contre, les habitants des montagnes qui entourent la Thessalie, ceux de l'Olympe en particulier, résistèrent au vainqueur et devinrent bientôt pour lui un ennemi des plus acharnés. Ils pillaient les troupeaux, rançonnaient les villages et n'épargnaient même pas leurs compatriotes, auxquels ils reprochaient leur soumission à l'envahisseur. Ces pillages et ces rapines leur valurent le nom de *Klephtes*, voleurs, qui, à cette époque, était parfaitement justifié.

Les Turcs, las de guerroyer contre des ennemis aussi vaillants qu'insaisissables, préférèrent traiter avec eux, même à des conditions très douces. Moyennant un faible tribut, ils leur reconnurent le droit de vivre indépendants dans les régions montagneuses et de se régir selon leurs propres lois. Pour leur sûreté commune et pour la sauvegarde des droits qui venaient de leur être octroyés, ils furent en outre autorisés à constituer une milice régulière. Cette milice était chargée du maintien de l'ordre public et de la répression des actes de brigandage ou de violence. Elle était constituée exclusivement par des Grecs et soldée aux frais de la population grecque. Les hommes qui la composaient se nommaient *Armatoles*, c'est-à-dire gendarmes, et chaque juridiction prenait le nom d'*Armatolik*. Le corps était commandé par un *Kapitanos* (capitaine), dont la dignité se transmettait de père en fils. Les soldats du capitaine s'appelaient *Pallikares*, expression équivalant à celle de braves. Un de ces braves, le *Protopallikare* ou premier brave, était choisi par son chef pour lui ser-

scanned by Moschopoulos Georgios

vir de lieutenant, d'aide-de-camp ou de secrétaire. Chaque homme était armé d'un fusil, d'un sabre et d'un long couteau. Sa poitrine était protégée par une sorte de gilet, orné de boutons d'argent disposés en rangs serrés.

Comme on peut le constater dans une des chansons klephtiques recueillies par Fauriel,[1] le massif de l'Olympe fut divisé en quatre Armatoliks ou Primautés : Elasson, Katerini, Platamona et Krania. Les frontières de ces quatre primautés se rencontraient au sommet de la montagne.

L'Olympe devint ainsi le « chef-lieu des braves », le « mont sacré des Klephtes ».

Grâce aux Armatoles, les Grecs conservaient une illusion d'indépendance, ils n'étaient pas complètement livrés aux barbares. Mais les pachas devaient bientôt regretter leur tolérance : cette idée d'indépendance blessait leur orgueil et ils n'eurent plus de repos avant d'avoir annexé les derniers biens et les derniers villages libres. Entre temps, le Divan avait créé de nouveaux offices, qui conféraient aux pachas des fonctions en contradiction directe avec les droits accordés aux Armatoles. Les pachas devenaient en même temps *dervendgi-bachis* ou prévôts des routes. Pour la surveillance de ces routes, il fallut lever de nouvelles milices que commandèrent les *derven-ugas*. Les conflits entre ces milices turques et les Armatoles ne tardèrent pas à éclater.

A cette époque, les corps d'Armatoles étaient encore

[1] C. Fauriel : *Chants populaires de la Grèce Moderne*, Paris 1824. Vol. I, p. 33. La chanson dont il est question ici est reproduite à la fin de cette introduction.

scanned by Moschopoulos Georgios

très forts et pouvaient se défendre dans leurs propres Armatoliks et dans les plaines entourant leurs villages. Mais, lorsque le pachalik d'Epire fut attribué par le Divan à des chefs albanais; qu'en 1775, Ali Tépéléni, pacha de Jannina, fut devenu dervendgi-bachi et que son fils Véli lui servit de derven-aga, la lutte contre les Armatoles ne connut plus de bornes. Obligés de se réfugier une fois de plus dans l'Olympe, les Armatoles reprirent leur ancien nom de Klephtes et la haine entre les deux partis devint implacable. [1]

Le capitaine chassé de son armatolik se retirait dans la montagne et recrutait tous les Pallikares qui voulaient bien se ranger sous son commandement. Ce recrutement n'était pas difficile, parmi ces populations continuellement en butte aux vexations de tous genres ; aussi la force d'une bande était-elle souvent très considérable ; le nombre des Pallikares s'élevait parfois à deux ou trois cents braves ; mais en général il ne dépassait guère la centaine.

Chaque bande choisissait une station dans le voisinage de son armatolik. Ce repaire, appelé *limeri*, était situé souvent très haut dans la montagne, dans quelque gorge d'accès difficile. Il servait de lieu de ralliement et de point de départ aux incursions nocturnes, où l'on

[1] « Les champs ont soif d'eau, les montagnes de neige, les éperviers d'oisillons et les Turcs de têtes. N'importe que les défilés soient aux Turcs, que les Albanais les occupent : Sterghios tant qu'il est vivant, ne tient point compte des pachas. Aussi longtemps qu'il neigera sur les montagnes, ne nous soumettons point aux Turcs ; allons nous cantonner dans les repaires des loups ; les esclaves habitent dans les villes, dans les plaines, avec les infidèles. Les braves ont pour villes les solitudes et les gorges des montagnes. Plutôt qu'avec les Turcs, vivons avec les bêtes sauvages. »

(Fauriel, op. cit. p. 21 et 129).

scanned by Moschopoulos Georgios

pillait les troupeaux des pachas, rançonnait les villes, les villages et même les agas et les beys en personne. Les monastères eux-mêmes ne furent guère épargnés. Les Klephtes professaient une antipathie toute particulière à l'égard de ces moines qui, bien que leurs compatriotes, révélèrent souvent la situation des limeris aux Turcs, afin de se débarrasser d'eux ou de gagner leurs bonnes grâces.

A l'instar des anciens Grecs, les Klephtes occupaient leurs loisirs à des exercices corporels, qui servaient d'entraînement à leur vie de combats. Leur habileté au tir était aussi surprenante que leur vitesse à la course. Accoutumés à une grande sobriété, ils supportaient avec autant de facilité que de dédain la faim et la soif, les douleurs et les insomnies. Une seule chose leur faisait horreur : tomber vivant aux mains des Turcs ou avoir la tête coupée par eux. Aussi leur vœu le plus cher était-il : « une bonne balle » et, dans sa prière, le Klephte mourant suppliait-il son compagnon d'armes de lui trancher la tête et de l'emporter, de peur qu'elle ne devînt un trophée pour l'ennemi : « Ami, tranche-moi la tête, afin que les ennemis qui arrivent ne me l'enlèvent pas pour l'exposer aux regards des passants. Mes ennemis la verraient, et le cœur leur en rirait de joie ; ma mère aussi la verrait, et elle en mourrait de douleur. »[1]

Ces hommes, que la vie d'aventures et de combats avait rendus si féroces, n'étaient pas absolument exempts de noblesse dans leurs sentiments. Leur res-

[1] Fauriel, op. cit. p. LXI.

scanned by Moschopoulos Georgios

pect pour les femmes, pour les prisonnières dont ils attendaient la rançon, est un fait reconnu. Une captive était considérée par eux comme sacrée et l'on cite même le cas d'un chef qui fut tué par ses Pallikares pour avoir osé insulter une femme qu'il retenait prisonnière. Les traits de générosité ne sont pas rares non plus dans la vie des Klephtes et leur piété, leur dévotion pour les choses saintes, allaient jusqu'à la superstition. Dans leurs hautes retraites, ils chantaient les hymnes, célébraient les solennités de l'église, et il n'est pas impossible que les ruines trouvées sur les sommets de l'Olympe ne soient que les restes de constructions élevées par eux dans un sentiment de piété religieuse.

Leurs rapports avec les Valaques semblent avoir été, en tout temps, empreints de cordialité. De la part de ces bergers, qui vouaient aux Turcs une haine presque égale à la leur, il n'y avait pas de trahison à redouter et leurs grands troupeaux paissant sur la montagne, étaient une précieuse source de subsistance. Les Klephtes achetaient aux bergers les moutons et les agneaux, dont la chair constituait presque toute leur nourriture.

A l'approche de l'hiver, les Klephtes étaient obligés de se disperser. Ils cachaient leurs armes dans la montagne et se réfugiaient généralement dans les îles ioniennes où, sous le régime vénitien du moins, ils jouissaient d'une certaine tranquillité.

Malgré la supériorité de leurs forces et la meilleure tactique de leurs chefs, les Albanais n'attaquaient jamais les Armatoles sans terreur. Ali Pacha employa souvent la ruse pour venir à bout de ses ennemis et vers la fin de son règne, les persécutions atteignirent une vio-

scanned by Moschopoulos Georgios

lence inouïe. Mais elles ne servirent qu'à rallier les mécontents et à en augmenter le nombre. Il se forma dans l'Olympe comme un îlot d'indépendance, une patrie sur la montagne, un refuge pour les opprimés. La résistance s'étendit et prit un caractère national.

Finalement, Ali devînt suspect au Divan qu'il avait si souvent bravé. Les appuis sur lesquels il comptait manquèrent tous à la fois et il ne lui resta plus qu'un moyen de salut. En 1817, il proclama l'indépendance des Klephtes, leur rendit le commandement de leurs primautés et se mit à leur tête. Ali fut assassiné à Jannina, mais, après sa mort, les Klephtes se tournèrent contre le Divan et provoquèrent la révolution.

« En général, écrit Heuzey, les habitants de toute cette contrée se rappellent avec amertume le temps de la révolution grecque, qui ne fut pour eux qu'une époque de ruine et de malheur. On attendait beaucoup de l'Olympe et de ses capitaines, dont le renom était grand dans la Grèce. Les Olympiotes devaient former un foyer de guerre au cœur même de la Turquie, entraver le passage des troupes ottomanes et les arrêter sur le seuil des provinces insurgées ; en même temps, ils donnaient la main aux révoltés de la Chalcidique et de l'Athos. Mais les populations de l'Olympe étaient déjà bien affaiblies depuis leur lutte contre Ali-Pacha. On accuse aussi l'hésitation de leurs chefs, qui trouvaient le métier d'armatole au service des Turcs plus profitable que celui de klephte et d'insurgé. Enfin la révolte de l'Olympe fut tardive, isolée ; la Grèce ne la secourut pas à temps. Toute la vengeance des Turcs retomba sur ces villages, où naguère la race grecque

scanned by Moschopoulos Georgios

renaissait d'elle-même à la civilisation et à la liberté. Ce fut surtout le terrible Boulouboud (Aboulabou), pacha de Salonique, qui, en 1822, ravagea, brûla tout le pays et le réduisit à l'état de ruine où il est maintenant. »

*

Enfin, ce fut Navarin. En 1833, l'indépendance de la Grèce était proclamée, le royaume constitué. Les bandes d'Armatoles et de Klephtes, composées exclusivement de sujets grecs, durent se retirer de l'Olympe qui restait sous la domination turque. Leur rôle politique était terminé : elles furent licenciées.

Mais on ne change pas ainsi, brusquement, les mœurs et les traditions transmises si longtemps de père en fils. Avec les souvenirs de vie libre et guerrière, ces hommes avaient conservé une fierté indomptable, qui leur rendait le séjour des plaines insupportable. Ils souffraient de la nostalgie des montagnes et n'aspiraient qu'à reprendre leur vie d'aventures.

Les Klephtes ne tardèrent pas à reparaître dans l'Olympe. Mais les motifs si nobles qui les guidaient autrefois et justifiaient leur conduite n'existaient plus maintenant. Ils poursuivirent des buts moins louables et leurs pillages devinrent bientôt un véritable fléau pour les populations du voisinage.

Weigand,[1] qui voyageait en 1887, raconte qu'à Vlakholivadhi chaque maison avait sa cour, entourée d'une haute muraille et percée d'une seule porte. Les

[1] Gustav Weigand : *Die Sprache der Olympo-Walachen*, Leipzig 1888.

scanned by Moschopoulos Georgios

fenêtres qui donnaient sur la rue étaient grillées et prouvaient assez que, même à l'intérieur du village, les habitants ne se sentaient pas en sécurité. Malgré la garnison militaire, les brigands fondaient sur les villages, enlevaient des hommes et des femmes et ne les rendaient qu'au reçu de fortes rançons. Ce fléau était si terrible que, durant plusieurs années, on n'osa pas se risquer à descendre en plaine pour y cultiver les vignes. Seul, celui qui n'avait rien à perdre, pouvait aller et venir sans crainte. Lorsqu'un homme qui possédait quelque bien devait entreprendre un voyage, il ne partait que sous la protection d'une escorte armée jusqu'aux dents, ou bien il voyageait de nuit, en dépit des mauvais chemins et au risque de se rompre le cou.

Si les Klephtes actuels n'ont pas conservé toutes les qualités dont s'honoraient leurs ancêtres, ils n'ont du moins pas oublié complètement leurs fameux exploits et peuvent encore évoquer dans leurs chants les souvenirs de cette glorieuse époque. Ces chants, s'ils étaient tous connus, formeraient une véritable Iliade de la Grèce moderne.

Pour en donner un exemple et pour clore cette introduction, voici deux chansons recueillies par Fauriel et dont il dit :

« Si la première est la plus curieuse pour l'histoire des Klephtes, la seconde est incontestablement la plus belle de poésie. Peut-être est-elle, de toutes les pièces klephtiques, celle dans la composition et les détails de laquelle on trouve le plus de cette hardiesse sauvage de conception, de ce brusque élan d'imagination, et de cette énergique simplicité de style, qui

scanned by Moschopoulos Georgios

les caractérisent toutes plus ou moins... La querelle du Mont Olympe et du Kissavos (l'Ossa des anciens), quelque saillante qu'elle soit par elle-même, ne doit cependant être regardée que comme un accessoire, comme une sorte de cadre du fond duquel l'histoire et l'éloge du guerrier mort se détachent avec éclat, et de la manière la plus frappante... Cette pièce peut être mise au nombre des plus anciennes de son genre ; et il n'y a presque pas de doute qu'elle ait été composée en Thessalie ; mais elle se chante dans toute la Grèce, et n'est pas inconnue à Constantinople même... » [1]

PLIASKAS

Pliaskas est gisant, gisant le long de la triste fontaine : — Il est dans l'eau jusqu'à mi-corps, et souhaite encore de l'eau. — Il converse avec les oiseaux, avec les hirondelles : — « Oiseaux, y aurait-il par hasard du remède pour moi ? Oiseaux, puis-je guérir par hasard ?» — « Pliaskas, si tu veux du remède, si tu veux que tes blessures guérissent, monte là-haut sur l'Olympe, sur cette belle montagne. — Là les braves ne sont jamais malades, et les malades eux-mêmes sont braves. — Là les Klephtes sont nombreux ; là sont leurs quatre primautés. — A Niko-Tzaras est échue la rive du fleuve, [2] Alassone à Christos : — Tolios est, cette année, capitaine à Katérine, — et Platamone est au jeune fils de Lazos. » — Mais Pliaskas, le malheureux, le malen-

[1] *Op. cit.* p. 35-6.
[2] La rive gauche du Pénée, dont Krania est le chef-lieu.

scanned by Moschopoulos Georgios

contreux Pliaskas, descend pour aller à Tournavos, à Tournavos se promener ; — et les ennemis survenant par derrière, lui coupent la tête.

LE MONT OLYMPE

L'Olympe et le Kissavos, ces deux montagnes se querellent : — L'Olympe alors se tourne et dit au Kissavos : — « Ne dispute point avec moi, ô Kissavos, toi foulé par les pieds des Turcs. — Je suis ce vieil Olympe, par le monde si renommé : — j'ai quarante-deux sommets, moi, et soixante-deux sources ; — et à chaque source sa bannière ; à chaque branche d'arbre son Klephte. — Et sur ma plus haute cime un aigle s'est perché, tenant dans sa serre une tête de brave : — « O tête ! qu'as-tu fait pour être ainsi traitée ? » — « Mange, oiseau, repais-toi de ma jeunesse : — ton aile en deviendra grande d'une aune, et ta serre d'un empan. — Je fus Armatole à Louros et à Xéroméros ; et douze ans Klephte sur l'Olympe et dans les Khasia ; — j'ai tué soixante Agas, et brûlé leurs villages : — pour les autres que j'ai laissés sur place, Albanais et Turcs, — ils sont trop nombreux, oiseau ; ils ne se comptent pas. — Mais, à la fin, est aussi venu mon tour de tomber dans le combat. »

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

LES EXPLORATIONS

DANS son *Voyage en Grèce et en Turquie*, Sonnini raconte une tentative qu'il fit pour atteindre le sommet de la montagne fameuse où les Grecs avaient placé le séjour de leurs dieux. [1]

Cette tentative, qui eut lieu en juillet 1780, est une des premières dont la relation ait été publiée et bien que cette relation soit l'œuvre d'une imagination fantaisiste, il me paraît amusant, sinon intéressant d'en parler.

Sonnini est un ancien officier de la marine française, membre de nombreuses sociétés savantes, collaborateur occasionnel de Buffon et qui, pour la circonstance, n'hésite pas à se déguiser en médecin pour braver la barbarie des Albanais et des Klephtes, dont les bandes organisées infestent l'Olympe. Rappelons qu'une année auparavant, Hassan Pacha avait défait les Albanais mutinés à Tripolis (Péloponèse) et qu'il avait attiré sur lui et sur les Turcs de Salonique la haine de ces nouveaux ennemis.

[1] C.-S. SONNINI : *Voyage en Grèce et en Turquie*, fait par ordre de Louis XVI, et avec l'autorisation de la cour ottomane ; 2 vol. Paris 1801. Vol. II, chap. XXXIX.

scanned by Moschopoulos Georgios

Après une traversée très mouvementée du Golfe Thermaïque, Sonnini aborde en pleine nuit à Vroumeri *(sic)* et gagne de là le village de Katerini, résidence d'un prince auquel il devait remettre ses lettres de recommandation. Le prince, qui venait de lever l'étendard de la révolte, ne voulut pas recevoir Sonnini, mais il détacha deux soldats de sa garde pour accompagner le Français dans son expédition. Avec cette escorte, Sonnini se met immédiatement en route et arrive le lendemain matin au monastère de Skala, situé sur une hauteur dominant au sud-ouest le village de Malathria. Les moines lui offrent l'hospitalité et le mettent en garde contre les soldats du prince qui passent pour les pires scélérats.

Comme nous l'avons vu, les monastères de l'Olympe ont eu beaucoup à souffrir des vexations des Albanais, qui venaient à toute occasion les piller ou les mettre à contribution. Or l'arrivée de Sonnini à Skala coïncida précisément avec la visite d'une troupe de brigands, informée sans doute du passage des voyageurs. Notre médecin improvisé se présenta à leur chef, lui raconta qu'il venait avec son compagnon (un jeune Français dont il ne cite pas le nom) à la recherche des plantes merveilleuses qui croissent dans ces montagnes, ajoutant qu'il s'estimait heureux de pouvoir offrir ses services à un homme aussi puissant. Son offre fut acceptée avec empressement et, grâce à ses flatteries et à ses soins, Sonnini n'a bientôt plus rien à craindre de la part des brigands. Il passe toute sa journée à traiter les maux les plus divers et se met en route le lendemain matin pour gagner le fameux monastère de Saint-Denys, où il passera la nuit.

scanned by Moschopoulos Georgios

A cette époque, ce monastère était un des plus riches de la Grèce, ayant échappé par une grâce miraculeuse aux ravages des Turcs, qui pourtant l'incendièrent quelques années plus tard, en 1828. [1]

Voici maintenant le passage concernant la tentative de Sonnini : « Nous nous mîmes en route le 14 [juillet 1780], pour essayer de gravir au sommet. Nous eûmes bientôt rencontré des monceaux énormes de neige. Nos guides ne voulurent pas se fatiguer inutilement à nous suivre plus loin ; ils nous attendirent, avec le jeune Grec, au pied de ces masses de neige glacées, où ils allumèrent un grand feu, le froid étant fort vif à cette hauteur. Nous grimpâmes comme nous pûmes, la plus grande partie de la journée, en nous accrochant aux branches des arbustes qui venoient plus rares à mesure que nous nous élevions, et aux saillies des rochers, qui, par l'effet d'une gelée éternelle, se détachoient souvent et nous restoient à la main. Tant que nous eûmes des arbres et des arbustes pour nous soutenir, nous pûmes monter ; mais la végétation engourdie n'en produit plus à quelque distance de la montagne ; ce sommet est nu et ne présente qu'une calotte de neiges et de glace, sur laquelle il est impossible de se soutenir et de marcher. Il n'est pas étonnant que les Grecs aient placé le séjour des Dieux sur une éminence où les mortels ne peuvent atteindre.

« C'est du moins ainsi que nous vîmes le haut, le vaste et lumineux Olimpe, comme l'appeloient les anciens. Nous étions à la mi-juillet : la chaleur étoit extrême

[1] On trouvera plus loin, dans le récit de Heuzey, une description détaillée de ce monastère.

scanned by Moschopoulos Georgios

vers la base de la montagne aussi bien que dans la plaine et les masses de neiges qui étoient condensées près de sa cime, ne paroissoient pas prêtes à fondre. Cependant un voyageur anglais a avancé qu'au mois de septembre l'on ne voit plus de neiges sur l'Olimpe. L'on est tenté de ne pas croire à l'assertion de Brown[1] lorsque l'on a visité la montagne pendant les plus fortes chaleurs de l'été, et que l'on a entendu le témoignage des religieux grecs, qui ont remplacés les dieux sur cette grande élévation du globe : ils nous confirmèrent en effet ce dont nous ne pouvions guère douter, la perpétuelle permanence de la neige et de la glace au haut de la montagne... »

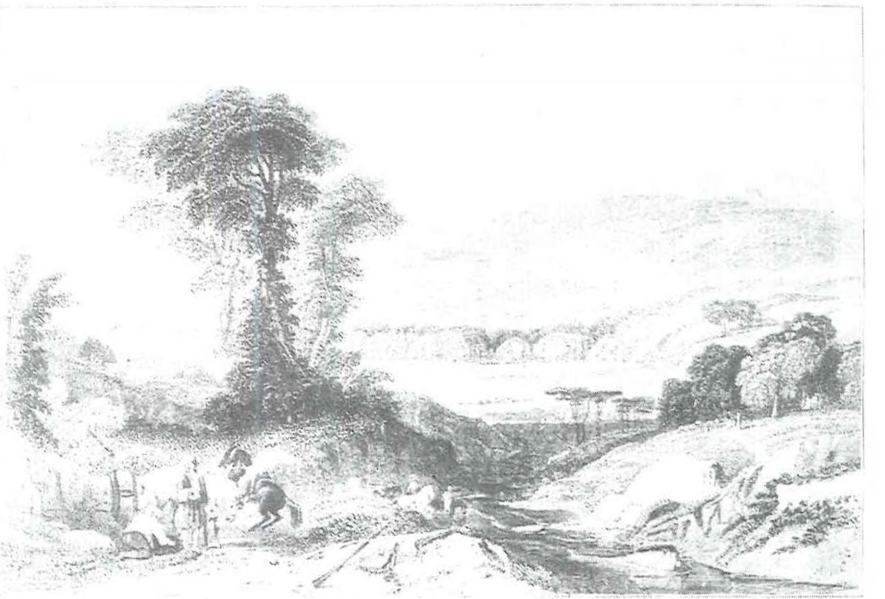
Après avoir admiré la vue, le Pélion et l'Ossa ainsi que les gorges de Tempé, Sonnini ajoute :

[1] Voici ce qu'on lit dans la traduction allemande des voyages de Brown publiée en 1686 sous le titre : Sehr sonderbare und denkwürdige Reysen Edward Browns M. D.... angefangen Anno 1668 und Anno 1673 vollbracht.... in die Hoch-Teutsche übersetzet.... Nürnberg, 1686 :

« Die Griechen, welche begierig und geneigt sind, allezeit von ihrem Land zu schwätzen und zu rühmen, die reden allezeit mit hohen Worten von dem Berg Olympus : Homerus will haben, dass dieser Berg ein Wohn-Platz Jovis, und der andern (Heydnischen) Götter, auch sonder Wolcken seye; jedoch soviel mich angehet, so schienen mir einige Theil und Spitzen von dem Alpen-Gebürg noch viel höher. Ich habe auch gesehen, dass die Wolcken über diesen Berg hintrieben und im Monat September siehet man auf diesem Olympus-Berg keinen Schnee, da doch vom solchen das Alpen-Gebürg, wie auch die Pirenaischen, Carpathischen, und viel andere Berge in Europa nimmer befreyet noch entblöset sind. Der Olympus-Berg aber wird mit vollem Schnee versehen, so bald der erste Regen in die Landschaft fällt; welches nicht unbekandt ist, und halt ich dafür, dass zur selben Zeit, wann es in den niedrigen Thälern regnet, es auch zugleich die hohen Berge beschneie; und muss ich bekennen, dass man diesen Berg sehr ferne sehen konte; dann ich solchen schon bey Eccisso Verbeni in Macedonien ins Gesicht bekam, welches siebenzig Meilen davon ist; und bestehet er nicht schlechter Dings in einem erhabenen Hügel oder Spitze, gleich er zu Zeiten beschrieben wird, sondern er erschrecket sich einen grossen Weg in die Länge hin, dadurch er das Bey-Wort, welches ihm der Poet Homerus gegeben hat, befestiget : « Longum tremere fecit Olympum.... »

Brown voyageait vers 1670.

scanned by Moschopoulos Georgios



Le Mont Olympe.

D'après un dessin de W. Purser.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

« Du reste, nous y remarquâmes tout ce qui a lieu sur les éminences très élevées ; un froid très vif, des eaux plus froides encore, d'énormes bancs de rochers entassés les uns sur les autres, et menaçant également le ciel de leur pointe, et la terre de leur chute, et à nos pieds de gros nuages qui, en nous séparant du séjour des hommes, semblaient nous placer dans l'habitation des dieux... »

*

En juillet 1830, l'Olympe reçut la visite d'un diplomate anglais, David Urquhart, qui nous a laissé deux volumes plein d'humour sur ses voyages en Orient.[1]

A Karia, petit village suspendu au flanc méridional de l'Olympe, notre Anglais descend tout naturellement chez Demo *(sic)*, chef d'une des plus fameuses bandes de brigands. La réception fut charmante. Demo habitait une haute maison de pierre, décorée de fleurs aux vives couleurs, pour lesquelles il nourrissait une véritable passion. Urquhart dîna à sa table, où le chef trônait comme un vieux patriarche, entouré de sa famille et de ses serviteurs. Demo lui raconta qu'il possédait onze villages et que, au moindre signal de sa part, plus de cinq cents *pallikares* se rangeaient sous ses ordres. Il accompagna Urquhart à travers le Bas-Olympe, s'arrêtant en route pour soigner les malades et rendre justice. Sa bravoure, ses hauts faits et son intégrité lui valaient dans tout le pays une grande renommée. Arrivés à Rapsani, le Klephte et l'Anglais s'étaient liés

[1] David URQUHART : *The Spirit of the East*, London 1839.

scanned by Moschopoulos Georgios

d'amitié et ils ne se séparèrent qu'à regret. Demo ne pouvait pas accompagner plus loin son hôte, mais il l'engagea à revenir pour plusieurs mois, l'année suivante, lui promettant des parties de chasse et des excursions sur tous les sommets où l'on trouve des ruines et de vieilles inscriptions.

Urquhart se dirige alors vers Elasson, avec la ferme intention de tenter l'ascension de la fameuse montagne. Ses aventures sont très joliment contées, mais comme il s'attarde le plus souvent à des considérations psychologiques, ethnologiques, économiques et autres, il est assez difficile de le suivre dans ses pérégrinations. La description des lieux est très sommaire. Urquhart savait parfaitement à quels dangers il s'exposait en s'aventurant dans l'Olympe, mais il pensait que la façon la plus sûre de voyager était de cheminer seul et sans armes.

A Elasson, on le persuade pourtant de se laisser accompagner. Après une nuit passée à Tzeridschines (Tsaritsani), il traverse les collines pour gagner le monastère de Sparmos, où il arrive seul, précédant son escorte, quelques heures avant le coucher du soleil. Il se présente aux moines comme un voyageur égaré dont la caravane vient d'être attaquée par les brigands, auxquels il a seul réussi à échapper. Lorsque l'escorte, dont il n'avait nullement sollicité la compagnie, arrive enfin au couvent, elle trouve toutes les portes barricadées. Il s'en suit une scène fort comique et finalement Urquhart est obligé de dévoiler son identité. C'était, paraît-il, la première fois que les moines voyaient un « Européen ».

Urquhart devait être un homme très entreprenant,

scanned by Moschopoulos Georgios

car, malgré les grandes fatigues endurées les jours précédents, il comptait bel et bien se mettre en route le soir même, afin d'arriver au sommet pour le lever du soleil. Mais la large hospitalité des moines et quelque liqueur diabolique, eurent raison de son ardeur : il s'endormit profondément et ne se réveilla que le lendemain matin, furieux et confus, sur le lit où on l'avait déposé. Les moines n'avaient pas trouvé d'autre moyen pour le retenir et le détourner de ses projets nocturnes.

Le départ n'eut lieu qu'après le lever du soleil. Accompagné de quelques hommes, il suit probablement la rive droite de la vallée, sans passer par Aghia Trias et gagne en trois heures environ la limite supérieure des forêts, où paissent les troupeaux du couvent et où il comptait déjeuner.

Le brouillard qui voilait la montagne se dissipe peu à peu et, de cet endroit qu'il ne décrit pas précisément, Urquhart découvre la mer, Salonique et le Mont Athos. Par contre, aucun troupeau n'est en vue et ses guides font mine de rebrousser chemin. Il réussit pourtant à les entraîner plus haut et, deux heures après, il rencontre enfin les bergers. Ceux-ci avaient observé l'approche de la caravane, mais, effrayés par l'accoutrement bizarre de l'Anglais, ils s'étaient dispersés en chassant leurs moutons devant eux.

L'imagination fertile d'Urquhart nous décrit ensuite l'attaque qu'il eut à soutenir contre une vingtaine de chiens terribles. Les bergers pour le sauver, couchèrent le diplomate dans la bergerie et le couvrirent de leurs manteaux pour le soustraire aux yeux de la meute furieuse. Ces détails sont très joliment racontés, mais

scanned by Moschopoulos Georgios

leur exagération jette un certain discrédit sur l'exactitude de toute la relation.

Après un déjeuner bien gagné, le voyageur et ses guides se remettent en route. Deux heures les séparaient encore du sommet, qui les dominait vers le nord. Ils y parviennent par des pentes d'éboulis où toute végétation a disparu.

Voici alors ce que dit Urquhart : « Sur une pointe, nous trouvâmes des restes de construction en briques et, au sommet, les fragments d'une pierre qui avait porté une inscription. Ce sommet s'appelle *St. Stephano.* Lorsque j'y parvins, complètement épuisé, j'aperçus à mon grand dépit une autre pointe, sensiblement plus élevée que celle où je me trouvais et dont j'étais séparé par une immense gorge. La différence d'altitude n'était évidemment pas bien grande, car cette pointe ne découpait qu'un petit coin de l'immensité bleue qui s'étendait tout à l'entour. Comme j'étais décidé à parvenir au point culminant de la montagne, je résolus de me réconcilier avec les chiens et de passer la nuit chez les bergers, afin de tenter le lendemain l'ascension du Saint-Élie... »

Après une heure de contemplation, Urquhart prend le chemin du retour, admirant les teintes extraordinairement vives du couchant. Au crépuscule, le froid devînt intense et, lorsqu'il parvînt à l'alpe où il comptait coucher, notre voyageur dut renoncer à son projet, les bergers ne pouvant lui offrir ni feu ni couverture. Il poursuivit son chemin au clair de lune et rentra le lendemain au couvent de Sparmos.

Il est impossible de savoir exactement quel est le

scanned by Moschopoulos Georgios

sommet qu'Urquhart appelle *St. Stephano.*[1] Dans une étude que nous examinerons plus loin, Baud-Bovy suppose que ce sommet est le même que celui gravi par Heuzey en 1855 et mentionné sous le nom d'*Itchouma.* L'hypothèse est très plausible, car les gens de Karia prétendirent à Heuzey que l'on avait trouvé au sommet de cet Itchouma « une grande plaque de marbre qui porte des lettres ». Or, Urquhart vient de faire une découverte semblable au sommet du St. Stephano. Néanmoins, et en supposant que les directions et les temps indiqués par Urquhart soient exacts, le sommet dont il nous parle devrait se trouver ailleurs encore. Du monastère de Sparmos, il atteint en trois heures de marche la limite supérieure des forêts et c'est de là qu'il découvre Salonique. S'il a suivi le vallon de la Dhrima, comme je l'ai supposé, il ne peut apercevoir Salonique qu'en arrivant sur le large col ouvert entre le Skolion et le Saraï, à 2400 mètres, une altitude bien supérieure à la limite actuelle des forêts. De là, il arrive en deux heures à la bergerie, dominée au *nord* par le sommet qu'il convoite. Ce ne doit pas être l'Itchouma (Saraï), situé beaucoup plus au sud-est, mais peut-être un des contreforts du Skolion, où l'on a trouvé à plusieurs endroits des ruines de constructions en briques.

On peut supposer aussi que notre voyageur confond le monastère de Sparmos avec celui d'Aghia Trias, situé plus à l'est ; que, de ce dernier, il s'éleva vers le nord-est et que Salonique et l'Athos lui apparurent par une échancrure de la grande arête de Skamnia. Cet iti-

[1] Ce sommet n'a en tout cas rien de commun avec le *Stefan* de notre carte, appelé aussi *Trône de Zeus.*

scanned by Moschopoulos Georgios

néraire se rapprocherait en effet de l'Itchouma de Heuzey.

*

En 1860, parut à Paris un ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique et intitulé : *Le Mont Olympe et l'Acharnanie, par L. Heuzey.*[1] Sous ce titre alléchant, nous trouvons une étude qui, malheureusement pour nous, se borne presque exclusivement au Bas-Olympe.

Dans son voyage, qui eut lieu durant l'automne de 1855, Heuzey, archéologue avant tout, visite les contrées anciennement habitées et les défilés historiques de l'Olympe. Ses recherches ont contribué d'une façon remarquable à la connaissance archéologique de ces régions, mais elles sont loin d'éclairer la topographie si compliquée du haut massif.

Heuzey visite tout d'abord les gorges de Tempé, puis le versant occidental du mont ; il traverse ensuite les défilés du Bas-Olympe et, s'avançant le long de la mer, sur les rivages de l'ancienne Piérie, il s'engage finalement dans la vallée de Saint-Denys, pour gagner les hauteurs.

Au commencement de sa relation, nous trouvons une description assez détaillée du monastère d'Aghia Triadha. Il paraît que ce couvent avait la réputation de ne pas toujours fermer sa porte aux Klephtes. « Parmi les richesses du monastère, ajoute Heuzey, il ne faut pas oublier ses nombreux troupeaux. Il possède

[1] Librairie Firmin-Didot. Léon Heuzey fut membre de l'Ecole française d'Athènes.

scanned by Moschopoulos Georgios

en tout deux mille chèvres : on doit y ajouter des bandes de bœufs et de vaches demi-sauvages qui paissent sur les pentes de l'Olympe, suivant leurs bergers, mais ne se laissant ni traire, ni même approcher ; on les abat à coups de fusil... »

Dans son *Itinéraire d'Orient*,[1] Isambert nous dit (p. 743) que Heuzey, partant du monastère d'Aghia Trias avait gravi une des cimes méridionales de l'Olympe, qu'il nomme *Itchouma*. Ce nom figure en effet sur la carte de Heuzey (voir p. 48), mais il n'en fait mention qu'incidemment dans son texte (p. 134).

Isambert ajoute ceci : « ... M. Heuzey proposerait actuellement une troisième route pour faire l'ascension des hautes cimes : c'est celle qui part de Karya et des plateaux du Bas-Olympe. Un sentier très praticable, même avec des mulets, contourne, sans erreur possible, les pentes rapides, mais régulières, qui forment le plan méridional des sommets du Haut-Olympe, celui auquel les gens de Karya donnent le nom bizarre d'*Itchouma-Trougout* (le premier mot n'étant peut-être que le romaïque *γ'τσοῦμα*, la cime, *Summa*). C'est très probablement le sommet que le Dr Barth indique de loin vers le sud et qu'il appelle l'*Haghios-Hilias méridional*. M. Heuzey y a retrouvé quelques fragments de briques, marquant la place d'une chapelle détruite. De ces hauteurs, on jouit de la vue la plus étendue sur la Thessalie, et d'une perspective intéressante sur la région du Haut-Olympe. On doit pouvoir cheminer par la ligne des crêtes jusque vers la grande roche du Kaloghéros, qui, de là,

[1] E. Isambert : *Itinéraire d'Orient*. Paris 1873.

scanned by Moschopoulos Georgios

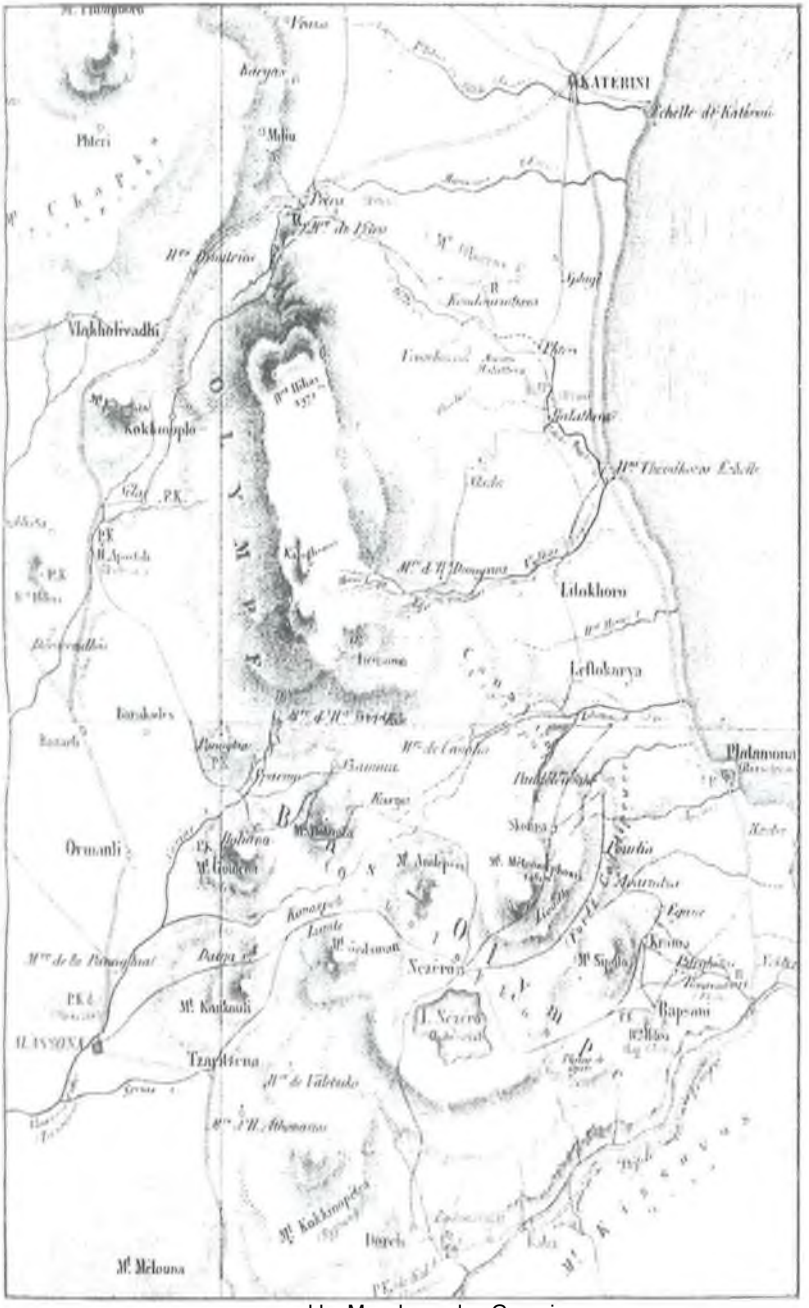
masque les plus hauts sommets, si elle-même n'en fait pas partie. Après avoir tenté, par là, de les aborder, on reviendrait soit à l'ouest vers Kokkinoplo, soit à l'est vers Haghios-Dhionysios. »

D'après la carte très fantaisiste de Heuzey, il est difficile d'identifier exactement le sommet dont il est question ici, d'autant plus que son *Kalogheros* se trouve situé très au nord ; mais l'*Itchouma* correspond probablement au *Saraï* de notre carte et c'est sur cette identification qu'est déjà basée notre hypothèse concernant le *St. Stephano* d'Urquhart.

Après avoir traversé les défilés du Bas-Olympe sur les traces de l'armée romaine, Heuzey arrive à Litokhoro et s'attarde quelque temps sur les rives de l'Énipée, vérifiant sur place la description de Tite-Live. L'aspect de l'Olympe vu de Litokhoro est fort bien rendu : « ... Ce qui est beau, dit-il, au delà de toute idée, c'est la gorge d'où l'Énipée se précipite, et qui s'ouvre derrière Litokhoro. Ici l'Olympe est fendu profondément et dans toute sa hauteur. On peut dire sans exagération que les yeux pénètrent jusque dans les entrailles de la montagne ; ils aperçoivent des bois sombres suspendus partout aux deux bords de cette immense déchirure, et, remontant de rocher en rocher, de précipice en précipice, s'élèvent jusqu'aux dernières cimes, qui ferment le fond du ravin de leurs lignes hardies. Cette gorge, où est situé, à une grande hauteur, le célèbre monastère d'Hos. Dhionysios, est un des chemins par lesquels on monte au sommet de l'Olympe. »

L'auteur consacre ensuite quelques pages au monas-

scanned by Moschopoulos Georgios



scanned by Moschopoulos Georgios

Carte de Heuzey.

scanned by Moschopoulos Georgios

tère de Saint-Denys et aux cimes de l'Olympe. C'est de Malathria (où il visite les ruines de Dion), que Heuzey part pour les hauteurs. Suivant un chemin en lacets, il gagne en trois heures le *méthoki* de la Skala, métairie dépendant du couvent de Saint-Denys.

« Au métokhi *(sic)* nous changeâmes nos chevaux contre des mulets : c'est là que commence véritablement l'ascension. Un chemin bien tracé et bien entretenu, qui s'élève en tournant au milieu des pins et des châtaigniers, nous conduisit en trois heures à Haghios-Dhionysios. Notre guide, un berger de la montagne, chantait en nous précédant une chanson tout à fait appropriée à la circonstance ; elle commençait par ces mots : « je suis monté au plus haut de l'Olympe, et j'ai promené mes yeux sur la mer ! »

« Haghios-Dhionysios jouit d'une grande réputation dans toute l'Église grecque. Sa position est unique au monde. Il est perdu dans les profondeurs d'un immense ravin, entre deux murailles, qui se dressent à perte de vue, portant les pins suspendus en longues files à tous les rebords du rocher. C'est au milieu de cette nature sauvage qu'on aperçoit la masse grise du monastère. Des bâtiments disposés en carré, avec une galerie intérieure percée d'arcades en plein cintre, forment le cloître. L'église, qui occupe le centre, est une vieille basilique byzantine, surmontée de cinq coupoles. Il faut entendre les moines parler de l'antique splendeur de cette église, des peintures qui la décoraient, de son horloge, de la couverture en plomb qui revêtait les cinq coupoles. Tout a disparu en 1828. Les Turcs accusèrent les moines de donner asile aux Klephtes et mirent le feu

scanned by Moschopoulos Georgios

au couvent. Ils avaient apporté des barils de poudre pour faire sauter l'église ; mais cette architecture massive résista à l'explosion, qui endommagea seulement le toit et détruisit toute la décoration intérieure. Les dégâts ne furent réparés que dix ans plus tard ; on voit encore plusieurs parties des bâtiments ruinés et partout les traces du feu.

« Nous ne trouvâmes à Haghios-Dhionysios, comme dans tous les couvents du pays, qu'une dizaine de moines. Pourtant la richesse du monastère est en proportion de sa renommée. Il possède des terres jusqu'en Russie ; il en avait encore, il y a peu de temps, en Moldavie. Outre les vignes et les champs que les pères font cultiver autour du métokhi de la Skala, quelques higoumènes intelligents ont su tirer un excellent parti des forêts de l'Olympe : sur le torrent, au fond du ravin, ils ont établi sept ou huit petites scieries hydrauliques, qui passent pour une merveille dans toute la contrée. Des ouvriers albanais, accoutumés à ce genre de travail, viennent chaque hiver faire des planches et des poutres avec les sapins de la montagne. On transporte ensuite le bois à la petite échelle d'Haghios-Théodhoros, où il est embarqué sur des caïques. »

Bien qu'il ne le dise pas, il est probable que Heuzey passa la nuit chez les moines du couvent et qu'il partit le lendemain de très bonne heure. Voici textuellement la description de son itinéraire :

« A partir d'Haghios-Dhionysios, on suit le lit du ravin, qui monte entre deux forêts suspendues. Les grands arbres qui les forment sont presque exclusivement les hêtres dans le fond des gorges, et plus haut

scanned by Moschopoulos Georgios

les pins, surtout une espèce au feuillage noir et serré que les habitants appellent ῥόμπολα. Ces forêts du Haut-Olympe sont pleines de bêtes de toute espèce ; les cerfs, les chevreuils s'y trouvent en abondance. Dans les régions supérieures habitent les chamois, ἀγριόγιδαις ; nous les voyions d'en bas courir par petites bandes sur les plus hauts rochers et faire rouler en fuyant des pierres au fond des précipices.[1] Il paraît que les ours sont inconnus dans l'Olympe. »

« On arrive en deux heures à Khristomilo, qui est la plus élevée des scieries de la montagne. En cet endroit, le torrent qu'on a suivi jusqu'alors se divise en plusieurs ravins impraticables. Descendus de nos mulets, il nous fallut alors gravir devant nous, pendant quatre grandes heures, une interminable pente qu'on appelle Mavrolonggo (le Bois-Noir), à cause des grands pins qui la couvrent du bas jusqu'en haut. C'est comme une étroite arête, qui se continue en montant toujours, entre deux ravins formés par les bras du torrent. Le sol est une terre fine, qui s'éboule à chaque instant sous les pieds, et que tapisse encore une herbe glissante. On ne peut imaginer montée plus magnifique et en même temps plus pénible... »

« Au sortir de ces bois, on touche à la dernière limite de la végétation dans l'Olympe : tout ce qui règne au-dessus est nu, couvert de pierres, auxquelles se mêlent çà et là quelques touffes de gazon brûlées par le vent. On se trouve à l'entrée d'un vaste amphithéâtre de

[1] Ceci était peut-être vrai en 1855. Actuellement la faune de l'Olympe est très pauvre. Les chamois et les marmottes sont rares et, durant tout mon séjour là-haut, je n'ai aperçu que deux lièvres et une marmotte.

scanned by Moschopoulos Georgios

grandes roches coupées à pic, qui s'ouvre en cet endroit de la montagne, et qui est formé par les escarpements de ses hautes cimes. »

« Au fond de ce cercle immense, se dresse une roche d'un aspect remarquable, large, déchirée par le haut, taillée en forme de coquille. C'est le second des sommets de l'Olympe, le plus élevé parmi ceux qui se groupent au midi. On l'appelle *Kaloghéros* (le Moine), et la légende rapporte qu'il sert de tombeau à Saint-Dhionysios. Un peu plus loin, toujours vers le midi, se montrent plusieurs cimes arrondies, groupées comme les nombreuses coupoles d'une basilique byzantine. Ce sont les cimes qui dominent Karya et Sparmo et tous les plateaux environnants. La plus élevée d'entre elles est le troisième sommet de l'Olympe ; les habitants de Karya l'appellent *Itchouma.* Ils prétendent qu'on y voit une grande plaque de marbre qui porte des lettres, mais j'y trouvai seulement une de ces colonnes en pierres sèches que les bergers du pays construisent pour observer d'en bas la hauteur des neiges. Quelques fragments de briques prouvent qu'on avait jadis élevé dans ces lieux une petite église grecque.

« Le plus haut de tous les sommets de l'Olympe, le pic d'Haghios-Hilias, se dresse tout à fait vers le nord. On met encore environ trois heures pour y arriver, en suivant une espèce de plateforme qui règne sur les hauteurs. Ce sommet est formé lui-même de deux pointes réunies par une crête ; sur la plus élevée [l'autre étant la *Toumba* de notre carte] est construite une pauvre chapelle du prophète Élie, battue par les vents, si petite qu'on peut à peine s'y tenir debout, et faite avec

scanned by Moschopoulos Georgios

des pierres brutes ramassées sur la place. La hauteur du pic d'Haghios-Hilias au-dessus du niveau de la mer est évaluée, d'après les triangulations des cartes marines anglaises, à 9,754 pieds, qui font 2,972 de nos mètres... »

Heuzey distingue donc bien nettement trois sommets principaux : le *Saint-Élie*, ou cime septentrionale, qu'il considère comme le point culminant — puis les sommets centraux, qu'il désigne en bloc sous le nom de *Kaloghéros* — enfin, la cime méridionale ou *Itchouma*, dont il a déjà été question plus haut. Ces trois noms se trouvent également sur sa carte et correspondent assez bien aux points qu'ils doivent désigner, sauf le Saint-Élie, placé beaucoup trop au nord, à une distance énorme du Kaloghéros.

D'après sa propre description, et d'après une note de l'Itinéraire d'Orient (p. 743), il semble que Heuzey n'ait pas poussé sa reconnaissance plus loin que le sommet du Mavrolongos. Il avait consacré quatre heures à gravir péniblement cette longue côte et, arrivé en vue du Saint-Élie, celui-ci lui parut sans doute fort éloigné, puisqu'il estime à trois heures la distance qui l'en séparait encore et qu'il le place si loin au nord sur sa carte. C'est donc des hauteurs du Mavrolongos, ou d'après ses souvenirs de l'Itchouma, que Heuzey nous décrit la vue qu'on découvre « de ces différents sommets » et qu'il estime leur hauteur respective. Or, du point où Heuzey était arrivé, il est tout à fait impossible, — même à un observateur exercé — de préciser quel est le point culminant. Néanmoins, c'est au Saint-Élie qu'il attribue la cote de la carte marine

scanned by Moschopoulos Georgios

anglaise (9754 feet = 2972 m.) qui désigne évidemment le plus haut sommet de l'Olympe. Si Heuzey était monté au Saint-Élie, la supériorité des cimes centrales (du Trône de Zeus surtout) l'aurait immédiatement frappé et convaincu à l'évidence.

Il est possible aussi que l'erreur de Heuzey ne provienne pas de ses observations personnelles, comme le laisserait supposer une note de l'Itinéraire d'Orient, qui dit (p. 742-3) : « ...Quant à la partie qu'il [Heuzey] a établie sur renseignements, il a nécessairement reproduit l'opinion des habitants de la montagne, qui, regardant le pic septentrional d'*Haghios-Hilias* comme la cime principale et sacrée, la donnent aussi comme la plus haute... » — mais cette note, inspirée par Heuzey lui-même, me paraît être plutôt une excuse en réponse aux critiques formulées plus tard par Barth.

Au chap. IV, l'auteur décrit le défilé de Pétra. Il me semble intéressant de citer les passages les plus importants de sa description, puisque nous avons vu que ce défilé avait été traversé par plusieurs armées.

« ...Arrivé à Kondouriotissa, je résolus de m'enfoncer de nouveau dans la montagne. Je me trouvais dans le voisinage du défilé de *Pétra*, et je tenais à traverser ce passage qu'aucun voyageur n'avait encore décrit. La route qui y conduit suit d'abord une sorte de vallon entre le pied de l'Olympe et les collines de Kondouriotissa. Elle laisse sur la gauche *Vrondoussa*, un hameau qui porte un nom antique et tout à fait digne de l'Olympe; puis elle s'élève insensiblement en traversant un pays couvert d'une forêt de chênes. Au bout de trois

scanned by Moschopoulos Georgios

heures, on arrive au monastère de Pétra, situé au milieu de bois et de pâtis, sur de hautes pentes, d'où la vue domine toute la plaine de Katérini ; au-dessus, se dressent le flanc septentrional et les plus grands sommets de l'Olympe, qui nulle part n'est plus escarpé qu'en cet endroit.... »

« ...Le défilé s'ouvre une demi-lieue plus loin que le monastère. Cette longue gorge, qui coupe en deux la chaîne de l'Olympe, n'est encore qu'un immense ravin, formé par le cours supérieur du Mavronéri, l'un des torrents de la plaine de Katérini. L'entrée en est surtout magnifique ; elle offre un de ces paysages qui étonnent les yeux. De grandes pentes boisées sont disposées de manière à former un vaste cercle : on dirait que c'est le torrent lui-même qui, débouchant par le fond et décrivant une courbe, écarte de tous côtés les montagnes. Au centre de ce cercle, se dresse une roche pointue, escarpée, isolée de toutes parts et taillée comme une pyramide aiguë à trois faces. Le torrent et l'un de ses affluents, qui se rencontrent au pied même du rocher, le séparent absolument des hauteurs voisines ; à sa base, vient tourner la route étroite et difficile par laquelle on pénètre dans le défilé. C'est sur un des côtés de cette aiguille naturelle qu'est suspendu, comme par enchantement, le village maintenant abandonné de Pétra (la Roche). On comprend que son nom n'ait pas changé depuis l'antiquité. Au flanc du même roc demeura attachée de tout temps, sous les rois macédoniens, comme sous les empereurs de Constantinople, la forteresse qui fermait le passage. »

« ...Après avoir passé sous le rocher de Pétra, on

scanned by Moschopoulos Georgios

entre dans la gorge même du défilé. De grands bois, jetés sur les deux pentes, descendent jusque dans les profondeurs où coule le torrent, et forment de véritables abîmes de verdure. Bientôt un autre courant vient se jeter dans le premier ; il sort du flanc de l'Olympe par un ravin, qui n'est ni moins ombragé ni moins profond que celui où il débouche : on ne peut rien imaginer de plus beau que la rencontre de ces deux ravins immenses. Par la même ouverture file un étroit sentier, que passe assez haut dans la montagne, et qui conduit directement du monastère de Pétra au village de Kokkinoplo. La route du défilé continue à côtoyer le premier torrent, se maintenant toujours sur sa rive droite et à une hauteur moyenne. Elle est partout très praticable, et ne monte d'abord un peu que pour suivre tout le reste du temps une ligne horizontale... »

Au point de vue archéologique, l'ouvrage de Heuzey conserve une valeur incontestable et l'auteur est constamment cité comme une des plus grandes autorités pour la Thessalie et la Macédoine. Sa conception topographique de l'Olympe a malheureusement prévalu, elle aussi, et nous pourrons constater la répercussion de ses erreurs pendant un demi-siècle encore.

*

En 1862, le géographe allemand Heinrich Barth, connu surtout par ses expéditions dans l'Afrique septentrionale, termina un voyage en Turquie par une

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

Le Mont Olympe vu de Larissa.

D'après un dessin du commencement du XIXe siècle.

scanned by Moschopoulos Georgios

exploration de l'Olympe. Celle-ci peut être considérée comme une des plus importantes. [1]

Après avoir traversé la Bulgarie et la Macédoine, Barth arrive à Kozani (à 50 km. environ au nord-ouest de l'Olympe). Du haut du clocher de l'église, il admire pour la première fois notre montagne ; il l'étudie à l'aide de son télescope et en trace une esquisse assez fidèle. [2]

Le 14 octobre, il se rend d'Elasson à Kokkinoplos. [3] Des environs du village de Barakli, il complète ses observations, en recoupant vers l'Olympe différentes visées obtenues précédemment au moyen d'une boussole.

Barth arrive à Kokkinoplos avant midi et, craignant de voir le temps se gâter, il commence immédiatement ses préparatifs d'ascension. Son intention était d'envoyer le gros de ses bagages à Litokhoro, par Pétra, et de traverser la montagne avec quelques porteurs seulement. Mais on lui assure que les mulets peuvent parfaitement risquer eux-mêmes cette traversée et descendre par Saint-Denys sur Litokhoro. Il se laisse persuader et la caravane, forte de cinq hommes et trois mulets, quitte le village dans l'après-midi.

Elle suit le sentier rapide qui s'élève au-dessus de

[1] Heinrich Barth, *Reise durch das Innere der Europäischen Türkei*. Berlin, Dietrich Reimer, 1863. La description généralement très minutieuse de cet itinéraire est accompagnée d'un croquis routier, du reste très défectueux pour la région qui nous intéresse. Voir p. 170.

[2] « Durch mein treffliches Fernrohr erhielt ich eine Vorahnung der Schwierigkeit oder vielmehr Unmöglichkeit der Besteigung mehrerer derselben Kuppenerhebungen... »

[3] Kokkinoplos est le village le plus élevé dans le massif de l'Olympe. Il a joué un rôle important dans l'histoire des explorations. J'en parle plus loin dans le récit de notre expédition.

scanned by Moschopoulos Georgios

Kokkinoplos, puis descend dans la gorge de *Stalamatia*, que Barth appelle *lakkos* et qui devait être beaucoup plus boisée qu'aujourd'hui. Arrivé à la limite supérieure des forêts, à l'endroit où la gorge se resserre, on en quitte le fond pour s'élever par un sentier rapide au lieu dit *Zmeos*. Il s'ouvre là une sorte d'excavation, en forme d'entonnoir, de 30-40 mètres de diamètre, au fond duquel on trouve généralement de l'eau, mais qui, malheureusement pour Barth, était à sec.[1]

De là, notre voyageur se dirige vers le sud-est, traverse des gazons touffus et arrive en une demi-heure au pâturage qui occupe tout le fond du vallon de Stalamatia. Sur une des pointes voisines, il aperçoit trois chamois, qui fuient à l'approche de la caravane. Par une combe latérale, bien indiquée sur notre carte, Barth quitte le haut vallon de Stalamatia et gagne les environs d'une large selle, qui s'ouvre sur la vallée du Xérolakki, entre le Kafenio et Kardharas. A cet endroit, appelé *εἰς τὸ σκαμνῆ*, ses gens installent le bivouac, à l'abri d'un petit mur de pierres construit par quelque berger.

Jusqu'au coucher du soleil, la température s'était maintenue très élevée, l'air d'une tranquillité presque inquiétante, et Barth prévoyait et craignait à tout moment un changement de temps. Même pendant la nuit, le froid fut peu sensible.

Le lendemain (15 octobre), à cinq heures du matin,

[1] Au cours de toute sa relation, Barth se plaint de la sécheresse extraordinaire et du manque complet d'eau et de neige dans tout le massif. Il est vrai que l'année 1862 fut exceptionnellement sèche. Barth en conclut que l'Olympe ne doit pas être compris dans la région des neiges éternelles, comme on l'admet généralement dans les manuels de géographie.

scanned by Moschopoulos Georgios

la caravane se remet en route et atteint en quinze minutes le bord du Xero-lakki, qui dut faire à Barth une forte impression, car il en parle assez longuement. D'après sa description très précise jusqu'ici, Barth devait se trouver sur l'épaule nord du Kafenio. Mais la suite de son texte devient alors inexplicable, car il dit : « ... jusqu'ici, nous avions suivi une arête rocheuse, *qui sépare cette Mikro Gurna (sic) de la Trani Gurna* ». Il y a certainement ici une confusion de noms. Malgré les contradictions évidentes du texte, on peut supposer — et c'est là l'hypothèse la plus naturelle — que Barth, arrivé sur la crête qui sépare le Xero-lakki de la combe des Odas, choisit l'arête sud-ouest du Skolion pour entreprendre son ascension. C'est à cet endroit sans doute qu'il se sépara de ses mulets, qui traversèrent les Odas pour gagner Bara.

Après être descendu de l'épaule du Kafenio, il suit pendant une demi-heure l'arête dont je parle, et qui doit bien être l'arête sud-ouest du Skolion, puisqu'il dit plus loin qu'il avait à main droite le vallon des Odas. Il arrive ainsi au bord d'un amphithéâtre rocheux, qu'il appelle de nouveau Trani Gurna, et qu'il contourne au nord. Après une courte descente et une légère montée, il atteint le sommet d'un belvédère remarquable, que ses compagnons désignent sous le nom de *σχολειόν*. Il y découvre les ruines d'un petit bâtiment, de douze pieds de côté, sans doute une ancienne tour d'observation.

On pourrait en conclure que Barth se trouvait au sommet du Skolion actuel, car tous ceux qui l'ont visité y ont trouvé des restes de murs en briques rouges, qui

scanned by Moschopoulos Georgios

correspondent à la description de notre voyageur. Pourtant, il est certain que ce ne pouvait être qu'un sommet inférieur, à quelque distance plus au sud. Ceci pour plusieurs raisons : d'abord, il ne décrit la vue que vers le sud, alors que la proximité des plus hauts sommets aurait dû le frapper. Ensuite, par ce qu'il dit textuellement : « ... Je ne m'arrêtai que quelques minutes sur cette éminence classique, car j'étais pressé de parvenir sur le sommet que je voyais si près de moi et d'où j'étais en droit d'attendre une vue plus grandiose encore... je continuai donc ma marche et me dirigeai droit vers cette coupole, en m'élevant lentement sur ses flancs recouverts d'éboulis... »

Or, du sommet du Skolion, dans n'importe quelle direction, on est obligé de descendre et il n'y a pas de coupole qui domine. La coupole dont parle Barth ne peut être que le Skolion lui-même. Tandis qu'il était en train de la gravir, ses compagnons restés en arrière le rappellent et le conjurent d'abandonner cette direction qui ne le conduirait pas au but. Barth les rejoint à regret et descend par une combe (ouverte au sud du Skolion et qu'il appelle *Stavroïdia* ou *Stavropegia*) jusqu'au bord des abîmes de Phtina. Cette descente exigea près d'une heure et la description en est de nouveau parfaitement claire.

Par une marche de flanc, il arrive alors sur l'arête sud-est de la Skala, au bord même de l'immense amphithéâtre rocheux qui s'ouvre au pied des hautes cimes. Des brouillards avaient envahi la vallée de Saint-Denys et les brumes qui montaient du gouffre rendaient le coup d'œil fantastique. Impressionné, notre explorateur eut

scanned by Moschopoulos Georgios

un moment de découragement, dû, sans doute aussi, à la fatigue et à la faim.

Après un léger repos, il reprend pourtant sa marche et s'engage avec précaution sur les *vires* étroites qui courent sur cette face de la montagne, dans l'intention de se rapprocher du Saint-Élie, que Heuzey avait sacré point culminant. Deux hommes l'abandonnent successivement et il arrive, en compagnie d'un seul guide, sur la *Porta* (large selle ouverte entre le Trône de Zeus (Stefan) et la Toumba), d'où il découvre une vue intéressante vers le Xero-lakki.

De cette porte, une marche oblique dans les éboulis le conduit au col ouvert entre la Toumba et le Saint-Élie, dont il atteint la chapelle à 10 h. 30, soit cinq heures et demie après son départ du bivouac. Ceci suppose une marche assez rapide.

Barth décrit la chapelle : une construction en pierres sèches, divisée en deux pièces, dont la postérieure contient un autel, avec une plaque de métal représentant Saint-Élie en compagnie d'un ange et de Saint-Denys.[1] Et il ajoute avec amertume qu'on n'y trouve pas d'eau!

Il est évidemment désappointé de ne pas être sur le plus haut sommet ; car pour lui, la supériorité des cimes centrales ne fait plus aucun doute. Il considère le Saint-Élie comme très inférieur (« den kleinen Hag.

[1] Pouqueville (*Voyage de Grèce*, Paris 1826) nous dit que cette chapelle date du XIme siècle et qu'elle fut construite par saint Denys d'Alicarnasse, dont le testament est conservé au monastère de Prodhromo, près de Verria, en Macédoine.

Le Ministère des Cultes à Athènes a bien voulu, sur ma demande, faire des démarches dans l'espoir de retrouver ce document, mais les recherches n'ont malheureusement réussi qu'à établir la certitude que le document avait été détruit dans un incendie.

scanned by Moschopoulos Georgios

Elias ») et il critique vivement Heuzey de lui attribuer la cote de la carte marine anglaise. Cette cote doit être affectée au point culminant et il estime qu'elle n'est pas exagérée. Il rabaisse évidemment trop « le petit Saint-Élie » et le considère tout juste digne de porter la cote de Fiedler[1] qui est de 6738 pieds = 2524 m. En prenant la moyenne entre les estimations de Heuzey et de Barth, nous obtenons une hauteur de 2748 m. qui n'est pas loin de la réalité, puisque la cote exacte du Saint-Élie est de 2787 m.

La vue récompense notre explorateur de ses peines et, durant son court séjour là-haut, il trouve le temps de déterminer quelques angles, en visant les villages épars dans la plaine, au pied nord de la montagne. A 11 h., pressé par son compagnon, il quitte le sommet pour reprendre le même itinéraire. Le temps s'étant complètement éclairci, il peut admirer tout à son aise la sauvage beauté des précipices qu'il côtoie, et se convaincre aussi que le point culminant se trouve bien sur ces tours déchiquetées dont il longe le pied pour la seconde fois. Il est trop tard pour en tenter encore l'escalade, mais, à ceux qui voudraient compléter son exploration, Barth conseille l'ascension du *St. Antonios*,[2] désignant par là le sommet situé au sud du point qu'il appelle Skolion. Il l'identifie au *Kalogheros* de Heuzey et suppose que ce belvédère permettra de découvrir toute la région encore inexplorée des plus hauts sommets, et que c'est de ce point qu'il faudrait tenter l'ascension

[1] Voir Cartographie.

[2] L'*Hag. Antonios* de Barth n'est autre que le *Palimanastri* (2815 m.) de notre carte. Le premier nom n'est plus en usage actuellement

scanned by Moschopoulos Georgios

finale. La conception topographique de Barth n'est pas bien claire et, sur sa carte, il place sa *Höchste Spitze* immédiatement au sud de la Porta, c'est-à-dire à l'endroit où se dresse le Trône de Zeus actuel.

A 1 h., il arrive sur le promontoire nord-est de son Haghios-Antonios, promontoire d'où l'on domine la gorge de *Phtina* et d'où il découvre une vue plongeante dans la vallée de Saint-Denys et jusqu'à la mer. Après avoir relevé encore quelques angles, il descend sur le plateau gazonné de Bara où il retrouve ses mulets.

La descente de Bara dans la vallée de Saint-Denys lui coûta des peines infinies, aucun des hommes ne connaissant le sentier, du reste très mauvais et très difficile à trouver. Arrivé à la limite supérieure des forêts, il prit les devants avec l'un des guides, abandonnant à son sort le reste de la caravane. Ce fut par une véritable dégringolade dans l'abîme et en se laissant glisser d'un arbre à l'autre, que notre explorateur, complètement exténué et à moitié mort de faim et de soif, parvint à la scierie de *Prioni*, où il passa la nuit sous un misérable abri.

Le lendemain, après avoir envoyé un indigène à la recherche de ses gens, Barth poursuit son chemin dans le brouillard et arrive sans incident au monastère de Saint-Denys, qu'il trouve dans un état de délabrement et de saleté repoussante. A son étonnement et à sa grande satisfaction aussi, il fut rejoint quelques heures plus tard par sa caravane au complet. Quittant le couvent à 1 h. 30, il arrive deux heures après à Litokhoro où il est reçu triomphalement par les indigènes. De là, il gagne Salonique et s'embarque pour Athènes.

scanned by Moschopoulos Georgios

Ici se termine pour nous la précieuse relation de Barth. Dans cette relation, on ne trouve pas un mot d'explication au sujet de l'étrange gravure illustrant la page 190. L'esquisse semble avoir été dessinée de mémoire et représenter le Trône de Zeus *(Stefan)*, avec l'échancrure de la Porta à droite et les autres sommets à gauche. C'est en même temps une sorte de coupe géologique qui semble confirmer l'hypothèse d'une action volcanique dans la techtonique de l'Olympe.

En terminant, Barth réitère un doute déjà exprimé plus haut dans sa relation, au sujet de la supériorité en altitude de l'Olympe sur un autre sommet plus sep tentrional de la péninsule balcanique, le Yel-Tepe (Rhodope), et il ajoute que tant que les cotes respectives de ces deux montagnes n'auront pas été déterminées rigoureusement, la question restera incertaine. Depuis lors, l'altitude du Yel-Tepe a été fixée à 2681 m.; mais si celle du sommet voisin, le Mus-Alla (△ 2924 m. d'après le 1 : 200 000 autrichien) se confirme, l'Olympe ne serait pas, en effet, le point culminant de la péninsule.

*

Urquhart, Heuzey et Barth avaient donc ouvert successivement en 1830, 1855 et 1862 les trois principales voies d'accès aux cimes de l'Olympe. Pourtant, il s'écoulera un demi-siècle encore avant que des alpinistes en atteignent le faîte.

En suivant l'ordre chronologique adopté, j'en arrive maintenant à l'expédition de Tozer.

scanned by Moschopoulos Georgios

Tozer a publié deux volumes sur ses voyages en Orient. [1] Celui qui nous intéresse eut lieu durant l'été de 1865 (et non pas 1864, comme l'ont prétendu plusieurs auteurs). Au chapitre XVIII, nous trouvons la relation de son expédition, faite en compagnie de Thomas M. Crowder. Cette relation est illustrée d'une gravure représentant l'Olympe vu du lac de Nezeros, et d'une petite carte du massif, très schématique, mais qui a le grand mérite d'exposer l'orographie générale sous son aspect véritable.

Tozer se rend par mer de Salonique à Katerini et de là à cheval, par Dion et le Methoki, directement au couvent de Saint-Denys, dont il fait, à son tour, une description très complète. Son baromètre anéroïde marque 3080 pieds, soit 938 m.

Le 9 août (1865), après un jour de repos au monastère, il part à 9 h. 15 pour le Saint-Élie, accompagné de son ami, de deux *pallikares* et d'un jeune Grec. Son itinéraire diffère complètement de ceux de Barth et de Heuzey. Il s'élève au nord du couvent, par un sentier en lacets, directement à la grande arête qui forme rive gauche à la vallée de Saint-Denys ; puis il suit le flanc de cette arête.

Après deux heures de marche dans des bois épais, la caravane fait halte pour déjeuner. Le temps brumeux semble devoir s'éclaircir. Une nouvelle montée très pénible les amène à la limite supérieure des forêts et, peu après, ils atteignent un petit plateau, où ils ren-

[1] Rev. Henry Fanshawe Tozer : *Researches in the Highlands of Turkey ;* 2 vol. London, John Murray, 1869.

scanned by Moschopoulos Georgios

contrent un berger valaque, qu'ils envoient quérir de la neige à quelque distance.

Cependant, les brouillards se sont dissipés et Tozer peut s'orienter et admirer la vue. « Cette vue, dit-il, nous prouva immédiatement combien l'Olympe est mal représenté sur toutes les cartes, qui en font une chaîne courant du nord au sud... alors que, en réalité, il se compose de deux chaînons dirigés de l'est à l'ouest et qui se soudent à l'occident. »

Tozer devait être un observateur très sagace car sa conception topographique du massif est beaucoup plus claire que celle de ses prédécesseurs.

Longeant ensuite une arête étroite, la caravane arrive au pied même du Saint-Élie, sur un plateau d'éboulis, au milieu duquel se trouve un grand bassin rempli de neige. L'enneigement de la montagne devait être exceptionnel en août 1865, car Tozer parle souvent de neige et il en trouva des quantités considérables dans les régions supérieures. C'est à ces neiges et à la blancheur habituelle de la montagne qu'il attribue le nom *Ὄλυμπος*, dont il explique ailleurs l'étymologie. [1]

A 4 h. 20 de l'après-midi, Tozer et ses compagnons atteignent la petite chapelle du Saint-Élie. Le temps s'est éclairci et la vue est assez étendue pour permettre une description presque complète du panorama. Le baromètre marque 9758 pieds, ce qui coïncide d'une façon étonnante avec la cote de la carte marine anglaise (9754 pieds). [2] Tozer estime à 200 pieds environ la

[1] *Lectures on the Geography of Greece*, London 1873. Voir aussi notre partie toponymique p. 189 où nous réfutons cette hypothèse.

[2] Nous avons vu que le baromètre de Tozer marquait 938 m. au monas-

scanned by Moschopoulos Georgios

supériorité des cimes centrales et blâme Heuzey pour son « inexactitude habituelle », tout en reconnaissant que Barth a beaucoup trop rabaissé le Saint-Élie.

Évoquant la description de l'explorateur allemand, il cherche à s'orienter et trouve tout naturellement en face de lui le groupe des trois pics, dont le sommet central doit être le plus élevé. [3]

Tozer situe donc très justement le plus haut sommet au sud du Trône de Zeus *(Stefan)*. Plusieurs remarques de sa description laissent supposer qu'il devait être un alpiniste expérimenté. [4] Son intention était de passer la nuit sur les hauteurs afin de tenter le lendemain l'ascension du point culminant, qu'il savait être vierge. « La face du sommet le plus rapproché [Trône de Zeus] que nous apercevions du Saint-Élie était parfaitement abrupte et les rochers qui descendaient de là vers la combe ouverte plus bas étaient assez raides pour compliquer la traversée jusqu'au pied du sommet central. Restait ensuite l'escalade de celui-ci. Comme nous étions sans guides et dépourvus de l'équipement habituel aux grimpeurs, les chances du succès final semblaient très douteuses, car le sommet avait l'apparence d'une véritable aiguille. »

tère de St-Denys. Or la hauteur de ce point fut fixée plus tard par Richter à 782 m., moyenne de deux lectures faites à une année d'intervalle et qui ne divergeaient que de 6 m. En tenant compte de cette correction, la hauteur du St-Elie serait donc de 156 m. inférieure à la lecture de Tozer, soit 2817 m. Elle est en réalité de 2787 m.

[3] « I have little doubt that the two which we saw were two of these, the third beeing hidden behind the others; and at the monastery, on our return, we were told that these three summits bear the name of « the three brothers » (*τα τρία αδελφια*)... ».

[4] Tozer fut, en effet, élu membre de l'Alpine Club de Londres en 1879 (voir sa biographie dans l'Alpine Journal, vol. XXX, nº 213, p. 330).

scanned by Moschopoulos Georgios

Du reste, les *pallikares* s'opposèrent à toute idée de bivouac et la menace de l'orage vint s'ajouter à toutes ces bonnes raisons pour précipiter la retraite.

La descente s'effectua par un ravin du Mavrolongos et elle fut très pénible. Surprise par la nuit, la caravane continua sa marche au clair de lune et, après une halte à Prioni, arriva finalement à 11 h. du soir au monastère de Saint-Denys. Le lendemain, elle rentrait à Litokhoro.

*

Durant les années qui suivirent l'ascension de Tozer, il est probable que le Saint-Élie fut gravi plusieurs fois par des touristes et par des moines.

Heuzey, dans sa « Mission de Macédoine »,[1] et Joanne, dans la seconde édition de son guide pour la Grèce,[2] mentionnent une ascension du Kalogheros, en 1869, par Gorceix, membre de l'École française d'Athènes pour les sciences. Dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, on trouve en effet, dans les années 70, des communications de ce voyageur, mais je n'ai pu découvrir nulle part une allusion à son expédition à l'Olympe. Il est plus que probable que son Kalogheros n'est pas celui de Heuzey, mais qu'il correspond à celui de la carte autrichienne, appelé aussi Ajos Andonios, d'après la description de Barth.[3]

[1] *Mission archéologique de Macédoine*, par L. Heuzey, membre de l'Institut, et H. Daumet. Paris, 1876.

[2] Collection des Guides Joanne : GRÈCE, par B. Haussoulier, vol. II : Paris, 1891.

[3] Le Palimanastri (2815 m.) de notre carte.

scanned by Moschopoulos Georgios

En 1873 parut l'*Itinéraire d'Orient*, que nous avons déjà cité, et qui est le premier guide consacrant une page à l'Olympe. Ces renseignements sont dus, en partie, aux communications de Heuzey et résument les expériences des premiers explorateurs. Voici les paragraphes qui nous intéressent spécialement :

« *Ascension du Mont Olympe (13 h.).* — Malgré les ascensions de M. Heuzey (1856) et du Dr Barth (1862), les cimes du Mont Olympe ne sont pas encore complètement explorées. Aucune entreprise n'est à coup sûr plus digne de tenter les voyageurs, amis de l'antiquité et des grands spectacles de la nature.

« La principale difficulté est l'insuffisance des guides. Sans doute, il ne manque pas, dans les villages environnants, de bergers, de bûcherons et même d'anciens Klephtes, ayant plus ou moins visité ces hautes régions. Mais il y en a bien peu sur lesquels on puisse compter jusqu'au bout, qui soient capables de donner des conseils pratiques pour les préparatifs, pour les meilleures directions, les stations à choisir et la bonne division du temps ; qui surtout s'astreignent volontiers au surcroît de fatigues nécessaires pour porter les provisions et autres impedimenta. Cependant, ceux qui voudraient pousser plus loin qu'on ne l'a fait encore l'exploration de la montagne devront s'efforcer d'être assez bien équipés et secondés, pour ne pas se trouver arrêtés par la perspective de passer au moins une nuit, le cas échéant, sur la route des sommets, c'est-à-dire au milieu de rochers inhabités, absolument dépourvus de bois et d'eau, par une température glaciale, qui n'empêche pas

scanned by Moschopoulos Georgios

qu'on ait cruellement à souffrir de la chaleur du jour dans certaines parties de l'ascension. »

Après avoir exposé le résultat géographique des trois premières explorations, le guide ajoute (p. 743) :

« ... On peut juger par là qu'il reste encore à faire, pour les explorateurs de l'avenir, s'ils savent mettre à profit les expériences de leurs prédécesseurs, et recueillir le dernier fruit de leurs fatigues. Il est de fait que la connaissance complète d'une chaîne de pics aussi compliquée que le Haut-Olympe ne pouvait être le résultat que de plusieurs ascensions successives, tentées sur des points différents. »

Le guide décrit ensuite l'itinéraire de Heuzey, qu'il cite presque textuellement, par le couvent de Saint-Denys et le Mavrolongo. Parlant du *Kalogheros* (nom qu'il attribue comme Heuzey aux cimes centrales), il confond nord avec sud, erreur qui rend la description incompréhensible et qui va se répéter à l'avenir, en embrouillant encore la topographie des sommets. Puis, il continue (p. 745) :

« ... Il paraît y avoir vers Haghios-Hilias un autre sentier qui gravit immédiatement les pentes au nord du monastère. Mais si l'arête montante de Mavrolongo est particulièrement pénible pour l'ascension, elle offre une ligne directe et rapide pour la descente. Les voyageurs Barth et Tozer se seraient épargné leurs longues et dangereuses dégringolades à travers les ravins, s'ils avaient gagné à son point d'attache ce contre-fort qui marque la ligne médiane entre les quatre bras du ravin d'Haghios-Dhionysios... Du même point, pour rejoindre la route du Dr Barth, il faudrait chercher un sen-

scanned by Moschopoulos Georgios

tier vers les points élevés, appelés par lui *Stavoïdhia* et *Skholion*... C'est entre ces deux positions que doit se trouver le nœud qui rattache au reste de la montagne le massif inexploré où se groupent, d'après le même voyageur, les trois plus hauts sommets de l'Olympe... »

La troisième route mentionnée par Isambert, est celle partant de Karia, suggérée par Heuzey, et dont nous avons déjà parlé.

Dans la seconde édition de l'*Itinéraire d'Orient*, [1] les renseignements, puisés à la « Mission de Macédoine », sont plus fantaisistes encore. Haussoulier écrit en effet (p. 169) :

« Les hauts sommets sont d'un accès difficile, l'altitude générale est assez considérable ; le pic le plus élevé, situé au nord du massif d'*Haghios-Hilias*, atteint 3050 m. Le Haut-Olympe comprend deux massifs principaux, reliés par une étroite crête : au sud, le *Kaloghe-ros*, où le pic principal est entouré d'un amphithéâtre de grandes roches taillées à pic ; au nord, le massif confus d'*Haghios-Hilias*, où se dressent plusieurs sommets d'altitude presque égale. »

Voici donc le Saint-Élie, tant rabaissé par Barth, dépassant maintenant trois mille mètres d'altitude !

*

Entre 1898 et 1905, un géologue serbe, le Dr Cvijić, professeur à l'Université de Belgrade, accomplit toute

[1] Collection des Guides Joanne, GRÈCE, par B. Haussoulier, vol. II, Paris, 1891.

scanned by Moschopoulos Georgios

une série de voyages dans les Balkans. [1] Durant l'automne de 1904, il visita une première fois l'Olympe et voici quel fut son itinéraire :

« Arrivé à Salonique par chemin de fer, je m'embarquai bientôt sur un bateau à voile et arrivai, après une traversée orageuse de vingt heures, à Katerini, au pied de l'Olympe de Thessalie. Comme on le sait, les Klephtes font rarement défaut dans ce massif. En outre, des bandes grecques traversaient alors la frontière gréco-turque, pour combattre les bandes bulgares, plus nombreuses encore. Le préfet de Katerini ne m'autorisa pas à m'engager dans l'Olympe sans une escorte d'une vingtaine de soldats. De ce fait, l'exploration fut assez difficile. Nous suivîmes à cheval le fleuve *Mavroneri*, passâmes au village grec de *St. Dimitri* et nous arrêtâmes durant la nuit au village koutsovalaque de *Kokinoplo (sic)*. Avec trois soldats turcs et deux Valaques, je gravis les sommets de l'Olympe appelés *Solatura* et *Zigos*.[2] De Kokinoplo, je longeai ensuite les flancs du *St. Andonios*, pour descendre à Hagia Trias et par Skamnia à Karia. »

Cvijić visite ensuite le Bas-Olympe et gagne Litockori *(sic)*. Il essaye de pénétrer par la vallée de l'Énipée jusqu'aux plus hauts sommets, mais il est arrêté par le mauvais temps.

L'année suivante, il reprend son exploration : « Nous visitâmes Vrondos et étudiâmes encore une fois cette

[1] Cvijić, J. « Grundlinien der Geographie und Geologie von Mazedonien und Altserbien », *Petermanns Mitteilungen., Ergänzungsheft 162*; Gotha, 1908.

[2] *Sala Toura*. Quant à *Zigos*, c'est une montagne inconnue dans ce massif.

scanned by Moschopoulos Georgios

immense ceinture d'alluvions qui s'étend d'ici à Litokhori. De Litokhori, nous montâmes au couvent de Saint-Denys et rentrâmes ensuite à Katerini. »

A la fin de cette relation, nous trouvons résumées les observations géologiques relatives au massif de l'Olympe. Pour la première fois apparaît une vue détaillée de la montagne : c'est une esquisse assez fidèle du versant nord, [1] indiquant en même temps le plissement général des couches et portant les noms suivants, communiqués à Cvijié par un indigène valaque de Kokkinoplos :

Proph. Ilias,
Tris Pipes, pour les trois sommets désignés par Tozer sous le nom de « three brothers »,
Megali Kazanja,
Sto. Scholion,
Mikri Kazanja,
Isto Christaci.

« Ces sommets, dit Cvijić, présentent des différences de hauteur à peine sensibles. Au sud du Saint-Élie se dressent trois pyramides, semblables aux Drei Zinnen du Tyrol et qui s'appellent *Tris Pipes*. Dans leur flanc nord-ouest s'ouvre un grand « kar » nommé *Megali Kazanja*. Derrière la dernière (?) pyramide, l'arête forme une profonde dépression appelée *Porta*. Plus au sud s'élève le sommet arrondi du *Sto. Skolion* ; puis le plus

[1] Cette esquisse semble avoir été dessinée des environs de Pétra.
A la fin du volume sont annexées quelques photographies dont l'une (pl. 6) prise de Sala Toura, avec les principaux sommets (du St-Élie au Skolion) et une autre (pl. 7) : « Die Kalklandschaft von Magulis und das Dorf Skamnja ».

scanned by Moschopoulos Georgios

haut sommet de l'Olympe, arrondi et massif, baptisé *Isto Christaci*, du nom d'un Klephte qui y fut tué. Entre ces deux derniers sommets s'ouvre le « kar » le plus profond, appelé *Mikri Kazanja.* »

On ne comprend pas bien pourquoi Cvijić considère l'Isto Christaci comme le point culminant. Sur l'esquisse qui illustre son texte, ce sommet, situé à l'extrême droite, paraît en effet très élevé, mais Cvijić avait lu les relations de Heuzey, Barth, Tozer, et devait être à peu près fixé sur la position centrale du plus haut sommet.

Quant à la rivière (presque toujours à sec) parcourant le vallon du Xero-lakki, il l'appelle *Kurudere*, nom turc signifiant rivière sèche. Il la considère comme un des affluents les plus importants du Mavroneri. Au cours de ses considérations physiographiques, l'auteur mentionne certains noms de lieu qui ne se trouvent pas sur sa carte géologique et dont la plupart sont inconnus. Cvijić ne semble pas attacher une grande importance à la nomenclature dont il se sert pour situer ses observations et les limiter en quelque mesure. Ainsi, la rivière qui passe à Bara (*Kalivia Baras* de la carte autrichienne) est nommée *Iton*, alors que les gens de Kokkinoplos l'appellent *Itano*. Le petit ruisseau coulant à l'ouest de Kokkinoplos, dans le même axe que l'Iton, mais en sens inverse, est appelé *Paleokopri.*

Entre l'Iton et le Mavroneri se dressent les hauteurs boisées de *Vurgar* et *Surdani.* Cvijić nous dit que la vallée de l'Iton sépare très franchement les schistes cristallins qui constituent ces deux sommets, de la zone mésozoïque de l'Olympe proprement dit. Les

scanned by Moschopoulos Georgios

sommets *Camba* et *Orcan*, situés sur la rive droite de l'Iton, font déjà partie de cette zone, composée de calcaire bleuâtre, schisteux, presque feuilleté *(blätterig)* et de calcaire mi-cristallin, en couches épaisses, entre lesquelles sont intercalés des schistes bleuâtres et verdâtres.

Durant ses deux explorations, Cvijić ne rencontra nulle part des traces certaines de glaciation antérieure, mais il présume que si des dépôts morainiques caractéristiques devaient exister, il faudrait les chercher au lieu dit Bara, dans la partie inférieure du Kurudere (Xero-lakki).

*

Au cours de l'été 1911, le nom de notre montagne revient constamment dans la presse européenne et mes lecteurs se souviendront peut-être avoir suivi dans les journaux les tribulations de la police ottomane à la recherche de l'ingénieur allemand Edwart Richter, qui était tombé aux mains des Klephtes.

Relâché contre une rançon formidable et rentré chez lui, Richter publia à Leipzig[1] une brochure intitulée : *Meine Erlebnisse in der Gefangenschaft am Olymp*. Cette brochure, écrite sous l'impression d'une captivité démoralisante, n'est pas exempte de fantaisie, mais la lecture en est très attachante et nous y reviendrons plus loin.

Avant de tomber si malencontreusement aux mains des brigands, Richter avait réussi à traverser deux fois le massif de l'Olympe, en 1909 et 1910. On n'en trouve

[1] Chez Oscar Born, 1911.

scanned by Moschopoulos Georgios

qu'une brève mention dans sa brochure et les résultats de ces deux expéditions n'ont été publiés que beaucoup plus tard, dans l'*Annuaire du Club Alpin Suisse.* [1] J'ai raconté à cette occasion, par quel concours de circonstances j'étais entré en relation avec M. Richter et comment je l'avais décidé à livrer à ce périodique la primeur de sa relation. Les détails qui suivent sont extraits de son manuscrit.

Richter est avant tout alpiniste et géographe. Il a soigneusement étudié la bibliographie de la montagne qu'il va explorer et caresse le rêve d'en conquérir le plus haut sommet.

Il quitte Salonique le 14 mai 1909, en compagnie de plusieurs amis, et traverse le Golfe Thermaïque pour débarquer à l'échelle de Saint-Théodore. A Litokhoro, la caravane s'organise et obtient du Dimarchos (maire) deux mulets pour les bagages et deux soldats comme escorte. Puis elle suit le chemin classique de Saint-Denys, décrit par Heuzey, et passe la nuit au couvent.

Richter interroge vainement les moines au sujet des hauts sommets. Ils ne connaissent qu'une cime : celle du Saint-Élie, où ils vont célébrer leur messe au jour des Apôtres (12 juillet). Ils dissuadent notre voyageur de tenter l'ascension et lui prédisent un échec certain, à cause des amas de neige qui recouvrent la montagne.

Le lendemain (16 mai), à 2 h. 15, les touristes réduits au nombre de quatre, accompagnés de deux porteurs et d'un seul gendarme, quittent le couvent par une nuit

[1] « Meine Reisen zum Olymp und meine Gefangenschaft », von Edw. Richter, mit einer Einführung von Marcel Kurz : *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, vol. LVII, Berne 1923.

scanned by Moschopoulos Georgios

noire. En une heure et demie, ils arrivent à Prioni. Richter se décide à suivre la route prise par Barth à la descente, puis de franchir la montagne, afin de gagner ensuite le monastère d'Aghia Trias.

Pas plus que Barth, il ne semble avoir découvert le véritable sentier pour sortir de cette vallée de Saint-Denys, qui forme ici un immense amphithéâtre, dont on devine à peine l'issue. A 1700 mètres, la neige fait son apparition et contraste étrangement avec le feuillage vert des hêtres. Les porteurs témoignent d'une aversion particulière pour cette neige et refusent bientôt d'avancer. Ils sont payés et congédiés. Plus haut encore, un des touristes abandonne la partie. Avant de déboucher sur le plateau de Bara, la caravane, réduite à trois, est obligée de s'encorder pour traverser un couloir verglacé. Ces difficultés avaient été prévues par Richter, qui avait emporté son piolet et une corde de glacier.

Vers midi, la petite troupe s'arrête à 2190 m. sur le plateau de Bara et s'accorde une longue halte. La rude montée a passablement éprouvé les compagnons de Richter qui sont du reste obligés de rentrer le même soir à Saint-Denys. Richter se décide alors à poursuivre seul son itinéraire. Admirons son courage et son énergie : la contrée lui est inconnue et, s'il échappe aux neiges, il risque bien de tomber aux mains des Klephtes. Pour ses amis, il n'apparaît bientôt plus que comme un point infime sur l'immensité blanche. La solitude lui donne des ailes ; il a hâte de découvrir l'autre versant de la large selle qui limite Bara à l'ouest et par laquelle on accède au vallon de la Dhrima.

scanned by Moschopoulos Georgios

Malgré la neige, trois quarts d'heure lui suffisent pour gagner ce col. Mais la vue est bornée par une nouvelle chaîne de montagnes qui rend l'orientation difficile. On devine néanmoins la naissance du vallon qui descend vers Aghia Trias.

Après une heure de halte, Richter se décide à gravir la montagne qui le domine au nord et qui porte aujourd'hui le nom de Palimanastri (2815 m.). Il lui faut une heure et demie pour gagner ce sommet dont il avait sousestimé la hauteur. Nous avons vu que Barth recommandait ce belvédère (sous le nom d'*Hag. Antonios*) pour étudier les hautes cimes. Richter décrit bien la vue qui s'étend au loin, mais il ne parle pas des hauts sommets qui pourtant devaient se dresser tout près de lui.

De retour au col, il reprend son lourd bagage et s'engage dans le vallon de la Dhrima. A sept heures du soir, il s'arrête à la limite supérieure des forêts et, dans l'espoir de tenter une nouvelle ascension le lendemain, il se décide à bivouaquer sur place. Mais, lorsque l'aube se lève enfin, il est complètement transi de froid et renonce à une nouvelle tentative.

En moins de deux heures, Richter aurait pu gagner par un sentier le couvent d'Aghia Trias, où il eut été à l'abri de tout danger. Mais, craignant de rencontrer des Klephtes dans cette région et dans celle de Sparmos, il modifie son itinéraire et se dirige vers Karia et le Bas-Olympe.

Lourdement chargé, il se met en devoir de traverser tout le versant sud des sommets de Skamnia, appelé *Medhola* sur la carte autrichienne, pentes abruptes,

scanned by Moschopoulos Georgios

coupées de rochers et de profonds ravins, difficiles à franchir et nécessitant de longs et fatigants détours. Sur ce sol aride et rocailleux, le soleil darde ses rayons implacables et notre voyageur, exténué par une mauvaise nuit et des contremarches continuelles, souffre cruellement de la soif. Il commence à regretter le sentier facile qui l'eût conduit chez les moines de Sparmos. Dans cette aridité sans fin, il découvre dans le lointain une tache verte, qui apparaît à ses yeux comme une oasis inespérée, et il suppute les chances d'arriver jusque là. Craignant une insolation, il abandonne son bagage et même son habit et se dirige vers la tache verte qui trahit la présence de quelque source cachée. Certain alors d'y parvenir, il rassemble toute son énergie et remonte à la recherche de son précieux bagage.

Après bien des peines, il arrive à la source, où il peut étancher sa soif et s'orienter. Il est une heure de l'après-midi. A ses pieds s'étale la plaine blonde de Karia avec le petit village du même nom, dont il peut compter les maisons. Une heure plus tard, il fait son entrée dans ce village, où un officier turc lui souhaite la bienvenue en allemand. Richter présente ses lettres de recommandation et obtient immédiatement un cheval et une escorte pour continuer sa marche. L'auteur ne manque pas une occasion de vanter la prévenance des autorités turques, tant civiles que militaires, auxquelles il eût si souvent recours dans ses voyages.

Il ne lui reste plus qu'à traverser le Bas-Olympe pour gagner la voie ferrée de Larissa. Quittant Karia à 3 h. 15 après-midi, il arrive une heure et demie plus tard au *karakol* de Chamtepe, un poste frontière où il change

scanned by Moschopoulos Georgios

d'escorte. Il passe la nuit à Nezeros, pour repartir le lendemain (18 mai), à 6 h. 15, par la voie classique de Déréli. Il longe les rives marécageuses du joli lac de Nezeros, contourne le flanc de la colline de la Métamorphose, traverse une contrée où chaque buisson pourrait abriter un Klephte et arrive ainsi à un nouveau *karakol*, où l'escorte est renforcée d'un soldat. De là, par la vallée des Dhyo Dhendron, il descend à Déréli.

Déréli est une délicieuse oasis. Tous les voyageurs qui s'y sont arrêtés, soit en venant de Larissa, soit après la chaude traversée du Bas-Olympe, s'accordent pour en vanter le charme idyllique. Des noyers, des figuiers, des platanes géants, au pied desquels coulent des eaux vives, étendent leur ombrage sur un groupe de masures décrépites d'où pointe, çà et là, un minaret effilé. C'est la bourgade turque dans toute sa candeur, un de ces lieux privilégiés où la fuite inexorable du temps semble suspendre son vol pour laisser au touriste le loisir de se reposer et d'admirer le triomphe de la nature sur l'œuvre des hommes.

Ici encore, Richter ne s'accorde qu'une courte halte. Il touche au terme de son voyage et se hâte de gagner Larissa pour lancer des nouvelles rassurantes à ses amis de Salonique. Et c'est à Larissa que se termine cette traversée quelque peu téméraire, mais si riche en contrastes et en observations de toutes sortes.

*

Ce voyage avait piqué au vif la curiosité de l'explorateur allemand et excité plus encore son intérêt géo-

scanned by Moschopoulos Georgios

graphique. Durant l'hiver qui suivit, il poursuit ses recherches dans la bibliographie de l'Olympe et constate toujours davantage combien cette montagne est mal connue et insuffisamment explorée. Il projette une nouvelle expédition dont l'objet sera limité à la haute région de l'Olympe et à son versant septentrional. Plusieurs sociétés scientifiques allemandes lui assurent leur concours. Il se munit d'hypsomètres et d'un rapporteur pour mesurer les angles.

A Salonique, deux amis se joignent à lui : Arnold Samuelson, de Brême, qui l'avait déjà accompagné jusqu'à Bara l'année précédente, et Henry Cauchi, un polyglotte dont les services lui furent des plus précieux. L'intention de Richter est de suivre l'itinéraire de Barth, en partant de Kokkinoplos. Comme il compte séjourner plusieurs jours dans les hautes régions, il emporte des sacs de couchage, des couvertures, des lunettes et une corde de glacier.

La caravane quitte Salonique le 9 mai (1910) au soir et débarque à Vromeris pour gagner Katerini. Richter nous présente ce bourg comme une ville propre et bien tenue de six mille habitants. Il s'y procure à grand'peine des montures et réussit enfin à quitter la ville dans l'après-midi du 10 mai. Il suit la route classique de Pétra, décrite par Heuzey, et arrive à Saint-Dimitri vers six heures du soir, ce qui suppose une allure très vive et d'excellentes montures. Le lendemain, deux heures lui suffisent pour gagner Kokkinoplos, en traversant la colline de Sourdhani.

Richter ne perd jamais son temps. Il aurait voulu partir le même jour pour aller bivouaquer sur les hau-

scanned by Moschopoulos Georgios

teurs. Mais il avait compté sans l'inertie des autorités de Kokkinoplos, où les ordres concernant l'escorte n'étaient pas encore parvenus. Il faut donc attendre jusqu'au lendemain et le temps se gâte.

Le 12 mai, malgré un ciel déjà menaçant, la caravane, renforcée de trois porteurs valaques et de deux gendarmes, quitte le village avant sept heures. Elle suit le sentier de Zmeos, décrit minutieusement par Barth, et arrive en trois heures au réservoir qui est encore rempli de neige. Au delà, tout est plongé dans la brume. Richter ne tarde pas à perdre le sentier suivi par son prédécesseur et il conduit sa caravane obliquement sur les pentes de la chaîne courant de Zmeos à Ghriva. Ces pentes sont très rapides et le piolet du chef est mis à contribution pour y tailler des marches. Le temps ne fait qu'empirer ; le vent, la pluie, la neige se mettent de la partie. A 2060 m., la caravane s'arrête sur quelques blocs de rochers émergeant de la neige et prolonge sa halte jusqu'à midi. Elle suit alors une crête, où le vent qui souffle en rafales a balayé la neige. Arrivé au point culminant de cette crête, Richter cherche à s'orienter.

Le froid et le vent sont d'une telle intensité que notre explorateur ne consulte même plus sa montre, ni son baromètre. Dans une éclaircie, il aperçoit le sommet atteint l'année précédente et il en déduit que l'altitude où il se trouve ne doit pas être inférieure à 2600 m. En réalité, il était au sommet du Kafenio (2588 m.), qui domine à l'est tout le vallon de Stalamatia. Comme nous l'avons vu, cette croupe herbeuse avait été traversée par la colonne des mulets de Barth se

scanned by Moschopoulos Georgios

rendant à Bara, alors que l'explorateur lui-même se dirigeait vers le Skolion.

Après une halte abrégée par le vent, et malgré la furie des éléments, la caravane descend vers l'est, dans le vallon Odas, dont elle longe la rive gauche pour gagner Bara par le même col traversé par Richter, en ens inverse, une année auparavant. La route est désormais connue et nos voyageurs ont bientôt derrière eux l'immense plaine de Bara, éblouissante de blancheur au milieu des brumes qui se déchirent par moments. Richter insiste une fois de plus sur les difficultés de la descente dans la vallée de Saint-Denys. Surpris par la nuit, il est obligé de bivouaquer dans une grotte, à un quart d'heure seulement de Prioni. Le lendemain, à six heures déjà, il arrive au monastère et retrouve ses hôtes de l'année précédente.

Le mauvais temps et les difficultés d'obtenir une nouvelle escorte l'obligent à renoncer à une nouvelle tentative. Il reprend à regret le chemin de la plaine. Au lieu de descendre à Litokhoro, la caravane gagne le *méthoki* de Saint-Denys et s'embarque à Saint-Théodore pour rentrer à Salonique.

Tel est, en résumé, le récit de l'expédition que Richter appelle son échec de 1910. Comparée à la précédente, elle devait lui causer quelque dépit, car ses projets avaient été vastes, la préparation en avait été minutieuse et il était donc en droit d'en attendre une issue plus brillante. Les résultats combinés de ces deux expéditions ne contribuent pas moins à enrichir notre connaissance de l'Olympe et conservent une importance

scanned by Moschopoulos Georgios

géographique qu'il serait injuste de leur contester.

Outre ses descriptions très précises, Richter a fixé au moyen du baromètre l'altitude d'un certain nombre de points importants et corrigé bien des erreurs de la carte autrichienne. [1]

*

Mais, avec sa ténacité habituelle, Richter ne se laisse pas décourager. Il prépare une troisième expédition. Le récit de ce voyage, qui devait être interrompu si brusquement par les Klephtes, est relaté tout au long dans la brochure mentionnée plus haut. [2]

Ne pouvant trouver de compagnon, Richter quitte Salonique seul, le 24 mai 1911, et rejoint à Katerini son escorte forte de quatre gendarmes. Par la route de Pétra et Saint-Dimitri, il gagne directement Kokkinoplos, où la neige fraîche, tombée jusqu'à une altitude de 900 mètres, l'oblige à patienter quelques jours encore.

Dans l'après-midi du 27 mai, accompagné de deux

[1] Voici les altitudes barométriques relevées par Richter au cours de ses deux voyages : Litokhoro : 275 m. ; Prioni : 1015 m. ; limite supérieure des arbres dans le vallon de la Dhrima : 1740 m. ; Karia : 850 m. ; Karakol de Chamtepe : 1150 m. ; lac de Nezeros : 1006 m. ; St-Dimitri : 750 m. ; point culminant de la route de Pétra, reliant Katerini à Elasson : 955 m. (805 m. carte autrichienne) ; Zmeos : 1895 m. ; grotte au-dessus de Prioni : 1150 m. ; monastère de St-Denys : 782 m. (moyenne des deux lectures de 1909 et 1910 qui ne différaient que de 6 m. ; méthoki de Saint-Denys : 390 m. ; Kokkinoplos (maison de Yan Maronidy, au milieu du village) : 1176,9 m. (moyenne de plusieurs observations à l'hypsomètre).

Ces altitudes barométriques peuvent être entachées d'erreurs assez considérables, car sur la selle (2353 m. de notre carte) séparant Bara du vallon de la Dhrima, Richter trouve 2250 m. et 2720 m. au sommet du Palimanastri (2815 m.).

[2] Voir page 75.

scanned by Moschopoulos Georgios

gendarmes seulement, il part en reconnaissance vers le sommet qui domine Kokkinoplos à l'est et qui porte sur notre carte le nom de *Flamboro* (2421 m.). Richter ne cite pas ce nom, mais il constate l'erreur de la cote (1573 m.) de la carte autrichienne.

Au retour, la caravane s'arrête un instant à la source de Roudhi. La nuit approche et il faut se hâter de regagner le village. Brusquement, deux coups de feu éclatent et l'un des gendarmes tombe mortellement blessé. Son compagnon riposte, la fusillade augmente, mais l'ennemi reste invisible. Le second gendarme ne tarde pas à s'affaisser, lui aussi, et six hommes se précipitent à la fois sur Richter. Celui-ci se rend immédiatement compte de la situation et ne fait pas même un geste pour se défendre. Il sait qu'il est aux mains des Klephtes, qu'il n'a rien à craindre de leur part, mais qu'il est parfaitement inutile de rien tenter contre eux.

Après avoir assommé consciencieusement les deux gendarmes turcs à coups de crosse, les brigands s'accordent une légère collation qu'ils partagent avec leur nouvel hôte ; puis, la nuit étant close, ils entraînent leur prisonnier dans les profondeurs de la Stalamatia Le fond de cette gorge était recouvert de taches de neige qui furent soigneusement évitées pour ne pas y laisser de traces.

A l'issue de la Stalamatia, on débouche dans le vallon qui s'étend de Kokkinoplos à Selos. Des feux sont déjà allumés sur les crêtes voisines et jettent l'alarme dans les villages. En passant au-dessus de Selos, un des brigands se détache de la colonne pour remettre à quelque complice la lettre par laquelle les Klephtes

scanned by Moschopoulos Georgios

annoncent leur capture aux autorités et qui fixe sans doute la rançon exigée. Puis la fuite reprend dans la nuit, pour gagner au plus vite la frontière grecque, où la bande sera désormais en sûreté. Ils franchissent cette frontière au nord-ouest du col de Melouna. Richter connaissait la contrée pour l'avoir étudiée bien souvent sur la carte et il lui était facile de s'orienter avec les lumières de Tirnavos.

Mais les brigands constatent des signes d'épuisement chez leur prisonnier et tiennent à ménager ses forces. Ils s'accordent de longs repos et, durant plusieurs jours, ils ne procèdent qu'à de petites contremarches nocturnes, dans l'intention évidente de dérouter leur voyageur. Durant le jour, ils sommeillent dans les buissons, ou suivent d'un œil amusé les recherches de la police.

Les autorités grecques s'étaient jointes à la gendarmerie ottomane et Richter prétend qu'en peu de temps toute la frontière fut occupée par un cordon de troupe allant du Pinde à la mer Égée. C'est ainsi qu'un jour, une patrouille passa à quelques mètres de leur cachette ; mais le long couteau des brigands était levé pour frapper Richter au moindre signe de sa part. Malgré cette menace, le pauvre homme avoue avoir regretté plus tard l'occasion manquée de mettre un terme à sa captivité.

Au commencement de juin, les brigands conduisirent leur prisonnier les yeux bandés à Kutavi, où ils restèrent confinés dans une maison amie jusqu'au 13 juin au soir.

Kutavi est un petit village au pied du Bas-Olympe, à l'extrémité septentrionale de la grande plaine de Laris-

scanned by Moschopoulos Georgios

sa. C'est là que les brigands recevaient leurs journaux et qu'ils suivaient les recherches dont ils étaient devenus l'objet, non sans cacher une certaine inquiétude et une pointe d'orgueil, en voyant leurs noms faire le tour de la presse.

Neuf jours seulement après la capture de Richter, une colonne de mulets chargés d'or faisait son apparition dans la plaine et s'arrêtait sous un grand platane, rendez-vous fixé par les Klephtes : c'était la rançon exigée par eux. Les autorités ottomanes avaient fait preuve d'une diligence qui n'avait rien d'oriental. Dix-neuf mille livres turques étaient déjà comptées, lorsqu'une soustraction malhonnête vint brusquement interrompre les transactions et retarder la délivrance du prisonnier.

Dans la nuit du 13 au 14 juin, Richter fut entraîné hors du village, qui paraissait cerné par la police, et traversa, sous la conduite des brigands, la plaine et les marais du Mati, se dirigeant vers l'occident. Ils croisèrent la route entre Tirnavos et le col de Melouna et commencèrent à escalader les pentes rapides qui dominent cette route. Sur le revers de la colline, au pied d'une paroi de rocher presque à pic qui fait face au col de Melouna, s'ouvre une grotte dont l'orifice, masqué par des buissons, était invisible de la plaine. C'est là que Richter devait rester en captivité jusqu'au 22 août. [1]

Durant cette longue captivité, notre prisonnier eût tout le loisir d'étudier les mœurs des Klephtes. Il les décrit comme des hommes d'une simplicité primitive,

[1] Grâce à de nombreuses observations barométriques, l'auteur a fixé l'altitude de cette grotte à 220 m., soit 150 m. au-dessus de la plaine du Mati.

scanned by Moschopoulos Georgios

dont le manque d'éducation excuse seul la grossièreté et la rudesse naturelles. Malgré cela, ils ne doivent pas être comparés à nos voleurs de grands chemins. Ils ont conservé un souvenir ineffaçable de la gloire passée, une fierté dans leur maintien, une sorte de solennité qui perce dans les actes les plus ordinaires. Parmi les qualités qui distinguaient leurs ancêtres, le sentiment de l'hospitalité est un des derniers à s'éteindre. Dans leur naïveté ou leur superstition, ils priaient matin et soir pour le succès de leur entreprise et la réussite de leurs projets. Les discussions, assez vives parfois, n'avaient jamais lieu qu'à voix basse. Tous semblaient obéir à une ligne de conduite tracée d'avance, sans que des ordres formels fussent donnés, et il s'écoula un certain temps avant que Richter pût découvrir lequel de ces hommes exerçait les fonctions de capitaine.

En fait, la bande était commandée par les deux aînés. L'un se faisait appeler *Liolios*, et s'exprimait plus couramment que les autres, mais il se prévalait rarement de ses droits et prenait avec déférence l'avis de son collègue le plus âgé. Celui-ci paraissait être dans la cinquantaine et jouir d'une éducation supérieure à celle des autres. C'est lui qui écrivait les lettres adressées aux autorités. Le plus jeune de la bande n'avait guère plus de vingt ans, et devait être déserteur. Un seul présentait vraiment la physionomie du criminel et trahissait par ses manières de mauvais penchants. Parmi ces six hommes, il y avait un Valaque et un Albanais. L'un était originaire de Patras, les autres de la région de l'Olympe.

A plusieurs reprises, l'auteur prétend avoir surpris

scanned by Moschopoulos Georgios

dans les conversations des brigands leur intention de le mettre à mort, au cas où ils n'obtiendraient pas la rançon désirée. Il est probable toutefois que ces discussions n'avaient d'autre but que d'effrayer le prisonnier. Au cours de l'été, les deux capitaines s'absentèrent pendant plus de trente jours et furent vivement critiqués à leur retour. Une partie de la rançon avait été payée et déposée en sûreté dans un couvent du voisinage. Mais les Klephtes, mis en appétit, exigeaient davantage encore.

Les longues transactions avec les autorités sont restées, jusqu'à la fin, une énigme pour l'auteur. Cette attente toujours déçue, cette longue inaction, une nourriture insuffisante et sans variété, enfin les menaces réitérées des brigands, avaient réduit le pauvre homme à un état physique et moral déplorable.

Le 22 août au soir, les Kleptes semblaient décidés à en finir. On ordonna à Richter de se chausser et de se préparer à la mort. Ils l'entraînèrent à quelque distance de la grotte et s'assirent sur la pente qui domine la plaine du Mati.

La soirée était merveilleuse. Le soleil venait de se coucher dans un poudroiement d'or et les mille bruits du crépuscule montaient dans l'obscurité, avec la tiédeur de l'air embaumé. Le calme solennel de la nuit semblait impressionner ces hommes et aucun d'eux ne pouvait se décider à donner le signal du crime. Tout à coup, ils se levèrent d'un seul mouvement et se dirigèrent avec leur prisonnier vers une crête qui devait marquer la frontière. Des lumières brillaient dans le lointain, que Richter reconnut pour celles d'Elasson. Alors, brusquement, ils l'entourèrent : cha-

scanned by Moschopoulos Georgios

cun lui serra la main et il fut congédié avec ce seul mot : *Addio !*

Richter prit tout d'abord la direction des lumières, s'attendant à tout moment à recevoir une balle dans le dos. Comme il était faible et mourait de soif, il se dirigea ensuite le long de la frontière vers le *karakol* du col de Melouna. Il n'y parvint qu'en se traînant, au grand danger d'être tué par les sentinelles. Là, enfin, il put se faire reconnaître. Il était sauvé.

Le lendemain, à l'aube, il fit son entrée à Elasson et fut reçu par le gouverneur et les officiers qui le cherchaient depuis trois mois. On avait, paraît-il, mis plusieurs bataillons sur pied, mais, par une malchance extraordinaire, aucune patrouille n'avait exploré les pentes où s'ouvre la grotte choisie par les brigands.

Le récit de cette aventure se termine sans jeter aucune lumière sur les procédés incompréhensibles de la délégation qui devait traiter avec les complices des Klephtes. Toutes les tentatives subséquentes de l'auteur pour éclaircir ces énigmes, se sont heurtées à des difficultés d'ordre politique ; les actes sont restés secrets et un voile de mystère impénétrable n'a pas cessé d'obscurcir le dénouement de cette affaire. [1]

*

C'est en octobre 1912 que l'armée hellénique, sous le commandement du prince héritier Constantin, envahit

[1] Richter présume que les brigands agissaient pour le compte d'une tierce personne, qui devait avoir des relations dans les sphères politiques de Salonique. Il va même jusqu'à prétendre que cette affaire a jeté un certain discrédit sur le gouvernement turc et peut être considérée comme une des causes indirectes de la guerre des Balkans en 1912.

scanned by Moschopoulos Georgios

la Macédoine. Une partie des troupes franchit le col de Melouna, s'empare d'Elasson, bat les Turcs dans le défilé du Sarandaporos et entre victorieusement à Salonique quelques jours plus tard.

Dès lors, l'Olympe est entièrement grec et les Klephtes n'auront plus la faculté de mettre constamment une frontière entre eux et ceux qui les poursuivent. De ce fait, la montagne se trouve en quelque sorte assainie et ces circonstances vont en faciliter l'exploration.

C'est ainsi qu'en août 1913, deux philhellènes genevois, Fréd. Boissonnas et Daniel Baud-Bovy, parvinrent enfin au plus haut sommet de l'Olympe. Mais cette conquête se fit sans bruit, à l'insu de tous et, pendant six ans encore, on continuera à discuter sur la situation et la virginité de la plus haute cime de l'Hellade.

Nous reviendrons plus tard sur les péripéties de cette ascension.

*

Au printemps de 1914, alors que l'Olympe était encore couvert de neige, deux nouveaux explorateurs se mettent en route : Francis P. Farquhar, professeur américain, et Aristides E. Phoutrides, un Grec établi en Amérique. Grâce au récit publié dans le *Scribner's Magazine* et aux excellentes photographies qui l'illustrent, il n'est pas difficile de suivre leur itinéraire. [1]

La description poétique de Farquhar nous conduit de

[1] *Scribner's Magazine*, novembre 1915; *With the gods on Mount Olympus* by A.-E. Phoutrides and F.-P. Farquhar. Un premier récit, plus succinct, avait paru précédemment dans le *Sierra Club Bulletin*, vol. IX, pp. 313-15 (janvier 1915).

scanned by Moschopoulos Georgios

Larissa à Elasson et au monastère d'Aghia Trias, à travers une campagne fleurie où l'espoir vient de renaître, avec le printemps, dans le cœur de ces hommes enfin délivrés d'un joug oppressant.

A la sortie de Larissa, l'Olympe est en vue. La route file droit vers lui, après avoir traversé le Pénée. De chaque côté, l'eau stagnant dans les prés reflète ses neiges et ces reflets sont piqués d'anémones aux vives couleurs... Puis ce sont des haies et des platanes géants, le bourg agreste de Tirnavos et le col de Melouna...

A Elasson, les deux amis vont admirer le crépuscule du haut de la Panaghia. Tandis que les brumes envahissent la plaine, leurs regards reviennent subjugués vers la cime dorée par le soleil couchant. [1]

A Aghia Trias, où ils passent la nuit, les moines leur racontent les souffrances endurées et toutes les vexations subies, tantôt de la part des Klephtes, tantôt de celle des Turcs, deux ennemis aussi redoutables l'un que l'autre.

Le jour suivant (30 avril), ils réussissent l'ascension du Skolion. Les photographies prises au cours de cette ascension jalonnent utilement leur itinéraire et ne laissent aucun doute à ce sujet. Ce sont, en fait, les premières qui furent publiées sur l'Olympe. A 4 h. 30, ils quittent le monastère et descendent par un sentier pavé de dalles au fond du ravin où coule la Dhrima. Le sentier s'élève ensuite vers le nord. Après une heure et demie de marche, ils atteignent le point où le ravin se

[1] « Yet, ever young and ever beautiful, the mountain on which were born the gods of ancient Greece stands through the centuries, still a king among mountains, sending forth its songs and myths, its legends and its heroes. »

scanned by Moschopoulos Georgios

divise en deux branches. Ils suivent un instant celle de droite, puis grimpent le long de la côte séparant les deux ravins.

Une flore merveilleuse émaille les gazons de corolles multicolores. « La brise matinale descendait des sommets neigeux et les rayons du soleil, scintillant sur les hauteurs, inondaient les collines et les plaines. Une journée radieuse venait de commencer. »

Une source les arrête, qui marque le bivouac de quelques bergers et où s'élèvent des murs circulaires. Un peu plus haut, ils touchent à la limite inférieure des neiges et cette neige va retarder leur marche. Les premiers nuages commencent à se condenser en masses floconneuses sur les sommets d'alentour. C'est un phénomène que l'on observe fréquemment sur l'Olympe. Ces nuées se traînent la plus grande partie du jour sur la montagne et ne se dissipent que le soir.

Une heure encore et voici l'endroit où la vallée s'élargit, à gauche vers le vallon Odas, à droite vers le col conduisant à Bara, col à travers lequel on aperçoit déjà les sommets de Skamnia.

Ne sachant trop où diriger leurs pas, nos deux voyageurs se décident à gravir le sommet qui se dresse juste devant eux et qui paraît être un des plus élevés du massif. Ils présument que cette cime est reliée aux autres par de hautes arêtes ou par des cols.

A 10 heures, ils parviennent sur ce sommet que Farquhar appelle « notre premier point d'observation » et dont la position est déterminée indubitablement par les photographies prises de là vers la chaîne de Skamnia et vers le Skolion voisin. C'est le Palimanastri (2815 m.)

scanned by Moschopoulos Georgios

de notre carte, l'*Haghios Antonios* de Barth et de la carte autrichienne.

« Il était dix heures quand, finalement, avec un cri de triomphe, nous parvînmes au sommet, en face du superbe panorama qui se déroulait devant nous : première scène de magnificence dont nous devions être gratifiés ce jour-là. Nous étions, en effet, au centre même du massif... Devant nous, au delà d'un amphithéâtre neigeux, bâillait un gouffre immense, divisant le massif en deux régions distinctes. Le sommet sur lequel nous nous trouvions ne formait qu'une éminence de la large crête qui relie ces deux parties du massif et qui les soude en forme de fer à cheval. Il était certain du reste que nous n'étions pas sur le point culminant, car tout près, et des deux côtés de nous, se dressaient des pics dont la supériorité en altitude ne laissait aucun doute. Nous étions impatients de continuer notre marche, mais où devions-nous nous diriger... ? »

Après une longue discussion sur la position du point culminant, ils se décident pour la cime qui se dresse plus au nord et qui n'est autre que le Skolion. Une glissade dans la neige les dépose sur la selle d'où part l'arête mamelonnée qui s'élève au sommet. En une heure et demie de marche, ils y parviennent et découvrent l'immense précipice qui se creuse à leurs pieds.

« Tout en peinant sur la dernière pente de schistes et de neige fondante qui précède le sommet, nous ne nous doutions guère de la surprise qui nous attendait là-haut. Car cette cime, tout comme celles que nous avions rencontrées, semblait former une crête arrondie, dont les flancs n'étaient guère plus rapides. Mais lorsque, au

scanned by Moschopoulos Georgios

moment de toucher la cime, nous parvînmes aux derniers rochers, un spectacle inattendu nous arracha un cri de stupeur. Nous étions au bord même d'un précipice terrifiant, profond d'un millier de pieds et qui plonge en terrasses rapides jusqu'à la vallée tout en bas. »

Tandis qu'ils admirent l'étrange beauté de ces lieux, deux aigles surgissent tout à coup et se mettent à survoler l'abîme, entourant de leurs spires les pointes farouches des rochers. Puis, s'élevant lentement, ils disparaissent dans la nue. Cette apparition, comme un symbole, frappe l'imagination de Farquhar qui compare le couple ailé à celui de Zeus et Hera, fuyant à l'approche des mortels.

Mais les tours rocheuses qui se dressent devant eux semblent les dominer encore. Malgré la fatigue et l'heure tardive, ils reprennent leur marche et s'avancent le long du faîte pour examiner ces rochers de près et voir si l'escalade en est possible. C'est ainsi qu'ils parviennent sur le petit sommet de la Skala (2866 m.). Mais la neige et l'aspect rébarbatif de ces tours décident finalement nos explorateurs à battre en retraite.

Farquhar ne dit rien de la descente, sinon qu'elle leur prit quatre heures et qu'ils arrivèrent à 5 h. 30 à Aghia Trias, où ils passèrent une seconde nuit.

Au sujet de la différence d'altitude entre le Skolion et les sommets centraux, Farquhar estime qu'elle ne dépasse pas cent pieds et il ne sait à quelle cime attribuer la supériorité. Dans une note, il ajoute plus loin : « Deux jours plus tard, comme nous regardions la montagne du col du Sarandaporos, il nous sembla que notre

scanned by Moschopoulos Georgios

sommet [le Skolion] était, après tout, une idée plus élevé que les deux tours noires. »

Puis Farquhar se rallie finalement à l'opinion de Cvijić qui considère le Kristaki (2704 m.) comme point culminant ; mais il avoue qu'en passant à quelques centaines de mètres de ce sommet, il ne se serait pas douté de sa supériorité. [1]

*

L'article du *Scribner's Magazine* aurait sans doute échappé à plus d'un intéressé, si Mr. Douglas W. Freshfield n'avait eu l'heureuse idée de le signaler dans le *Geographical Journal.* [2]

[1] Quant aux belles photographies qui illustrent le *Scribner's Magazine*, il est facile, désormais, d'en compléter la légende. Celle de la page 564 représente le versant sud du large col conduisant à Bara, derrière lequel pointent deux sommets de la chaîne de Skamnia (Paghos et Kalogheros) ; la vue est prise de la partie inférieure du vallon des Odas.

Page 565 : vue prise en montant au Palimanastri (2815 m.) peu au-dessous du sommet ; le Saraï occupe le centre de la photographie ; à droite, le point 2618 de notre carte.

Les photographies des pages 566 et 567 ont été prises toutes deux du Palimanastri. La première montre au premier plan le plateau enneigé de Bara, dominé par les cimes de Paghos et du Kalogheros, tandis que le Saraï reste caché dans les nuages. La seconde (p. 567) représente le Skolion à gauche et la Skala à droite, que dépasse à l'arrière-plan le plus haut sommet.

Les photographies des pages 568-69 sont prises du sommet du Skolion. Sous la première, nous lisons ces lignes : « These towers, the most spectaculars of the peaks that we saw, we named the « Thrones of Zeus and Hera », comprenant sous ce nom le groupe des sommets centraux. Nous verrons plus tard dans la *Grèce Immortelle* que Boissonnas et Baud-Bovy, dont Farquhar ignorait l'expédition, avaient baptisé du même nom le Trône de Zeus actuel (Stefan). La photographie de la page 570 représente le Skolion vu de la Skala. Farquhar reproduit en outre l'esquisse de Cvijić, dont nous avons déjà parlé, et qui représente le versant nord de l'Olympe.

[2] *The Geographical Journal*, vol. XLVII, n° 4, avril 1916 : *The summits of Olympus*, by Douglas W. Freshfield.

scanned by Moschopoulos Georgios

Les plus hauts sommets de l'Olympe ; vue prise de l'épaule NW du Skolion.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

L'auteur nous raconte que vingt-cinq ans auparavant, Lord Tennyson le défia de citer un seul mortel qui fût monté au faîte de l'Olympe. Ceci nous reporte en 1890. Les recherches furent vaines en effet et, au moment où il écrit (1916), Freshfield ignore encore les succès remportés par nos compatriotes genevois. L'objet principal de l'article est de collationner les renseignements du *Scribner's Magazine* avec les documents antérieurs, tels que la relation de Tozer, l'esquisse de Cvijić et la carte autrichienne. Tâche difficile qui prouve de quel mystère s'entourait la montagne, il y a quelques années encore. En terminant son examen, Freshfield exprime le vœu de voir bientôt le voile se déchirer.

« Pourquoi, dit-il, l'un ou l'autre de nos ingénieurs, avant de quitter Salonique, ne profiterait-il pas d'une semaine de congé pour compléter l'ascension de l'Olympe et pour lever la région de ses sommets ? Les renseignements que nous livrent les relations et les esquisses des explorateurs modernes ne sont pas seulement rares, au point de vue orographique, mais même contradictoires. »

*

L'article du *Geographical Journal* éveilla l'attention des alpinistes anglais de l'armée d'Orient. Deux d'entre eux, les colonels Wood, R. E. et Todd, R. A. F. entreprirent en 1918 une reconnaissance en avion et rapportèrent de nouvelles photographies, dont quatre ont été

scanned by Moschopoulos Georgios

reproduites dans l'*Alpine Journal* et commentées brièvement par Mr. Meade. [1]

Meade arrive à la conclusion que A (Stefan ou Trône de Zeus) est le point culminant, bien que le Col. Wood suppose E (Mitka) supérieur, ce qui est réellement le cas.

L'auteur ajoute en terminant : « Il est intéressant de noter que, pour autant qu'il fut possible d'en juger à travers la brume, le point A [Stefan ou Trône de Zeus] semble être un pic très difficile. Il m'est impossible de savoir si ce sommet, que je crois être le plus haut, a jamais été gravi. Trois routes semblent praticables pour de bons grimpeurs de rochers : 1. de la brèche ouverte entre E [Mitka] et A [Stefan], en suivant l'arête Sud ; 2. de la selle [Porta] entre C [Toumba] et A [Stefan], en suivant l'arête Nord [en réalité nord-ouest] ; 3. par le milieu de la face Est [en réalité nord-est]. Cette route semble être la plus directe. »

Ajoutons que ces trois routes sont praticables en effet. La première, qui est facile, fut suivie par l'auteur, lors de la première ascension du Trône de Zeus ; les deux autres sont plus difficiles et n'ont jamais été tentées.

Je dois en outre à l'obligeance de M. Meade quelques détails sur son ascension du Saint-Élie, entreprise en

[1] *Alpine Journal*, vol. XXXII, nº 219, pp. 326-8, C.-F. Meade : *Mount Olympus.*

Ces photos sont numérotées dans l'ordre où elles furent prises, l'avion décrivant une boucle E.-S.-W. autour du massif. Les différents sommets sont désignés par des lettres dont nous pouvons aujourd'hui interpréter la légende comme suit : A = Stefan ; C = Toumba ; D = Palimanastri ; E = Mitka ; F = Skala ; F2 = Skolion ; X = Saint-Élie. Quant au sommet désigné par B sur la photographie Nº 2, je n'arrive pas à l'identifier. Entre A et C, il n'existe aucun pic, mais bien la large dépression de la Porta, déjà signalée par Barth.

scanned by Moschopoulos Georgios

compagnie de Sir W. Rycroft et réussie dans des conditions exceptionnelles, en juin 1918. La caravane utilisa un camion automobile sur la voie ferrée de Salonique à Litokhoro, puis sur le chemin de cette station au village du même nom ; ensuite des mulets jusqu'à une altitude de 2000 m. environ, où la tente fut dressée pour la nuit (près de Petrostrounga). L'ascension se fit sans difficulté et les touristes étaient de retour à Salonique trente-six heures après en être partis.

*

En 1919 enfin, parut la *Grèce Immortelle*, [1] dont un chapitre entier est consacré au plus haut sommet de l'Olympe par son vainqueur, M. Daniel Baud-Bovy. Comme les conférences qui l'encadrent, celle de Baud-Bovy affecte un ton volontairement lyrique, aussi l'auteur n'est-il pas toujours facile à suivre, à travers ses descriptions imagées.

Le désir de visiter l'Olympe couvait depuis longtemps dans le cœur des deux alpinistes genevois. En juillet 1913, accompagnés de leur fidèle courrier Jacques Philippe, ils se rendent en caïque de Salonique à l'échelle de Saint-Théodore. De là, ils montent au bourg de Litokhoro, où ils ont la chance rare de passer « une nuit délicieuse ». On leur impose la compagnie d'un gendarme et ils engagent comme guide le chasseur de chamois Kristo Kakalos.

[1] *La Grèce Immortelle :* Conférences par MM. Th. Homolle, G. Deschamps, Ch. Diehl, Alf. Croiset, L. Bertrand, A. Andreades, D. Baud-Bovy ; illustré. Éditions d'Art Boissonnas, Genève 1919.

scanned by Moschopoulos Georgios

Leur but est l'ascension classique du Saint-Élie. Ils gagnent le monastère de Saint-Denys par la Skala et ils en repartent l'après-midi pour aller bivouaquer au lieu dit Petrostrounga : « la bergerie de pierre ».

Le lendemain, 30 juillet, départ à 4 h., en compagnie de trois chasseurs, tandis que les *agoyates* regagnent le couvent avec leurs mules. A 6 h. 30, après une rude montée, la caravane atteint le Kokkino-Vrakho (« le rocher rouge »), d'où l'horizon s'élargit brusquement. La plupart des cimes sont en vue : le Skolion, que nos Genevois baptisent *Tête Noire* et la cime mystérieuse, dressée entre elle et le Saint-Élie.

Reprenant leur ascension, ils arrivent à des éboulis où la marche devient de plus en plus pénible. Au pied du Saint-Élie, du côté oriental, s'étend une combe de gazons toute émaillée de gentianes, et nos touristes, évoquant la mythologie, la baptisent *Prairie des dieux.* On accède à cette combe par une dépression que Baud-Bovy appelle *Porta* ou *Zygos*, deux noms qui désignent également un col. [1]

A 9 h. 20 déjà, la caravane atteint la chapelle du Saint-Élie. Comme Heuzey, Baud-Bovy raconte que les moines de Saint-Denys viennent une fois l'an célébrer la messe dans cette chapelle. Ce qui était vrai du temps de Heuzey ne l'est plus de nos jours ; la pieuse tradition s'est perdue et seuls les touristes affrontent encore les pentes fastidieuses de la montagne.

Du Saint-Élie, ils descendent au sud-ouest et gravis-

[1] L'auteur se réfère naturellement aux indications de ses guides. Ce lieu ne doit pas être confondu avec la *Porta* principale, qui s'ouvre entre le Stefan et la Toumba.

scanned by Moschopoulos Georgios

sent le sommet voisin, petit cône rocheux auquel ils donnent le nom de leur courrier, Jacques Philippe. [1]

De ce point, la proximité écrasante du Trône de Zeus les fascine et ils comparent ce pic à une énorme molaire. Baud-Bovy ne doute pas que ce ne soit là le point culminant ; il cherche instinctivement une voie parmi ces roches escarpées et, n'en trouvant point, il interroge Kakalos. Personne n'est jamais monté là-haut, assure le guide ; mais le sommet le plus élevé est une aiguille solitaire, située au delà et qui peut-être n'est pas inaccessible.

Au pied oriental du Trône, les pentes d'éboulis forment une combe d'où l'on sort par un col pour gagner le Mavrolongos. C'est de ce « col du Saint-Élie », comme l'appelle Baud-Bovy, que la caravane découvre enfin le piton rocheux désigné par Kakalos comme point culminant. Mais il est trop tard pour en tenter l'escalade et la descente se poursuit par Kalivia et Prioni. Au couvent, l'*hygoumène* certifie à Baud-Bovy que jamais personne n'est monté sur les cimes centrales de l'Olympe.

Le lendemain, alors que la caravane au complet est engagée sur le chemin du retour, nos incorrigibles Genevois font demi-tour et décident de tenter malgré tout l'ascension du plus haut sommet. Les voici remontant la vallée, en quête d'un gîte pour la nuit. Les *agoyates* ne les suivent qu'en maugréant et bientôt la caravane, surprise par un orage terrible, est obligée de bivouaquer

[1] La *Toumba* (2785 m.) de notre carte.

scanned by Moschopoulos Georgios

à Prioni, sous un abri de planches qui s'effondre durant la nuit. Le jour suivant, le temps ne s'éclaircit qu'à 10 h. Après bien des hésitations, les alpinistes gagnent la misérable hutte du Mavrolongos où ils passent une nuit glaciale, à supputer leurs maigres chances de succès.

Le 2 août, un peu après 4 h., ils partent dans l'obscurité, accompagnés de Kakalos et de deux autres chasseurs. Malgré le vent et le brouillard, l'ascension se poursuit presque sans trève et, vers 8 h., ils arrivent sur le faîte de l'échine principale, probablement aux environs de la brèche ouverte au nord de la Skala. Ici, la description topographique de l'auteur est très vague. Il est vrai que le brouillard, le vent furieux et le froid dont ils souffrent cruellement, ne sont pas des facteurs propices à la contemplation. Au pied du sommet, les deux indigènes qui fonctionnaient comme porteurs déclarent qu'ils n'iront pas plus loin. Les touristes s'encordent, Kakalos se déchausse et la grimpée commence.

A 9 h., après une rude varappe, ils arrivent sur une dent aiguë, que, dans le brouillard, ils prennent pour le point culminant et baptisent *Pic de la Victoire*, en l'honneur de la bataille gagnée par les troupes grecques dans les défilés du Sarandaporos. Ils construisent un cairn et y déposent une bouteille avec leurs cartes. Le drapeau suisse est déployé et chacun se livre à la joie du triomphe.

Mais, tout à coup, le brouillard se déchire et dévoile une formidable tour de roc qui les domine de haut et dont ils sont séparés par un gouffre immense. Déses-

scanned by Moschopoulos Georgios

pérée, la caravane redescend, sans avoir même songé à détruire le document déposé au sommet. [1]

Mais Kakalos ne se tient pas pour battu et, sans mot dire, il conduit nos Genevois à travers la face orientale jusqu'à un couloir escarpé qui descend du sommet. L'espoir renaît, la grimpée s'accélère et, à 10 h. 25 du matin, le trio est réuni sur la cime suprême.

Pour mettre le comble à leur félicité, le brouillard se dissipe et dévoile aux yeux émerveillés des vainqueurs l'immensité du paysage qui les entoure de toute part.

Le sommet fut baptisé *Pic Vénisélos* et son voisin septentrional *Trône de Zeus*. Le retour s'effectua par le même chemin et, le soir, la caravane fêtait sa victoire à Litokhoro.

*

Ce succès fit naître le désir de revenir et de fixer, comme Boissonnas sait le faire, les sites merveilleux entrevus dans le brouillard. Cette seconde expédition, longtemps retardée par la guerre, n'eut lieu qu'en juillet 1919, au moment où paraissait la *Grèce Immortelle*. Baud-Bovy en a publié une relation, trop succincte à mon gré, au cours d'une étude sur la nomenclature de

[1] Lors de ma traversée, en 1921, je n'ai retrouvé aucune trace du cairn et Kakalos qui m'accompagnait n'a pas su préciser exactement l'endroit atteint en 1913. La description du sommet « une dent aiguë qui vers le nord s'avance sur le vide » conviendrait mieux à *la Vierge* qu'au Pic de la Victoire, baptisé plus tard *Roche Tarpéienne*. Baud-Bovy ajoute du reste qu'il était séparé du point culminant par « une effroyable échancrure ». C'est évidemment celle qui sépare la Vierge de la *Crête-de-Coq*, sommet précédant immédiatement le point culminant. Entre la Roche Tarpéienne et la Vierge, il n'existe aucune brèche profonde, la première n'étant qu'un contrefort très voisin de la seconde.

scanned by Moschopoulos Georgios

l'Olympe, parue en 1921 dans le *Geographical Journal.* [1]

Cette étude, la dernière en date, est certainement la plus complète de toutes. A l'époque de sa publication, elle comblait une importante lacune, en résumant l'histoire des explorations et en jetant une lumière nouvelle sur l'orographie générale du massif. Dans le cadre restreint qui la limite, il était impossible toutefois de pousser bien loin le développement d'une matière aussi vaste et si diverse : histoire, topographie, nomenclature. L'historique est donc très sommaire, mais il indique plusieurs sources ; la partie topographique se réduit à une esquisse qui corrige le premier schema de la *Grèce Immortelle* et la nomenclature, qui était en somme l'objet principal de l'étude, reste à l'état d'essai. C'est une tentative fort louable de tirer au clair une toponymie très embrouillée. [2]

La caravane, à laquelle s'est joint cette fois-ci M. Henry Boissonnas, part de Katerini le 17 juillet (1919) et gagne en un jour le village de Kokkinoplos. Suivant la route de Barth, elle remonte le vallon de Stalamatia, traverse l'épaule du Kafenio et installe son bivouac dans le vallon ouvert au sud-est du Kalogheros. [3]

Baud-Bovy nous dit que, durant une semaine, chaque aube les vit partir pour une nouvelle excursion. C'est ainsi qu'ils visitent la chaîne de Skamnia et les préci-

[1] *Geographical Journal*, vol. LVII, N° 3, mars 1921 : D. Baud-Bovy, *The Mountain-Group of Olympus : An Essay in Nomenclature.*

[2] Je reviendrai sur cette question dans le chapitre consacré à la toponymie de l'Olympe.

[3] C'est évidemment du vallon Odas qu'il s'agit ici, puisque l'auteur place son Kalogheros au point 2588 (*Kafenio*) de notre carte.

scanned by Moschopoulos Georgios

pices à l'ouest du Skolion, dont ils ont rapporté de merveilleuses photographies. Le 21 juillet, ils réussissent une seconde fois l'ascension du Pic Vénisélos, après s'être fourvoyés dans les escarpements de la « Crête de Coq ». Les porteurs qui les accompagnaient abandonnèrent l'escalade au-dessous du sommet. L'un deux était Nicolas Velis, de Kokkinoplos, un homme fort et courageux, mais qui n'osa pas s'aventurer plus haut. La caravane passa plusieurs heures au sommet, jouissant cette fois d'une vue parfaitement claire. C'est à cette occasion, sans doute, qu'ils gravèrent sur une dalle le nom de Vénisélos et qu'ils élevèrent un immense cairn, qu'on aperçoit à l'œil nu des pâturages de Bara. [1]

*

En 1919-20, sur la demande du Ministère hellénique de l'Agriculture, une triangulation de I-IIIe ordre fut exécutée en Thessalie et en Macédoine par le Service géographique de l'armée, dirigé alors par le général Fothiades. Les officiers grecs chargés de cette triangulation dressèrent un signal de premier ordre sur le Skolion et une douzaine de signaux de troisième ordre dans le reste du massif.

[1] La *Gazette de Lausanne* du 14 mai 1920 publia la note suivante au sujet d'une photographie de Boissonnas exposée à Lausanne :

« La formidable arête n'avait été foulée par nul pied humain. Les plus hardis chasseurs de chamois de ces montagnes ont refusé d'accompagner les excursionnistes genevois dans leur varappée, assurant que jamais personne n'avait risqué entreprise aussi folle, et que les téméraires n'en reviendraient pas vivants. Pendant toute la durée de l'ascension, les bergers qui alpaient sur les plateaux aux environs de 2000 mètres sont restés en prière, invoquant la Panaghia en faveur des étrangers auxquels, à leur retour, ils firent un accueil enthousiaste de joie et de vénération émue. »

scanned by Moschopoulos Georgios

A cette époque précisément, je fus appelé en mission à Athènes, près le Ministère des Voies et Communications, pour appliquer les procédés stéréophotogrammétriques introduits récemment en Grèce par le chef du service topographique de ce ministère, M. le Prof. Lampadarios. L'Olympe, qui m'intéressait déjà en tant que montagne, prit à mes yeux un attrait nouveau : outre le plaisir de compléter l'exploration du massif, et de tirer au clair sa topographie si souvent discutée, je voyais là une occasion exceptionnelle de faire valoir, par une application probante, les avantages encore contestés de la stéréophotogrammétrie.

Un concours très heureux de circonstances facilita le succès de mon entreprise, à laquelle vint se joindre mon collègue du Service topographique, l'ingénieur Hans Bickel, de Bâle. Grâce à l'amabilité du commandant Benoît, officier de la Mission militaire française attaché au Service géographique de l'armée hellénique, je réussis à obtenir les coordonnées et la plupart des hauteurs des signaux placés dans le massif. Le Ministère des Communications nous accorda en temps voulu un congé de trois semaines, avec l'autorisation d'employer le photothéodolite nécessaire au levé topographique. S. E. Rhallys, Ministre de l'Économie nationale, témoigna un réel intérêt à l'entreprise. Il voulut bien fournir les recommandations désirées et lancer les ordres pour qu'une escorte fût commise à notre garde pour toute la durée de l'expédition. Enfin, Baud-Bovy venait de publier son étude sur l'Olympe, et ce ne fut pas le moindre atout dans mon jeu. Bref, le moment psycho-

scanned by Moschopoulos Georgios

logique semblait être arrivé, avec la période de beau fixe qui règne généralement en Grèce, après les pluies du printemps.

Notre plan fut provisoirement fixé comme suit : gagner Kokkinoplos avec tout notre bagage, installer là-haut notre quartier général ; lever le versant ouest du massif, puis transporter le bivouac à Bara et rayonner de là sur le versant oriental, pour terminer enfin par la vallée de Saint-Denys. Ce plan fut exécuté à la lettre et j'en retracerai maintenant les péripéties sous forme de journal.

Nous emmenions notre chef-ouvrier, un Grec d'Asie-Mineure, parlant couramment français, grec et turc, et dont nous avions pu apprécier l'intelligence et le savoir-faire au cours de nos campagnes topographiques. Outre trois grosses caisses renfermant les instruments, les bagages comprenaient tout un équipement de bivouac, plusieurs caisses de provisions et vingt douzaines de plaques 13×18 qui nous réservaient encore bien des émotions.

Partis à 11 h. du matin d'Athènes par l'Orient-Express, nous arrivons le lendemain, *dimanche 31 juillet* (1921) à 3 h. de la nuit à Katerini. La police, avisée télégraphiquement nous attend à la gare avec une douzaine de mulets qui piétinent dans l'obscurité. Tandis que Mittof, notre chef-ouvrier, s'occupe du déballage des instruments, et de la répartition des charges, B. et moi gagnons le village situé à quelque distance et cherchons à reprendre notre sommeil sur le rude grabat d'un « hôtel ». Mais la vermine habituelle ne nous laisse aucun repos et, au premier chant du coq, nous nous

scanned by Moschopoulos Georgios

rendons sur la place, où quelques paysans en fustanelle savourent déjà leur café.

Dans cette radieuse matinée d'été, Katerini m'apparut sous l'aspect d'un village quasi turc, avec ses minarets effilés, ses inmanquables choucas, batailleurs et piailleurs, et les fez rouges de ses paysans débonnaires. Voici dix ans que la Macédoine est grecque, mais rien n'a changé ici. Une torpeur semble peser plus lourdement, à mesure que le soleil se lève, une torpeur qui a toujours existé et qui durera toujours, interrompue seulement par le cri des choucas, la crécelle des cigognes, ou le bruit du canon.

A quelque distance de la place, on découvre d'un coup d'œil l'Olympe dans toute sa hauteur. Le Saint-Élie forme une pyramide élancée qui, vue d'ici, justifie par son allure l'importance qu'on lui accordait.

Mais voici la colonne de nos mulets sous la conduite bruyante de leurs *agoyates*. Aux jurons des hommes et aux ruades des bêtes, on devine que la répartition des charges n'a pas satisfait tout le monde. Il faut procéder à une sérieuse revision.

Le chef de police, qui s'est montré très aimable, nous remet entre les mains de notre escorte, composée de quatre gendarmes sous le commandement d'un sergent dont l'air éveillé est de bon augure.

Il est 7 h. 30, lorsqu'enfin notre caravane se met en marche, sous les rayons déjà chauds du soleil. Nous suivons la route poussiéreuse qui conduit à Elasson (Thessalie) et qui fut construite par Ali Pacha. Cette route est indiquée comme *main road* sur la carte anglaise des Balkans et je m'étais figuré naïvement qu'on pour-

scanned by Moschopoulos Georgios

Dans les forêts du Mavroneri, près de Khani Milias.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

rait peut-être la parcourir en automobile et gagner ainsi beaucoup de temps. C'était bien le cas, il y a quelques années encore, mais aujourd'hui la plupart des ponts se sont effondrés et le trafic ne se fait plus qu'à dos de mulet.

Nous côtoyons les rives du Mavroneri *(Eau noire)* où coule un mince filet d'eau. La végétation augmente peu à peu, à mesure que l'on s'éloigne de la mer. Les bouquets de chênes, tout d'abord espacés, finissent par former de véritables forêts, où l'on goûte une ombre bienfaisante. Avant d'arriver au Khani Milias, une source nous arrête, qui sourd au pied de platanes géants, et la chaleur étouffante nous engage à faire à cet endroit notre halte de midi. Dans une anse du Mavroneri, on trouve même de quoi prendre un bain avant le repas.

Vers trois heures, une voix impérieuse interrompt la sieste. Les mulets sont bâtés et nous reprenons notre marche. La chaleur est encore très sensible et le sergent me prévient qu'il sera impossible d'arriver à Kokkinoplos ce soir et que nous devrons passer la nuit à Saint-Dimitri. En partant de très bonne heure de Katerini et même avec une forte colonne de mulets, on doit pouvoir gagner le monastère de Pétra vers midi et arriver le même soir à Kokkinoplos, en montant directement par Kalivia Baras.

L'itinéraire que nous allons suivre est un peu plus long : c'est la route classique de nos prédécesseurs. Elle s'engage insensiblement dans la vallée du Mavroneri. Les chênes forment des bois touffus entre lesquels l'Olympe apparaît sous un nouvel aspect. Ce n'est plus la masse régulière et distante aperçue ce matin de la

scanned by Moschopoulos Georgios

plaine, mais une haute muraille grise, plissée par les révolutions anciennes, hérissée de créneaux où tournoient les brumes, striée de longs couloirs qui plongent dans les profondeurs vertes et mystérieuses du Xerolakki. L'effet en est vraiment saisissant et je ne puis m'empêcher de comparer ces parois à celles de nos Dents du Midi, vues du Val d'Illiez, mais dont on aurait tronqué la Cime de l'Est pour en faire le Saint-Élie. C'est du reste la seule montagne en Grèce qui présente un caractère franchement alpestre et c'est la seule qui ait réussi à faire tressaillir mon cœur de montagnard.

Je ne puis me lasser de porter mes regards là-haut, vers ces pitons fantastiques, éclairés en plein par le soleil.

Après une courte descente, voici le site de Pétra. L'ombre envahit le défilé et nous nous sentons revivre dans l'air frais de la montagne, qui passe en caressant nos visages brûlés. Nous laissons à main gauche le vallon conduisant directement à Kokkinoplos et suivons la route qui s'enfonce dans la vallée de Saint-Dimitri. Les cimes de l'Olympe disparaissent et nous ne les reverrons que deux jours plus tard, des hauteurs de la Sala Toura.

A partir de Pétra, tous les ponts sont réparés, pour la bonne raison que la route, taillée dans le roc, devient la seule voie praticable. La vallée ne se rouvre qu'aux environs de Saint-Dimitri, où nous arrivons à la nuit tombante. C'est un assez joli village, dont les maisons de pierre aux toits gris s'étagent au milieu des champs de blé. Grâce à nos recommandations, et au zèle du sergent, toute la caravane est bientôt sous toit et nous passons une excellente nuit sur nos lits de camp.

scanned by Moschopoulos Georgios

Lundi 1er août. — Le départ n'a lieu qu'à 7 h. 30 au moment où arrive, clarinette en tête, une bande de jeunes gens, montés sur de fringants chevaux, qui se rendent, paraît-il, à la foire de Livadhi, gros village de 400 maisons, situé à près de mille mètres sur la montagne. Après vingt minutes de marche, nous quittons la route d'Elasson qui traverse, à la cote 805, le large col conduisant en Thessalie et nous prenons à main gauche un petit sentier, mal indiqué sur la carte, qui va nous conduire à Kokkinoplos dont nous sommes séparés par une colline. A travers des prés et des buissons de chênes, on arrive assez rapidement à la lisière inférieure d'une belle forêt de pins et de sapins qui revêt toute cette colline. Le sentier devenu très rapide se met à serpenter dans les bois. Les mulets, lourdement chargés, mal nourris et encore fatigués de la veille, ont beaucoup de peine à gravir cette côte et nous perdons un temps infini jusqu'à ce que la colonne entière ait atteint la crête, immédiatement au nord (et non pas au sud) de la cote 1120.[1]

Le sentier franchit la crête de la colline à sa plus basse dépression et descend, fort bien tracé, entre des pins superbes, dans la direction de Kokkinoplos. On aperçoit le village en sortant de la forêt. Ses maisons grises aux toits d'ardoises apparaissent de là comme un petit tas de pierres, au pied des immenses pentes dénudées de l'Olympe.

Après quelques zigzags, notre chemin rejoint celui qui monte du Monastère de Pétra par la vallée de l'Ita-

[1] Le point 1120 de la carte autrichienne est appelé *Sourdhani* par les gens de Kokkinoplos et porte un signal de 4me ordre perché sur un arbre.

scanned by Moschopoulos Georgios

no, à l'endroit où cette vallée débouche sur la Thessalie, en formant une sorte de col. Au sud, les plaines ensoleillées descendent en vagues blondes vers Elasson et l'on devine dans le hâle lointain les villages épars.

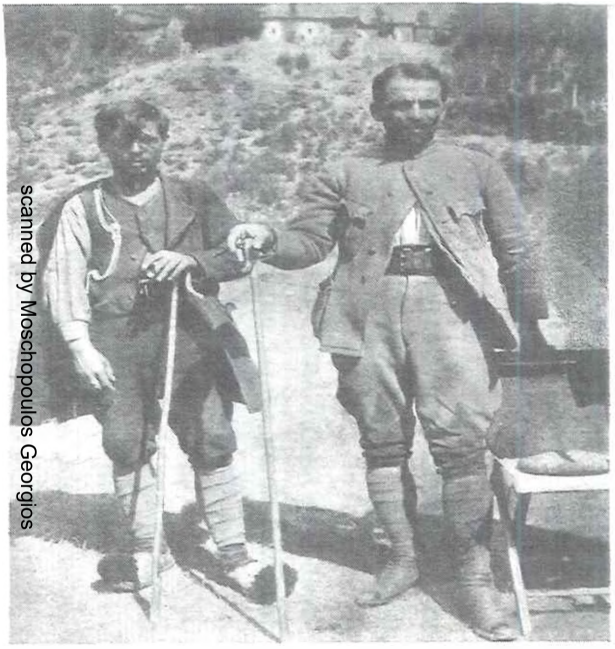
Notre arrivée à Kokkinoplos fait sensation. La colonne bigarrée s'égrenne en long chapelet par les ruelles étroites et pavées, et se rend au corps de garde où nous déposons tout notre matériel. Ici aussi, le chef de police a été avisé et nous sommes fort bien reçus.

On m'avait donné l'adresse de Nicolas Velis, le chef *agoyate* dont s'était servi Boissonnas et son concours nous fut assuré pour le lendemain. Parmi les indigènes qui vinrent nous souhaiter la bienvenue, un nommé Stério Kastanaras se mit spontanément à notre disposition et, comme il parlait assez couramment l'italien, il fut facile de s'entendre avec lui sur les principales dispositions à prendre. Il nous procura tout d'abord une collation substantielle, puis un toit pour la nuit. Comme il paraissait dévoué et serviable, nous l'engageâmes dès le lendemain et nous eûmes tout lieu d'en être satisfaits.[1]

Kokkinoplos compte actuellement 1050 habitants. Hommes et femmes portent un vêtement de *skouti* sombre qu'ils tissent et teignent eux-mêmes. Il est beaucoup moins gai que la culotte ou la fustanelle blanche

[1] Je ne puis en dire autant des *agoyates* de Katerini, auxquels ceux de Kokkinoplos sont infiniment supérieurs. Pour se rendre de Katerini à Kokkinoplos, il est préférable d'engager des gens de ce dernier village, dont les mulets sont extrêmement robustes et de passer par le monastère de Pétra, sans faire le détour par St-Dimitri. Le chemin est bon et, si l'on part de Katerini avant le jour, on arrivera à Kokkinoplos avant la nuit. Pour passer de St-Dimitri à Kokkinoplos, il nous fallut 4 h., mais avec de bons mulets, le trajet doit pouvoir se faire aisément en 2 h.

scanned by Moschopoulos Georgios



scanned by Moschopoulos Georgios

Deux anciens brigands de l'Olympe.
(A droite le capitaine Liolios.)

Fontaine près de Kokkinoplos.

scanned by Moschopoulos Georgios

du paysan grec, mais il s'harmonise fort bien à la sévérité de leurs mœurs et des montagnes qu'ils habitent. Trois cents maisons solidement construites composent le village qui fut incendié à plusieurs reprises, en dernier lieu par les Turcs en 1821. Il est dominé par une chapelle dédiée à Saint-Athanase.

Dans un petit magasin, tenu par notre ami Stério, on trouve quelques provisions et même du pétrole. Le pain est mélangé de maïs, mais le fromage, par contre, est excellent et beaucoup moins aigre que le fromage blanc qu'on sert habituellement en Grèce.

Les étrangers passent bien rarement à Kokkinoplos et le souvenir de Richter est encore vivant dans toutes les mémoires. Stério nous avoua en secret que deux des brigands habitaient actuellement le village et nous n'eûmes plus de repos avant d'avoir fait leur connaissance. Il fallut beaucoup de persuasion pour les entraîner jusqu'au bivouac, où nous eûmes l'honneur de leur offrir le café sous nos tentes. C'est à cette occasion que fut prise la photographie reproduite à la page 112. Le personnage de droite n'est autre que *Liolios*, de son vrai nom Giorgi P. Papayoanni, le fameux chef de la bande dont Richter fut l'hôte durant plus de trois mois. Après avoir été quelque temps garde-forestier du district d'Elasson, il s'est retiré actuellement à Karadjoli (*Karacoli* de la carte) près de Tirnavos, où il vit paisiblement de ses rentes, marié et père de famille. Il ne doit pas avoir plus de trente-sept ans.

L'autre est un berger du nom de Dimitri Pagioukosta. J'ai appris plus tard qu'il ne faisait pas partie de la bande, bien qu'il eût été brigand lui aussi.

scanned by Moschopoulos Georgios

Quatre complices de Liolios se sont enfuis en Amérique. Le cinquième habite la région du Sarandaporos.[1]

Durant cette entrevue, il ne fut pas question de leurs exploits passés. Stério m'a assuré qu'ils menaient tous deux une existence fort paisible. Leur visage a pourtant conservé une expression très sombre et leur allure, surtout celle de Liolios, m'a paru inquiète durant notre séjour au village.

Mardi 2 août.— La nuit a été atroce, comme toujours lorsque l'on néglige de planter sa tente et que l'on accepte l'hospitalité des indigènes ! Aussi donnons-nous l'ordre d'installer le bivouac en dehors du village.

A 7 h. 30, nous partons pour notre première station, la crête de Sala Toura. Comme il s'agit de s'entraîner en vue de courses plus longues, B. et moi décidons d'aller à pied et de n'emmener que deux mulets pour le transport des instruments. Nicolas Velis et son neveu nous servent d'*agoyates* et Stério de cicerone. Mittof et trois soldats complètent la caravane.

Nous reprenons le chemin de la veille, puis celui de Katerini, qui, sur la rive droite de l'Itano, traverse presque horizontalement une forêt de pins et de sapins, où les fougères arborescentes voisinent avec les buissons de houx et de buis.

A 8 h. 45, après avoir franchi le pas de *Kommeni Petra* (roche taillée), nous quittons cet agréable chemin qui descend dans la vallée, pour gagner l'alpe *Ka-*

[1] M. Richter à qui j'ai communiqué la photographie de Liolios m'écrit qu'il lui est difficile de le reconnaître parce que, durant sa captivité, tous portaient une barbe inculte. Mais l'authenticité de Liolios ne fait aucun doute. Il est connu dans toute la contrée.

scanned by Moschopoulos Georgios

routia (9 h. 10) par un petit sentier qui se détache à main droite.

On découvre ici tout un cirque de montagnes (formé par la Sala Toura et les arêtes du Flamboro), qui n'est indiqué ni sur la carte autrichienne, ni sur l'esquisse de Baud-Bovy. Le sentier descend légèrement, traverse un filet d'eau (le *Pappou Vrissi*) et prend en écharpe tout le flanc de la Sala Toura pour gagner l'extrémité inférieure de cette crête. On traverse ainsi, successivement, des coulées d'éboulis et des forêts de sapins, où des fraises exquises mûrissent dans la mousse.

Mais le temps, si beau jusqu'alors, semblait devoir se gâter au moment où nous touchions à l'Olympe. Depuis le matin, de gros nuages voilaient les cimes et, lorsque nous arrivâmes sur la crête où nous projetions d'établir une station photogrammétrique, nous ne fûmes pas surpris, mais fort contrariés, de constater que le brouillard couvrait la montagne d'un voile impénétrable.

Les mulets sont déchargés et nous nous installons pour déjeuner sous les sapins séculaires. C'est une sensation bien nouvelle pour moi, de me retrouver en montagne et de respirer cet air vivifiant, alors que, depuis des semaines, nous parcourons à cheval des plaines brûlantes. Mille souvenirs, surgis du passé, se mettent à flotter devant mes yeux, comme ces brumes mouvantes autour des sommets qu'elle nous cache. Il a suffi d'une marche un peu rude, sur un sentier capricieux, de quelques bouffées de ce vent âpre des cimes pour me griser et réveiller en moi la vieille passion du montagnard. Encore Elle ! Toujours Elle ! Je la

scanned by Moschopoulos Georgios

sens qui me pénètre de son ambiance magique ; par ses parfums, sa fraîcheur ; par le bruissement du vent dans les branches et le grondement du torrent au fond du val de sapins. Des ondes lointaines charment mon oreille attentive comme une musique très douce, que j'aime parce qu'elle m'est familière.

Cependant, le brouillard se meut doucement, se tasse et s'étire en une barre obscure qui dégage un instant le sommet du Skolion. Nous apercevons là-haut l'immense signal trigonométrique dressé par les ingénieurs grecs, et cette vue nous encourage à pousser plus haut notre reconnaissance. Nous suivons la crête boisée de la Sala Toura et gagnons le signal de *Radomir*.

Vers 2 h., les brumes se déchirent brusquement et nous crions aux *agoyates* de monter nous rejoindre. Pendant une heure, un spectacle grandiose se déroule devant nos yeux, changeant à tout instant par le jeu des ombres et de la lumière sur les parois dorées de l'Olympe. Puis, une fois de plus, le dais se referme, juste au moment où la caravane nous rejoint.

Néanmoins, nous installons la station et mesurons la base et les angles. L'objectif est prêt à fonctionner à la première éclaircie ; mais notre patience est mise à une rude épreuve... Pendant des heures, nous restons couchés à attendre, surveillant les moindres spasmes de cette masse inerte et grise... Que de fois, dans ma vie de topographe et d'alpiniste, n'ai-je pas attendu ainsi l'éclaircie désirée, en fumant silencieusement et en rêvant tout éveillé...

A 7 h. du soir, enfin, alors que le soleil, près de disparaître, dore encore les plus hautes cimes, la dernière

scanned by Moschopoulos Georgios

photographie est tirée. Au crépuscule, nous dévalons sur les pentes rapides et rejoignons directement le sentier du matin.

A l'alpe Karoutia, les bergers nous avaient promis du lait, mais nous ne trouvons que leurs chiens hurlants et nous poursuivons notre course dans la nuit jusqu'au village. Le bivouac était heureusement installé et nous pûmes nous attabler en arrivant.

Tel fut notre premier contact avec l'Olympe : une belle journée un peu longue, mais dont nos yeux ont conservé de merveilleuses visions.

Mercredi 3 août. — Il s'agit aujourd'hui de compléter notre levé du versant occidental par une deuxième station sur la même crête où nous étions hier, mais beaucoup plus haut, aux environs du Flamboro.

La nuit a été fraîche. Un fort vent du nord entraîne de légers brouillards, qui passent en frôlant la montagne.

Départ à 7 h. 45. Pendant une demi-heure, nous suivons le rude sentier qui s'élève directement au-dessus du village et descend ensuite dans la gorge de Stalamatia. Laissant ce sentier à main droite, nous suivons une piste qui serpente à travers bois jusqu'à l'alpe *Roudhi*, où l'on trouve une pauvre hutte et une source d'eau glacée. C'est ici, précisément, que l'ingénieur Richter fut surpris par les brigands et que furent tués les deux gendarmes commis à sa garde.

Le berger de l'alpe apporte du lait frais dans une écuelle de bois et nos hommes y trempent leur pain noir. Notre halte se prolonge jusqu'à 10 h. Les brouillards ont envahi les sommets et nous nous demandons si le temps va persister dans sa mauvaise humeur alors

scanned by Moschopoulos Georgios

que, durant des semaines, le ciel s'est maintenu inutilement bleu.

Sur la longue crête qui forme la rive gauche du vallon de Stalamatia, nous apercevons deux nouveaux signaux, qui n'étaient pas mentionnés dans le protocole de triangulation remis par le Service géographique. Ce sont *Zmeos* et *Ghriva*. Nous sommes heureux de constater que la plupart de ces signaux, dressés l'année précédente, sont encore sur pied : c'est une chance inespérée, qui va faciliter beaucoup notre tâche.

Mon compagnon, indisposé, redescend au village en compagnie de Stério et je poursuis ma course dans la brume, espérant bénéficier d'une éclaircie durant l'après-midi. A partir de Roudhi, le sentier s'élève en zigzags vers le nord, puis il se perd dans les gazons. Nous suivons une sorte de croupe qui doit nous conduire au point 1573 de la carte autrichienne, dont l'altitude est en réalité bien supérieure.

Prenant les devants, j'arrive en plein brouillard sur un premier sommet appelé *Tsambas* et je savoure longuement ma solitude, dans ce gris infini. Mais les clochettes des mulets se rapprochent et la caravane me rejoint. Toujours dans le brouillard, nous traversons horizontalement le flanc nord du Flamboro et parvenons ainsi — beaucoup plus facilement que je n'osais l'espérer, avec ces mulets lourdement chargés — sur la crête supérieure de Sala Toura, au lieu dit *Kitros*, où je projetais d'établir ma station.

Tout en prenant un léger repas, j'observe anxieusement le ciel. Il y a combat de vents. Au nord, tout est

scanned by Moschopoulos Georgios

bleu, on aperçoit même la plaine de Katerini ; mais le vent du sud charrie de gros nuages qui risquent bien d'envahir toute la montagne. Les angles sont mesurés, l'objectif est prêt à fonctionner. Mais, comme hier, le brouillard reste obstinément collé sur les plus hautes cimes.

Je me souviens que plusieurs touristes se sont plaints des nuages si fréquents sur l'Olympe et je commence à douter de la clémence du ciel olympien. Boissonnas, le photographe par excellence, a réussi des merveilles, grâce à ces brumes décoratives ; mais, nous autres topographes, malgré des sentiments esthétiques qu'il serait injuste de nous contester, nous exigeons des ciels purs et le moins de contraste possible entre les ombres et la lumière.

A 2 h. les brumes fondent brusquement et, pendant une demi-heure, l'Olympe trône dans le bleu. Dix plaques sont exposées, puis la montagne se voile de nouveau. Trop tard, ma belle ! ma proie est assurée et j'emporte ton image...

De l'alpe Roudhi, je photographie encore le vallon de Stalamatia, que l'on découvre ici dans toute sa longueur et je projette mon expédition du lendemain, sur les crêtes de Zmeos.

Jeudi 4 août. — Cette fois-ci, le temps est au beau fixe et je n'aurai plus l'occasion de noter mes observations météorologiques. Il me suffira de dire que, jusqu'à la fin de notre expédition, nous fûmes gratifiés d'un ciel presque invariablement bleu. A Kokkinoplos, les gens prétendent que juillet serait le mois le plus favorable pour visiter l'Olympe. En août, les orages sont déjà

scanned by Moschopoulos Georgios

plus fréquents et le froid plus sensible durant la nuit. Il est vrai que leur calendrier retarde de treize jours sur le nôtre.

Nous suivons le même sentier que le jour précédent, mais descendons ensuite dans la gorge de *Stalamatia*, dont nous touchons le fond après trois quarts d'heure de marche. Cette gorge ne présente ici aucune trace d'alluvion. Le sol est couvert d'humus, où croissent des buis qui pompent le peu d'eau qui puisse se hasarder dans ces parages.[1]

La gorge est resserrée entre des pentes ravinées où les sapins se tordent en silhouettes grotesques. Pendant plus d'une heure, nous suivons ce profond sillon. A l'endroit où le thalweg devient impraticable, on l'abandonne pour s'élever par un petit sentier très rapide sur le versant sud de la vallée. On arrive ainsi par une rude montée au lieu dit *Zmeos*, où nous nous accordons un moment de halte.

Juste au-dessus de nos têtes se dresse sur la crête le signal que nous devons atteindre. La pente d'éboulis qui descend de l'arête se termine ici en formant une sorte d'excavation naturelle, au fond de laquelle nous trouvons des blocs de glace et suffisamment d'eau pour remplir les gourdes.[2]

Impatient d'arriver au but, je grimpe directement au signal que mes hommes appellent également Zmeos.

[1] *Stalamatia* a la même origine que stalagmite et signifie goutte, ce qui implique ici une idée de sécheresse.

[2] Sur l'esquisse de Baud-Bovy, que je portais sur moi, Smeos (*sic*) semble être situé au delà d'un col, sur un versant opposé à celui de Kokkinoplos. Aussi fus-je très étonné de constater que ce col n'existe pas et que la Stalamatia se prolonge jusqu'au pied de Ghriva.

scanned by Moschopoulos Georgios

Quant aux mulets, ils auraient dû suivre un instant le sentier de Bara et gagner l'arête plus au sud ; mais, à ma stupéfaction, je les vois engagés sur une pente affreusement raide et qui, vue d'ici, paraît tout à fait impraticable. Je tremble en songeant que le moindre faux-pas mettrait peut-être le terme à tous nos espoirs. Mais Velis et son neveu connaissent leurs bêtes et savent de quoi elles sont capables. Les mulets de Kokkinoplos grimpent comme des chèvres et une demi-heure plus tard, toute la caravane est réunie au sommet.

La station est rapidement exécutée. Elle ne sera pas très favorable, à cause de la proximité des pentes opposées et de l'encaissement excessif du vallon qui nous en sépare.

En suivant le faîte, nous gagnons en vingt-cinq minutes le signal supérieur, que Stério appelle *Ghriva*. D'ici, la vue est plus étendue encore. A nos pieds se creuse le vallon de Stalamatia qui vient mourir enfin en un large plateau de gazons *(Issomata)*, légèrement évasé et dominé par des sommets arrondis et rocheux. Au delà de la selle ouverte entre Kardharas et le Kafenio, on aperçoit les dômes gris du Skolion et du Kristaki. C'est là, vis-à-vis, tout près de cette selle, que Barth installa son bivouac. On distingue parfaitement le petit sentier qui conduit ensuite à Bara, en traversant l'épaule du Kafenio.

Il m'est facile désormais de corriger et de compléter les documents encore défectueux qui me guident et je profite de mes gens pour préciser la nomenclature de ces lieux. La configuration exacte de l'Olympe commence à se préciser dans mon esprit. Chaque jour, nous péné-

scanned by Moschopoulos Georgios

trons plus avant dans ses plis et chaque jour aussi le voile de mystère se soulève davantage.

La station terminée, nous descendons dans le vallon et retrouvons le sentier venant de Bara, qui traverse ici de superbes gazons, comme on en rencontre dans nos montagnes suisses. A mi-chemin de Zmeos, je photographie encore la partie inférieure de la Stalamatia, dont on aperçoit le fond. Une rapide descente nous conduit ensuite au village où nous arrivons à 7 h.

C'est l'heure où les indigènes prennent le frais sur la terrasse herbeuse où nous avons installé notre bivouac. Quelques hommes sont en train de construire un moulin à vent qui me paraît très original et ils s'ingénient à canaliser le vent au moyen d'un grand mur de pierres. L'année suivante, lors de mon passage ici, le moulin était terminé, mais on m'avoua qu'il n'avait jamais tourné et que l'inventeur avait manqué être écharpé par ses associés !

Vendredi 5 août. — La nuit a été troublée par un incident plutôt grotesque. C'est B. qui en a fait les frais et me le raconte, car je n'ai pas eu le plaisir d'assister à la scène. Vers trois heures du matin, il est réveillé par une clochette désagréable, qui doit pendre au cou de quelque mulet broutant près de sa tente. Pour l'éloigner, il secoue la toile et menace l'intrus d'une voix furieuse. Le mulet pris de peur lance une ruade, s'embarrasse dans les cordages et part au galop en traînant la tente après lui. Vous voyez d'ici la tête de mon ami, si brutalement privé de son toit. Je lui offre l'hospitalité du mien, en attendant que les soldats retrouvent le mulet et rapportent la tente.

scanned by Moschopoulos Georgios

Aujourd'hui, la course sera longue et, après les émotions de la nuit, nous décidons de ménager nos jambes et d'aller à cheval. A 7 h. 15, nous partons pour le Xero-lakki, cette vallée qui s'ouvre au pied même des grandes parois de l'Olympe. Il nous faut donc monter une fois de plus à la Sala Toura. C'est du reste une des jolies promenades que l'on puisse faire de Kokkinoplos ; elle est variée et pas trop ensoleillée si l'on part de bonne heure. J'aime surtout l'arrivée à l'alpe Karoutia. La Sala Toura surgit tout à coup et semble beaucoup plus haute qu'elle n'est en réalité. Et, lorsque, après une rude montée, vous parvenez enfin sur cette crête, l'impression d'écrasement se répète en face de l'Olympe lui-même, dont les cimes grises, infiniment hautes, se dressent dans le ciel. A mon avis, c'est ici l'aspect le plus complet et le plus merveilleux dont on puisse jouir dans tout ce massif. On se croirait facilement transporté dans quelque site des Alpes tyroliennes, si les pins parasols, le bleu intense du ciel et l'ambiance mystérieuse de l'air n'ajoutaient au tableau une note plus solennelle, plus grandiose, plus exotique surtout.

Cette fois-ci nous ne faisons que traverser la crête de la Sala Toura et nous commençons immédiatement à descendre dans le Xero-lakki. Un petit sentier, très peu rapide, nous conduit gentiment en moins d'une heure au lit desséché du torrent, dans un site charmant, ombragé d'arbres magnifiques.

Il est difficile de trouver un emplacement convenable pour établir notre station. Nous cherchons plus bas dans la vallée et finissons par nous installer sur une crête de la rive droite, perpendiculaire au torrent et d'où la vue

scanned by Moschopoulos Georgios

plonge en amont jusqu'au point où le Xero-lakki tourne vers l'Est, pour former la Megali Gourna.

C'est un pittoresque vallon que ce Xero-lakki, avec ses forêts de pins et de sapins, clairsemées, il est vrai, par suite des incendies. A voir le lit du torrent, et les saules déracinés sur ses rives, on peut imaginer la furie des éléments au moment des orages. Ses eaux vont rejoindre celles de l'Itano, puis celles du Mavroneri. Sur la rive gauche affleurent à plusieurs endroits au-dessus du torrent des couches de conglomérat rongé par l'érosion, tandis que la rive droite est striée de profondes gorges taillées dans le calcaire et ombragées de hêtres verdoyants.

Dans l'une de ces gorges latérales, nous découvrons une caverne où des bergers ont installé un bivouac et où nos hommes peuvent étancher leur soif chronique. Ils appellent ce lieu *Naoum*, du nom d'un klephte qui y vivait, il y a une quarantaine d'années. Nous reprenons ensuite le sentier de la Sala Toura dont nous atteignons la crête juste à point pour réussir, dans des conditions parfaites de lumière, une dernière station qui complètera définitivement le levé de ce versant de la montagne. Jamais l'Olympe ne nous a paru si beau qu'en ce moment, doré par le soleil, encadré par les pins, avec quelque brume légère rôdant alentour.

Au coucher du soleil, nous arrivons à l'alpe Karoutia et profitons de l'occasion pour lever encore une partie du cirque formé par la Sala Toura et les arêtes du Flamboro.

A 8 h. du soir, nous rentrons au bivouac, fort satisfaits de cette belle journée.

scanned by Moschopoulos Georgios

Samedi 6 août. — Durant la matinée, nous stationnons sur le versant oriental de la colline de Sourdhani qui domine au nord le village de Kokkinoplos. Nous relevons ainsi toutes les pentes ouest du Flamboro jusqu'à la Stalamatia.

Après midi, B. photographie encore la partie inférieure de cette gorge, à l'endroit où elle débouche de la montagne, entre Kokkinoplos et Selos. Les opérations sur ce versant du massif sont maintenant terminées et demain, nous partirons pour Bara. Le temps est superbe et nous ne doutons pas du succès: Les préparatifs de départ occupent toute la soirée et Stério est fort affairé à recruter les mulets nécessaires au transport.

Dimanche 7 août. — Depuis longtemps déjà, le dimanche est devenu pour nous un jour de décampement. C'est une habitude discutable, mais qui présente des avantages, les *agoyates* étant généralement libres ce jour-là. Il nous faut plus de deux heures pour lever le bivouac et répartir les charges entre les dix mulets.

Notre domestique russe, qui n'est pas habitué à la montagne et dont les pieds sont blessés, va descendre à Katerini avec tout le bagage superflu. Notre escorte aimerait bien en faire autant et n'a pas l'air enchanté à la perspective de bivouaquer sur les hauteurs.

A 8 h. précises, nous quittons le village, accompagnés des vœux de la population rassemblée sur la place. Tous les mulets sont lourdement chargés, les *agoyates* et les soldats ayant ajouté à nos bagages une quantité de couvertures, de vêtements chauds et de provisions de bouche. Stério, auquel nous avons abandonné toute la responsabilité du transport, ne sait comment contenter

scanned by Moschopoulos Georgios

tout son monde. Le pauvre diable sue sang et eau. On le voit courir le long de la colonne, s'agiter comme la mouche du coche et, lorsqu'il me rejoint, je reçois en souriant sa complainte larmoyante : *mama mia* ! *mama mia* ! *sono morto* ! *Signor Kourtis, sono morto* ! Un brave garçon que ce Stério !

La marche est naturellement très lente. Il est presque midi lorsque nous arrivons à Zmeos. Nous cassons la croûte sur l'herbe et notre sieste est égayée par les sons gutturaux de la *gaïda* (*γάϊτα*), sorte de cornemuse, gonflée par le souffle puissant de ces montagnards. Leur air préféré est une rhapsodie langoureuse dont les variations semblent être pour eux une invitation irrésistible à la danse. Ici même, sur ce pan rapide de montagne, ils obéissent au charme de cette musique et, se prenant par la main, forment une chaîne pittoresque, cherchant à adapter leurs pas aux caprices du sentier.

A 1 h., nous complétons notre provision d'eau et poursuivons notre marche vers Bara. Arrivés sur la selle ouverte entre Kardharas et le Kafenio, nous arrêtons les mulets de Velis qui portent les instruments et nous installons une station pour lever la partie supérieure du Xero-lakki, soit la Megali Gourna ainsi que les pentes dénudées du Kristaki et les contreforts du Skolion. Le reste de la caravane nous précédera, sous la conduite de Stério, qui est chargé de préparer le bivouac à Bara.

Le temps est merveilleusement beau et la température agréable. La station terminée, nous suivons les traces de notre avant-garde. Le sentier n'existe plus: on longe une croupe gazonnée qui culmine au sommet

scanned by Moschopoulos Georgios

de ce curieux *Kafenio*, objet de maintes plaisanteries.[1] Inutile de monter sur son sommet : à gauche une sorte de *vire* rocheuse, couverte d'éboulis, offre un passage facile pour gagner le vallon nommé *Odas*. Toutefois, les mulets ne peuvent s'y risquer et sont obligés de grimper plus haut, pour descendre sur l'autre versant et nous y rejoindre.

Voici donc ce fameux vallon Odas, si souvent mentionné par Barth et Baud-Bovy et dont les eaux, si elles existaient, iraient se déverser dans le Pénée par la Dhrima et la Dhiava. On devine la naissance de la combe qui descend au monastère d'Aghia Trias et, plus au nord, le col conduisant à Bara. Nos gens sont du reste en vue sur le sentier qui s'y dirige presque directement. Quant à nous, il nous faut gagner la rive droite de ce large vallon. Rien n'est plus facile. Partout ce ne sont que pentes doucement inclinées et je ne puis m'empêcher d'envier le premier skieur qui s'aventurera en hiver dans ces parages.

Sur le revers d'une colline dominant la gorge d'Aghia Trias, nous installons une station double, en face des pentes méridionales qui, pour citer Cvijić, semblent entourer l'Olympe comme d'un manteau. Ces pentes sont éclairées en plein par le soleil couchant et dominées par la tête grise du Skolion. A notre droite, au delà du col conduisant à Bara, se dresse la cime conique du *Saraï*, celle que Heuzey appelait *Itchouma* et où il trouva les fragments d'une plaque de marbre portant une inscription illisible.

Un vent glacial précède le coucher du soleil et lorsque

[1] Au sujet de ce nom, voir la partie toponymique.

scanned by Moschopoulos Georgios

les angles sont lus, la base mesurée et les photographies tirées, le froid nous a transis malgré nos gros habits de montagne. A 7 h. du soir, nous laissons Velis et son neveu recharger les mules et nous partons en courant pour nous réchauffer. Le soleil disparaît au moment où nous rejoignons la piste qui doit nous conduire à Bara et il va falloir se dépêcher si nous ne voulons pas être surpris par la nuit. Dans l'échancrure du vallon qui tourne vers le sud, une partie de la Thessalie apparaît sous les brumes diaphanes du crépuscule. On distingue la petite ville d'Elasson et les méandres argentés du Pénée.

Nous voici sur l'immense encolure qui limite le plateau de Bara. Aux dernières lueurs du jour, les soldats qui nous précédaient entrent en contact avec des bergers. Ceux-ci nous indiquent l'emplacement du bivouac et à 8 h. 15, nous découvrons nos tentes blanches dressées à l'abri du vent, dans une combe herbeuse.[1]

Le plateau de Bara avec ses gazons émaillés de jolies fleurettes serait un lieu de bivouac idéal s'il n'y manquait deux choses principales : de l'eau et du bois. Ce soir, nous devrons nous en passer et les hommes qui n'ont pas trouvé place sous la tente des ouvriers vont cruellement souffrir du froid. Ils s'accroupissent en rond dans une sorte de trou naturel et rabattent leur épaisse *kapa* sur la tête.

Le ciel est absolument clair et le thermomètre marque + 10° au moment où nous nous retirons sous nos tentes.

Lundi 8 août. — Le soleil illumine déjà ma tente lorsque je me réveille à 6 h. 30. Au dehors, on entend les

[1] Il faut compter 1 h. 45 de Zmeos au Kafenio et 2 h. de là à Bara.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

Notre sergent a tué un aigle dont il fait admirer l'envergure.

Fontaine à Kokkinoplos.

scanned by Moschopoulos Georgios

hommes qui battent la semelle pour se réchauffer. Il souffle un vent froid du nord et le ciel est intensément bleu. En écartant les pans de ma porte, j'aperçois derrière un premier plan de gazons et d'éboulis les vieux créneaux dorés de l'Olympe, rutilant au soleil. De ce côté la cime la plus haute présente un curieux hérissement de *gendarmes* fauves et contorsionnés.

Les hommes qui doivent redescendre à Kokkinoplos sont payés et ils partent immédiatement, sans dissimuler leur hâte de quitter ces hauteurs glacées, où ils ont passé une si mauvaise nuit. Nous gardons à notre service quatre mulets et quatre *agoyates*, dont Velis et son neveu, pour le transport des instruments. Les deux autres iront quérir de la neige à quelque distance d'ici dans les couloirs de Phtina et rapporteront tout le bois qu'ils trouveront en chemin. Les premiers pins croissent à une demi-heure à peine à l'est du bivouac.

Un des soldats est dépêché à Litokhoro avec une lettre pour Kristo Kakalos, le chasseur de chamois qui avait accompagné les Genevois en 1913 et dont je tiens à m'assurer le concours.

Au moment de partir en reconnaissance, nous recevons la visite d'un berger, dont les moutons paissent près d'ici et qui nous apprend qu'un terrible brigand est signalé dans le voisinage. Une patrouille de quinze hommes a passé hier dans ces parages, mais sans trouver sa trace. Grand émoi parmi notre escorte ! Le sergent donne des ordres très stricts à ses hommes et les déploie en tirailleurs pour assurer notre marche. Lui-même reste à la garde du bivouac. Comme je l'appris plus tard, il s'agissait bel et bien d'un brigand authen-

scanned by Moschopoulos Georgios

tique, nommé Dimitrios Djadjas, originaire de Krania[1], déserteur depuis 1916, emprisonné à plusieurs reprises, mais qui toujours avait réussi à s'évader et que la police recherchait activement, sans pouvoir découvrir son repaire, ni fixer le nombre de ses acolytes. La patrouille avait été envoyée de Larissa, sur l'ordre du commandant de la gendarmerie, qui était au courant de notre exploration.

Les bergers qui ont installé leur bivouac près d'ici, dans une combe latérale, paraissent du reste tout aussi sauvages que le brigand dont ils nous parlent. Un jour B. eût le malheur de tirer sur un de leurs chiens, un véritable molosse, qui l'avait attaqué. Tandis que mon ami parlementait avec les bergers, l'un d'eux s'était embusqué derrière un rocher et le menaçait de sa carabine. Pourtant ces gens sont moins terribles qu'ils n'en ont l'air et nous n'eûmes pas à nous plaindre de leur voisinage. Ils consentirent même à nous céder du fromage et du lait de brebis.

Quant au brigand, nous n'en vîmes pas la moindre trace.[2]

Ce matin notre reconnaissance se borne à une agréable promenade sur la rive droite de la vallée de Saint-

[1] Près de Rapsani, au nord de la fameuse gorge de Tempé. C'est un des villages qui a fourni le plus de capitaines aux Klephtes et aux armatoles de l'Olympe.

[2] En passant à Kokkinoplos au printemps suivant, j'ai appris les derniers hauts faits du fameux Djadjas. Il en veut, paraît-il, spécialement aux femmes et fait preuve d'une audace souvent étonnante. C'est ainsi qu'en février 1922, secondé par un seul acolyte, il fit irruption de nuit à St-Dimitri, enleva deux jeunes femmes, tua et blessa une demi-douzaine d'hommes qui osaient s'opposer à ce rapt et, filant à travers la campagne, gagna la frontière serbe. On prétend qu'il habite actuellement la Serbie et qu'il envoie de temps à autre des cartes postales ironiques aux gens du pays.

scanned by Moschopoulos Georgios

Denys, à la limite supérieure des pins qui montent ici jusqu'à 2300 m. environ. Ils ont presque tous conservé la trace du feu qui ravage si souvent les bois du voisinage.

L'Olympe se dresse en face de nous, comme un vieux château ruiné, dominant de ses créneaux le formidable glacis de pierres grises, qui plonge en ravines tortueuses dans les profondeurs de la vallée de Saint-Denys. Du haut en bas ce n'est qu'une ruine et je préfère l'autre face de la montagne, vue de la Sala Toura, beaucoup plus imposante et sauvage.

Vers une heure, nous rentrons au bivouac pour déjeuner. La table est dressée en plein soleil, la bise est tombée et la température délicieuse. Nos soldats, poussés par la faim et forts de leurs droits, ont réquisitionné un mouton du troupeau voisin, l'ont dépecé et sont en train de le rôtir tout entier à la broche. C'est un pittoresque coup d'œil et la fumée de leur feu monte si tranquillement dans le bleu du ciel, que l'on se prend à rêver de la vie des sauvages. La neige rapportée par nos hommes fond dans un tube imperméable. Un autre récipient du même genre est réservé aux mulets, qui sont les principaux consommateurs et dont la soif est difficile à étancher.

L'après-midi, nous montons en trois quarts d'heure sur un contrefort du Skolion, sorte de promontoire rocheux (P. 2616), qui s'avance sur la vallée de Saint-Denys et d'où le coup d'œil est très original. Dans les profondeurs verdoyantes de la vallée on distingue parfaitement les toits rouges du monastère de Saint-Denys, la gorge tortueuse où coule le Vythos et les premières

scanned by Moschopoulos Georgios

maisons de Litokhoro. Plus loin encore, l'immensité bleue de la mer est piquée par les voiles blanches de caïques minuscules.

L'éclairage est admirable et nous en profitons pour photographier la chaîne de montagnes dominant Bara au sud, du Saraï jusqu'à Livadhaki. Nous découvrons enfin sur ce dernier sommet le signal que nous cherchions ce matin et qui complète très heureusement la triangulation sur laquelle est basée notre levé.

Retour au bivouac à 7 h. Les soldats ont déjà dévoré leur mouton. A 8 h., la bise nocturne se met à souffler et le thermomètre marque + 9°.

Mardi 9 août. — A 7 h. 30, départ à mulet pour le Skolion. Par des pentes de gazons et d'éboulis, on gagne tout d'abord la crête de *Stavroïtia* (2616 m.), où nous étions hier et d'où l'on aperçoit le gros signal qui couronne le sommet du Skolion. On descend ensuite dans une toute petite combe, où il reste une tache de neige et après avoir traversé une colline arrondie, on pénètre dans un vallon qui s'allonge au pied même du Skolion et dont la partie supérieure forme une vaste encolure reliant ce sommet à celui du Palimanastri. Tout ce trajet à travers des éboulis schisteux se fait très confortablement à dos de mulet. Arrivés sur le col, nous renvoyons nos montures, qui vont transporter de la neige au bivouac. C'est très probablement ici, sur ce col, que Barth abandonna son ascension du Skolion et la combe qu'il appelle *Stavroïdia* ou *Stavropegia* n'est autre que celle que nous venons de suivre.

Un quart d'heure suffit pour monter du col au sommet. On peut aussi y parvenir directement de la combe

scanned by Moschopoulos Georgios

par une pente d'éboulis. Cinquante mètres environ au-dessous du signal, au bord même du sentier qui zigzague sur cette pente, je découvre un amas de briques rouges et tout près de là le squelette entier d'un mulet auquel il reste deux sabots encore tout ferrés. Cette pauvre bête, dont les os blanchissent au soleil, sera probablement tombée de fatigue et d'épuisement après avoir transporté si haut les pièces de l'énorme signal dressé il y a deux ans sur ce sommet. Quant aux briques, leur disposition trahit l'œuvre récente d'un berger ou d'un chasseur, mais elles ont évidemment été arrachées à une construction très ancienne dont je n'ai pas retrouvé les fondements et qui servait peut-être de tour d'observation, tout comme les ruines que Heuzey rencontra sur l'Itchouma et Barth aux environs du Palimanastri.[1]

Une heure et demie après avoir quitté le bivouac, nous arrivons au signal dressé sur le point culminant du Skolion. C'est une pyramide quadrangulaire en bois, de cinq mètres de hauteur, surmontée d'un cube de planches peintes en noir. Il est pareil à tous les signaux de premier ordre en Grèce et visible de très loin.

Nous installons notre théodolite sur le socle de maçonnerie qui en marque le centre et nous procédons aux visées nécessaires pour déterminer la hauteur du point culminant et celle du Trône de Zeus. Puis nous dirigeons notre objectif vers le sud et photographions les sommets immédiatement voisins.

La vue est immense, mais, après un tour d'horizon,

[1] Aucun des archéologues auxquels j'ai soumis les fragments de ces briques n'a pu se prononcer sur leur origine.

scanned by Moschopoulos Georgios

les regards subjugués reviennent irrésistiblement vers les hautes cimes, dressées tout près, au delà de l'abîme, si noires, si fières, que l'effet en est vraiment saisissant. Je ne puis me lasser de les regarder — que dis-je ! — de les scruter dans tous leurs détails au moyen des jumelles, suivant mentalement la crête hérissée dont je compte escalader les créneaux dans quelques jours...

Après une longue sieste au soleil (le thermomètre marque 13° à l'air), nous descendons par le faîte en côtoyant les abîmes nommés Megali et Mikri Kazania, puis nous traversons le versant sud du Kristaki, pour aller installer une double station sur son arête ouest, celle qui plonge dans le Xero-lakki et le sépare de la combe dite Megali Gourna. Nous obtiendrons ainsi toute la rive gauche du Xero-lakki, c'est-à-dire la chaîne courant de la Sala Toura au Flamboro, Kardharas, Kafenio, chaîne dont nous avons précédemment photographié le revers.

Malheureusement, l'éclairage n'est pas favorable et nous regrettons de n'être pas venus ici durant la matinée. Il n'est pas toujours facile d'adapter son itinéraire aux heures propices à la photographie.

La chaleur rend le retour pénible. Stério et Mittof tentent un raccourci en traversant une sorte de col ouvert dans la chaîne reliant le Palimanastri au Kafenio et ils arriveront au bivouac avant nous. Sur les pentes méridionales du Skolion, une piste de moutons facilite la montée fastidieuse au col de Barth, touché ce matin. Une fois là-haut, il n'y a plus qu'à descendre. On a le choix entre deux combes. Au lieu de suivre celle de Stavroïtia, nous nous engageons dans une combe paral-

scanned by Moschopoulos Georgios

lèle, qui s'ouvre plus au sud et va rejoindre la première.

Retour au bivouac à 6 h. 30. Le sergent, tout en montant sa garde, a réussi à tuer un aigle magnifique, dont il nous fait admirer la formidable envergure (voir la photographie p. 128).

Mercredi 10 août. — Il s'agit de stationner aujourd'hui en face de l'Olympe, sur la puissante arête qui limite à l'est la vallée de Saint-Denys et la sépare de celle de Karia. Baud-Bovy désigne cette chaîne par deux noms : *Skamnia* et *Bektas*. La carte autrichienne y indique trois sommets, cotés successivement du nord-est au sud-ouest 1700, 1731 et 1763 m. La situation de ces points correspond approximativement à celle de trois signaux mentionnés dans notre protocole : *Livadhaki*, *Paghos* et *Bara (Krontz)* ; mais leur altitude trahit une erreur qui atteint près de 1000 (mille) mètres ! La hauteur moyenne de l'arête est, en effet, de 2600 m. environ et non pas de 1700 m. C'est, dans ce massif, la plus formidable erreur de la carte et il est vraiment curieux qu'elle n'ait jamais été signalée, pas même par Baud-Bovy, qui avait pourtant visité la chaîne de Skamnia.

De Bara, en se dirigeant vers l'est, on entre bientôt dans une combe latérale, où nos voisins les bergers ont installé leur bivouac, formidablement défendu par de puissants molosses. Deux cols évasés s'offrent à notre choix pour gagner le faîte de la grande arête. Celui de droite (ouest) présente des pentes d'éboulis moins rapides que l'autre et nous pouvons y monter à dos de mulet. Ce n'est pas un col à proprement parler, puisqu'il débouche sur un immense plateau de gazons. Ce plateau

scanned by Moschopoulos Georgios

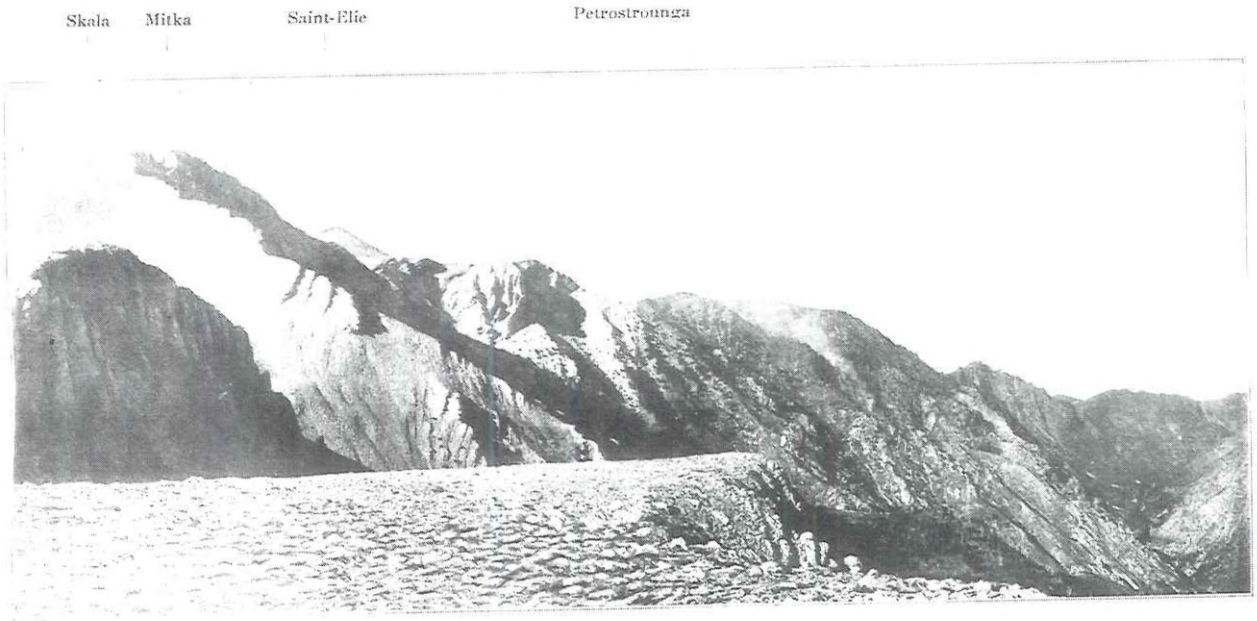
est dominé au sud-est par un monticule, dont le sommet arrondi est occupé en ce moment par un troupeau de moutons. Une brise légère nous apporte en ondes sonores le tintement de leurs clochettes.

A travers des gazons fleuris, nous gagnons les environs du col septentrional et montons de là sur le point 2701 m., un des principaux sommets de la chaîne, que Kakalos me désignera plus tard sous le nom de *Kalogheros*.[1] Là, sur une crête déchiquetée, nous installons une première station qui va prolonger notre levé à l'ouest jusqu'au vallon Odas et jusqu'au Skolion. L'éclairage est parfait. Il devient évident, pour plusieurs raisons, que la colline occupée par le troupeau de moutons devait porter le signal appelé *Bara* dans notre protocole, mais que ce signal a disparu. On n'aperçoit plus qu'un cairn à moitié effondré. Les gens de Litokhoro nomment ce sommet *Krontz*, du nom d'un Klephte qui y fut tué.

Entre le Kalogheros et Paghos, le faîte devient étroit, la crête irrégulière et découpée. Sur le versant de Karia, les gazons semés d'éboulis descendent en pentes douces, mais du côté de Bara les rochers forment une paroi striée de couloirs et hérissée de *gendarmes*. Nous longeons les découpures de la crête sur le versant de Karia et arrivons par une marche presque horizontale sur la colline de Paghos, dont le signal est brisé au ras du cairn. Sur l'autre versant de la vallée de Saint-Denys, on aperçoit enfin un signal resté introuvable jusqu'à présent : celui de *Petrostrounga*. Nous décidons d'instal-

[1] Au sujet de ce nom, voir la partie toponymique.

scanned by Moschopoulos Georgios



Rive gauche (nord) de la vallée de Saint-Denys, vue du promontoire de Stavroïtia (2616 m.)

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

ler ici la station qui va nous livrer toute la rive gauche de cette vallée, depuis les hauteurs du Skolion et du Saint-Élie jusqu'aux environs immédiats du monastère de Saint-Denys et jusqu'aux rives du Vythos. La distance qui nous sépare du Saint-Élie dépasse 6 km., aussi choisissons-nous une base très longue, qu'il n'est pas difficile d'étendre sur cette large croupe régulière et peu inclinée.

Paghos est un belvédère remarquable, d'où l'on découvre une vue immense et vraiment grandiose par ses contrastes.

D'un côté l'Olympe, éclatant de lumière, quelques brumes floconneuses suspendues à son flanc ; à ses pieds le gouffre verdoyant et sombre de l'Enipée avec le petit village de Litokhoro, blotti à l'issue des gorges ; au delà, la mer houleuse dont on peut suivre le rivage argenté, de la tour de Platamona jusqu'aux blancheurs de Salonique ; plus loin encore, estompée dans le hâle bleu du Golfe Thermaïque, la Chalcidique, Cassandre et le Mont-Athos. De l'autre côté, le profil allongé du Bas-Olympe, aux forêts veloutées et sombres, les gorges de Tempé où coule le Pénée et la plaine blonde de la Thessalie.

La journée est lumineuse, l'air parfaitement calme, la température exquise. Longtemps nous restons couchés en face des montagnes, sans pouvoir rassasier nos yeux de tant de beauté.

Le retour s'effectue par le même itinéraire jusqu'au premier col, d'où nous descendons directement au camp des bergers par de longues pentes d'éboulis croulants. Les mulets sont obligés de faire le détour par l'autre col et nous rejoignent au bivouac.

scanned by Moschopoulos Georgios

A 8 h. du soir arrive Kakalos, accompagné du soldat, d'un *agoyate* et de son mulet. Malgré l'obscurité, je détaille ses traits énergiques. Petit, bien musclé, un peu nerveux, il n'a rien du paysan grec, ni par son allure souple, ni par son costume kaki, sa culotte et ses bandes molletières. Nous faisons bonne connaissance et il subit immédiatement un interrogatoire serré au sujet de l'Olympe dont il est le vainqueur. Il m'assure que depuis la seconde ascension des Genevois, en 1919, personne n'est plus monté sur les hautes cimes et que le Trône de Zeus, qu'il appelle *Stefan*[1] est par conséquent toujours vierge. Il doute du reste que l'on puisse y monter. Nous verrons bien !

La nuit est froide (5°). Pour charger nos châssis, il faut attendre jusqu'à onze heures, que la lune soit couchée.

Jeudi 11 août. — Il nous reste à lever la rive droite (Est) du vallon de Saint-Denys et pour cela, nous allons stationner aux environs du Saint-Élie. Ce sera une rude journée pour nos hommes, car les mulets ne pourront pas nous accompagner bien haut.

Le départ n'a lieu qu'à 8 h. On suit le chemin du Skolion jusqu'au bas de la combe de Stavroïtia, puis on traverse les pentes de schistes presque horizontalement vers l'Est et l'on arrive ainsi, en 1 h. 20, sur l'arête sud de la Skala, au bord même des abîmes de Phtina. Ici commencent les *vires* qui courent au pied des sommets centraux. Les mulets n'iront pas plus loin.

Les charges sont fixées sur des cacolets que nos hom-

[1] De *Στεφανι*, couronne, à cause de l'aspect que présente ce sommet, vu de Litokhoro.

scanned by Moschopoulos Georgios

mes considèrent avec méfiance et qu'ils soupèsent en faisant la grimace. Ces charges ne sont pourtant pas excessives, mais le Grec, comme tout Oriental, ne prête pas volontiers son dos à ce genre de transport. Si vous lui donnez un *rucksac*, il le saisira par les bretelles et le portera à la main, sans comprendre l'utilité de ces courroies.

Tandis que B. organise la caravane, je prends les devants, longeant la principale *vire* rocheuse qui passe, en montant légèrement, au pied même des hautes cimes. Celles-ci se dressent tout près maintenant, et j'ai le loisir d'en étudier les moindres détails. Ici, plus que partout ailleurs, l'Olympe offre l'aspect d'une ruine et il semble que la cause de cette ruine doive être attribuée à la fois à un phénomène sismique, relativement récent, et à une érosion très lente dans la vallée de Saint-Denys. Ces forces combinées auront provoqué une cassure, dont la tranche est encore très apparente sur cette face de la montagne, et il en sera résulté un formidable écroulement, créant d'un seul coup l'immense abîme où roule le Vythos.

Les *vires* qui traversent cet abîme sont jonchées d'éboulis menus sur lesquels on chemine aisément. J'inspecte, en passant, chaque couloir descendant du faîte. Ils ont tous l'air praticables, malgré leur grande inclinaison ; mais les crêtes qui les séparent sont hérissées de *gendarmes* rougeâtres, ciselés par l'érosion et tordus dans un enchevêtrement indescriptible.

En moins d'une heure, j'arrive au pied du Trône de Zeus, à l'endroit où, tournant à gauche, on découvre la *Porta* et la formidable paroi nord du Trône. Cette paroi

scanned by Moschopoulos Georgios

domine directement une combe circulaire *(Gourna Ilias)*, dont le fond est occupé par une tache de neige et qui s'ouvre sur la vallée par un petit col, celui que Baud-Bovy appelle *Col du Saint-Elie* et par lequel on peut rejoindre le Mavrolongos.

Dans les rochers voisins, fleurit une délicieuse campanule *(Campanula Oreades)*, au feuillage clair, d'un vert véronèse, et dont les corolles bleu de ciel semblent me regarder comme de grands yeux innocents. Les racines s'enfoncent si profondément dans les fissures du roc qu'il est difficile de les dégager. Tout en herborisant, je me suis engagé dans un couloir qui semble offrir une voie d'accès au Trône de Zeus. Aujourd'hui je n'ai pas le temps d'en tenter l'ascension, mais ce sera pour demain, j'espère.

Du point où l'on quitte les *vires* du versant oriental, il suffit de longer la paroi nord du Trône pour arriver, après une marche de flanc dans les éboulis, sur la large encolure de la Porta. Par cette porte ouverte à tous les vents, on aperçoit d'un seul coup d'œil les précipices de Trani Kazania, les profondeurs du Xero-lakki, la Sala Toura et toutes les crêtes successives qui vont, en s'estompant, rejoindre l'horizon lointain.

Mais, ce qui m'intéresse avant tout, c'est la proximité écrasante du Trône, dont les premiers bastions se dressent juste au-dessus de ma tête. Pour mieux l'admirer, je grimpe le long de l'arête qui le relie à la *Toumba* (Pic Jacques Philippe). En un quart d'heure, j'arrive sans peine sur ce petit sommet. D'ici, ce que l'on voit de l'Olympe paraît vraiment inaccessible et je comprends que les premiers explorateurs, arrivés sur le Saint-Élie,

scanned by Moschopoulos Georgios

se soient découragés à l'aspect rébarbatif de ces rochers.

L'arête nord du Trône présente sa tranche en enfilade et sépare deux parois lisses dont l'une, celle de droite, est absolument verticale. Avec un peu d'imagination, on pourrait comparer cette arête à l'éperon d'un puissant navire pétrifié, enlisé dans les éboulis de la Porta et légèrement penché sur le côté.

La colonne des porteurs débouche enfin au pied du Trône et je poursuis ma course solitaire. Descendant au col ouvert entre la Toumba et le Saint-Élie, je visite encore un sommet secondaire, situé plus au nord, et qui s'avance comme un promontoire sur les précipices du Xero-lakki. Je reviens ensuite au même col et rejoins la caravane au milieu de la petite combe de gazons que Baud-Bovy a surnommé la *Prairie des Dieux (Issoma Ilias)*. Nous décidons de tendre la base de notre station entre deux collines jumelles, qui dominent cette prairie au sud et d'où l'on découvre dans toute son étendue la grande chaîne du Saraï à Livadhaki, où nous étions hier. En inclinant l'objectif de 30°, vers les profondeurs de la vallée, nous raccorderons le levé avec celui du jour précédent.

Malgré l'heure tardive, l'éclairage n'est pas encore très favorable et c'est souvent le cas lorsque l'on photographie vers l'Est. Certaines stations ne peuvent même s'exécuter que très tard dans l'après-midi, juste avant le coucher du soleil. Nous sommes donc obligés de prendre patience et nous profitons de cette attente forcée pour interroger nos gens, Kakalos surtout, sur la nomenclature des lieux qui nous entourent.

Vers 5 h. seulement, nous tirons les photographies

scanned by Moschopoulos Georgios

et reprenons le chemin du bivouac. Les hommes sont fatigués et s'arrêtent à chaque instant. Stério surtout est amusant à voir, plié sous sa charge, la face contractée et rouge comme le foulard noué à son cou. Je l'entends répéter d'une voix lamentable son refrain habituel : *mama mia! mama mia ! sono morto !*

Dans la combe du Skolion, nous retrouvons enfin les mulets qui s'étaient malicieusement cachés derrière un dos de gazons et leur réapparition arrache des cris de joie aux porteurs exténués.

A 8 h., tout le monde est rentré au bivouac. Notre levé est terminé et il ne manque plus qu'une chose à mon bonheur : réussir demain la traversée des hautes cimes et la première ascension du Trône de Zeus.

Vendredi 12 août. — A 7 h. 30, Kakalos et moi quittons le bivouac à mulet et montons en une heure et demie au Skolion. Bickel préfère aller chasser le chamois sur les pentes de la Porta. Nous renvoyons les mulets sous la conduite d'un *agoyate* et suivons le faîte très large qui nous conduit en quinze minutes au sommet de la *Skala* (2866 m.).

Sept minutes nous suffisent pour descendre par des rochers brisés dans la brèche ouverte immédiatement au delà et qui doit être la plus basse dépression du faîte entre le Skolion et le Trône de Zeus. On y jouit d'un coup d'œil impressionnant dans l'abîme de Trani Kazania. Ici commence l'escalade décrite en style vibrant dans les pages de la *Grèce Immortelle* et dont j'avais relu si souvent les passages avant de la tenter moi-même. Le terme « escalade » me paraît du reste exagéré. En suivant la tranche du faîte, on peut sans difficulté et sans

scanned by Moschopoulos Georgios

même s'aider des mains, gagner le pied du premier ressaut formant la *Roche Tarpéienne.*

Ici, à vrai dire, le rocher se redresse, comme un mur assez roide, mais il présente des prises nombreuses. Nous arrivons ainsi sur la crête très étroite qui aboutit au sommet de *la Vierge.* Cette vierge de roc ne mérite plus son nom du moment où j'y parviens, en rampant entre deux abîmes, sur une succession de plaques imbriquées. Je me penche vers le gouffre qui se creuse au delà : c'est une brèche profonde dont on pourrait atteindre le fond en se laissant couler à la corde. Mais cette acrobatie n'a rien de bien tentant et j'y renonce sans regrets.

De retour sur la Roche Tarpéienne je cherche en vain les traces de la caravane de 1913. C'est ici en effet, sur ce petit pic, qu'ils baptisèrent tout d'abord Pic de la Victoire, que mes compatriotes genevois avaient déposé, entre quelques pierres, la bouteille contenant leurs cartes, alors qu'entourés de brouillard, ils s'étaient crus au faîte de l'Olympe.

Rebroussant chemin un instant, nous descendons de notre mur et en longeons le pied pour arriver presque immédiatement dans la brèche dont j'ai parlé. Toute cette face de la montagne est formée de gradins étroits, jonchés de blocs fracassés. A l'endroit où nous sommes, elle se creuse en un couloir qui conduit directement au premier *gendarme* de la *Crête de Coq.* En quelques minutes, nous grimpons sur le monolithe supérieur, une tour branlante qui précède immédiatement le point culminant, et, à 10 h. 20 exactement, nous touchons le plus haut sommet.

Le cairn des Genevois se dresse sur un gros bloc et j'y

scanned by Moschopoulos Georgios

plante le drapeau suisse qui, pour la troisième fois, flotte au faîte de l'Olympe.

Le ciel est parfaitement bleu, l'air absolument calme et il ne fait ni chaud ni froid : une température exquise. Je n'aurais pas pu rêver d'un jour plus beau. A part les premiers plans, la vue n'offre rien de bien nouveau à mes yeux, mais elle contribue puissamment à créer cette impression de domination qui s'empare de vous et que Baud-Bovy a fort bien décrite.

Bien loin vers l'ouest, je cherche à deviner le profil du Smolika (2574 m.), une des plus hautes montagnes de la Grèce, aux confins de l'Épire et de l'Albanie et d'où, un an auparavant, j'avais pour la première fois aperçu l'Olympe. Mais c'est en vain : à cette heure du jour, l'horizon est nécessairement voilé par le hâle des plaines et le Parnasse lui-même se dérobe à mes yeux.

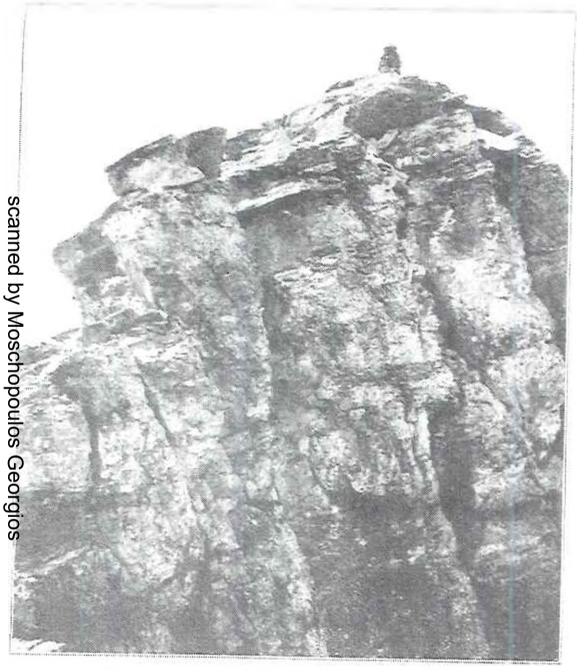
Dans le cairn, je ne découvre aucune carte ; mais une dalle porte une inscription en grec indiquant le passage de quelque berger ou chasseur : *Giorgio Kostandakos, 20. VII. 1920.*

A 11 h. 40, nous nous apprêtons à repartir. L'inconnu nous attend et je suis impatient de savoir ce qu'il nous réserve. Vu d'ici, le Trône de Zeus semble à peine moins élevé que le sommet où nous sommes. Il se présente, comme un mur énorme, aux blocs disjoints, suspendus sur l'abîme. Un gouffre immense nous en sépare et la question est de savoir comment nous allons descendre dans ce gouffre.

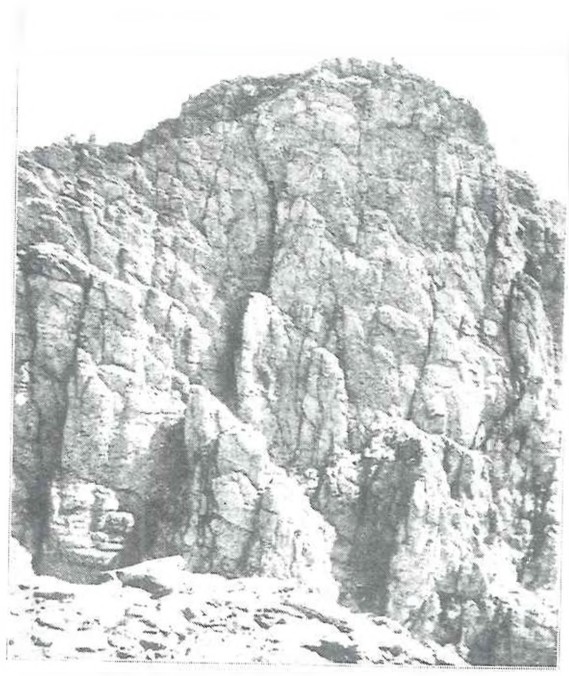
Après quelques pas dans un couloir, je prends pied sur l'arête principale. La crête est étroite et bien défendue par une rangée de créneaux à demi-ruinés et par des

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios



Sommet du Trône de Zeus.



Le plus haut sommet de l'Olympe
vu du Trône de Zeus.

scanned by Moschopoulos Georgios

blocs empilés au hasard, qui semblent devoir s'écrouler au moindre heurt. Au delà, on devine le plongeon de l'arête qui s'en va rejoindre la brèche ouverte au pied du Trône.

Je m'engage avec précaution sur la crête vertigineuse, mais Kakalos m'arrête bientôt d'un ὄχι (non !) significatif et me désigne à main droite un couloir étroit, creusé juste à côté du faîte et qui semble nous inviter à tourner l'obstacle. Nous nous y engageons donc, mais sans savoir où il nous mènera. Comme tous les couloirs qui sillonnent cette face de la montagne, il est bien moins terrible vu d'en haut que d'en bas et cela provient de la stratification des plaques, disposées en gradins étroits et sur lesquels on descend comme par un escalier.

Une demi-heure après avoir quitté le sommet, nous doublons le cap inférieur de l'arête qui bornait notre vue au nord et nous entrons du même coup dans un autre couloir, qui monte directement à la brèche ouverte au pied du Trône. Cette dernière grimpée est enlevée en douze minutes. La brèche, où nous reposons un instant dans l'ombre, est nommée *Stribadha* (Στριβάδα) par les chasseurs. Elle domine un vilain dévaloir qui correspond au couloir d'où nous sortons et qui plonge d'un trait dans la Trani Kazania. C'est le rendez-vous préféré des chamois, me dit Kakalos, mais aujourd'hui aucun d'entre eux n'est visible.

L'arête sur laquelle j'avais voulu m'engager en quittant le sommet se termine ici en gradins qui semblent offrir quelques chances de succès à celui qui en tentera l'escalade. Quant à nous, nous lui tournons le dos et par-

scanned by Moschopoulos Georgios

tons à l'assaut du Trône dont le sommet est de nouveau caché à notre vue. Les rochers sont brisés, mais faciles à gravir. On suit un instant le faîte, puis on traverse un large couloir aboutissant au point de jonction de la crête principale avec une arête secondaire détachée vers l'Est. C'est l'arête que l'on voit de profil du Saint-Élie et qui forme la frange supérieure de la grande paroi nord du Trône. Du haut de cette paroi, le coup d'œil dans le vide est saisissant. Les blocs que je m'amuse à détacher tombent d'un seul bond dans les éboulis qui jonchent le pied de la montagne.

Un *jodel* répond à notre canonnade : c'est B. que j'aperçois tout là-bas dans les rochers de la Porta, à l'affût de chamois toujours invisibles. Il me raconta plus tard son étonnement de nous voir avancer si facilement sur la crête de ce mur, au bord même de cette formidable paroi. Nous paraissions suspendus entre le ciel et l'abîme, comme de minuscules acrobates.

A 12 h. 50, nous nous arrêtons sur le premier sommet du Trône. Au delà et tout près, se dresse une tour qui nous domine encore et dont l'aspect rébarbatif semble défier toute attaque. Zeus va-t-il nous arrêter au moment où nous touchons le dernier degré de son trône ? Nous décidons de nous reposer ici et de récupérer nos forces avant de donner l'assaut final.

Je scrute la tour dans tous ses détails. Ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est l'aspect ruiné des blocs empilés sur l'arête. Il semble qu'une formidable explosion ait bouleversé les puissantes assises de ce mur et que le moindre heurt suffise à précipiter sa masse démantelée dans le vide béant.

scanned by Moschopoulos Georgios

Après une courte sieste, je m'encorde et me glisse avec précaution le long du faîte jusqu'au pied de la tour. Le premier ressaut est vertical, mais j'y découvre quelques prises excellentes et puis le surmonter sans peine. Kakalos se déchausse et avance à son tour pour pouvoir me filer la corde. Le second ressaut est trop élevé pour être attaqué de face. Il faut le contourner à gauche, en rampant sur une vire étroite, qui tourne, suspendue sur l'abîme de la Kazania. C'est une vraie boîte à surprises que cette tour ! et pleine d'agréables surprises, puisque, une fois de plus, la réalité se révèle bien moins terrible que la trompeuse apparence.

Περνάει ? Περνάει ! (Ça va !)

Et en effet, une fissure s'ouvre dans le roc, qui permet de rejoindre l'arête. En deux enjambées, nous touchons le Trône tant convoité.

Bickel, qui guettait notre arrivée, souligne notre victoire d'une salve de sa carabine. Nous lui répondons par une salve de pierres et pendant un long moment, les hautes parois de la montagne se renvoient l'écho d'un tonnerre infernal auquel nous joignons nos cris de triomphe.

Zeus est détrôné ! et nous n'irons pas plus loin.

Tandis que Kakalos travaille activement à l'érection du cairn, j'examine le dernier tronçon inexploré du faîte de l'Olympe. Entre deux abîmes, le mur crénelé s'abaisse, comme un arc, jusqu'à la Porta. Aux tours massives et penchées, succède un hérissement de *gendarmes* aigus. Il me faudrait, pour tenter le parcours de cette crête, un compagnon bien entraîné et parfaitement au courant de la technique de la corde. Kakalos n'en connaît mal-

scanned by Moschopoulos Georgios

heureusement pas l'usage. L'arête est certainement praticable et je suis persuadé qu'on pourrait la suivre à la descente. Elle rappelle un peu l'arête du Roc Champion à la Petite Dent de Morcles, en Suisse.

Kakalos a terminé sa pyramide et je glisse entre deux pierres ma carte avec nos noms et la date, comme c'est la coutume dans nos montagnes. Le cairn mesure plus d'un mètre de hauteur et, de Litokhoro, mon compagnon pourra le lorgner à travers son télescope et le faire admirer à ses compatriotes.

Descendus de notre tour, nous rassemblons nos effets et reprenons le chemin du bivouac. Voici le couloir où nous goûtons un peu d'ombre fraîche, puis les grandes *vires* que nous suivons en courant, légers comme des chamois. A 4 h., nous bouclons notre boucle dans la combe du Skolion et, peu après, nous rejoignons B., qui est en train de photographier sur le promontoire de Stavroïtia (2616 m.). Toute la vallée de Saint-Denys est éclairée à cette heure et la fumée traînante d'un incendie qui s'est allumé dans les forêts du Mavrolongos, contribue encore à l'originalité du tableau qui charme nos yeux.

Vers 5 h., nous rentrons au bivouac et commençons nos préparatifs de départ pour le lendemain. Dans la soirée arrivent cinq mulets commandés à Litokhoro, ce qui porte l'effectif de la troupe à 17 hommes et 10 mulets.

Samedi 13 août. — Un soleil radieux inonde de ses premiers rayons le large plateau de Bara, illuminant une dernière fois les petites tentes blanches qui s'y dressent. Le ciel est immuablement bleu et les clochettes

scanned by Moschopoulos Georgios

des troupeaux qui paissent alentour emplissent de leur sonnerie argentine la paix matinale de la montagne.

Tant de choses ici sont devenues familières, que l'on ne va pas les quitter sans regret. Il était si sympathique ce joli bivouac, bien abrité derrière les crêtes gazonnées ; nous y avons vécu des heures si pleines, si heureuses, si tranquilles !

Et pourtant, le départ est irrévocable : aujourd'hui même, nous allons descendre dans les plaines brûlantes. Déjà on lève le camp, on plie les toiles, on cloue les caisses ; c'est un va et vient continuel, des appels qui retentissent avec les coups de marteau, des mulets qui se roulent ; toute l'agitation fébrile précédant la dislocation d'une troupe. Dans une heure, tout sera nivelé, il ne restera là que quelques trous, quelques boîtes de conserves éventrées et les moutons, comme auparavant, passeront en broutant un gazon à peine foulé.

Le destin nous entraîne inexorablement sur le chemin de la vie, mais le souvenir de ces heures inoubliables ne périra pas et je pourrai, moi du moins, le retrouver entre ces lignes impuissantes à l'évoquer.

Stério et deux des gendarmes vont descendre avec nous au monastère de Saint-Denys, tandis que le gros de la colonne, avec les mulets lourdement chargés, fera le détour par Livadhaki, c'est-à-dire qu'ils reprendront notre route du 10 août et continueront à suivre le faîte de la grande arête, ou son versant oriental, jusqu'à un col situé beaucoup plus à l'Est et où l'on rejoint un sentier facile, descendant directement à Litokhoro par la rive droite du Vythos.

scanned by Moschopoulos Georgios

A 8 h., nous quittons le bivouac sous la conduite du gendarme qui connaît le chemin pour l'avoir parcouru quelques jours auparavant en compagnie de Kakalos. En vingt minutes, on arrive à la lisière supérieure des forêts et c'est précisément à cet endroit que le sentier est difficile à trouver. Suivant la crête d'une côte très abrupte, il serpente dans un bois touffu où les pins s'enchevêtrent aux hêtres et où la piste disparaît presque sous les feuilles mortes et les branchages qui jonchent le sol.

Heureusement, nous bénéficions des traces des mulets, fraîches de la veille, et de l'expérience de notre guide qui avance sans hésitation. Plus bas, on traverse une belle forêt de hêtres géants où le sentier est mieux marqué. Il se dirige horizontalement au nord-est pour éviter quelque paroi rocheuse, puis descend en zigzags et passe près d'une hutte solitaire, au milieu d'une petite clairière.

Plus on descend dans cet immense amphithéâtre qui ferme la vallée de Saint-Denys de trois côtés, plus l'air devient pesant et la chaleur incommodante pour nous qui n'y sommes plus habitués. Aussi profitons-nous de tous les coins d'ombre pour faire des haltes prolongées et admirer, bien haut dans le ciel, les tours grises, rutilantes de lumière, les ravins tourmentés et les abîmes de verdure qui nous entourent.

Impossible maintenant de manquer le chemin : c'est la seule voie par laquelle on transporte le bois dans la vallée, soit à la scierie *(Prioni)*, soit au couvent, soit même à Litokhoro. Le sentier traverse le lit desséché du torrent et suit presque constamment sa rive gau-

scanned by Moschopoulos Georgios

che, sur une pente de cailloux brûlants où les pins espacés n'arrivent pas à tempérer l'ardeur du soleil. Nous rencontrons successivement des mulets qui semblent abandonnés à leur sort, mais dont les propriétaires sont probablement des bûcherons dont on entend retentir la hache dans la forêt voisine ; puis des moutons, tapis immobiles dans l'ombre d'un rocher et dont le berger reste également invisible ; enfin des hommes, à la scierie de Prioni, et de l'eau, de l'eau en abondance pour étancher notre soif. Elle jaillit d'une gorge étroite, ouverte entre les parois lisses du calcaire et court joyeusement en reflétant le bleu du ciel et la verdure tendre des hêtres qui enchevêtrent leurs branches d'un rocher à l'autre. C'est ici la source principale du Vythos. Elle actionne aujourd'hui encore, d'une façon intermittente il est vrai, la petite scierie *(Prioni* ou *Kristomilo)*, dont les murs délabrés se dressent tout à côté. Deux ou trois hommes barbus et sombres sont couchés à l'ombre de leur hutte et se lèvent à notre arrivée, pour nous souhaiter la bienvenue. Malheureusement, ils n'ont rien d'autre à nous offrir que l'eau transparente de leur source. Ils en sont très fiers et nous y puisons largement sans nous faire prier. Nous questionnons ces gens au sujet du chemin qu'il nous reste à parcourir et ils prétendent qu'il faudra bien deux heures encore pour arriver au couvent.

La chaleur est accablante, mais nous décidons de poursuivre notre marche sans nous attarder davantage. Pendant plus d'une demi-heure, on chemine presque horizontalement, sans monter ni descendre, puis le sol-

scanned by Moschopoulos Georgios

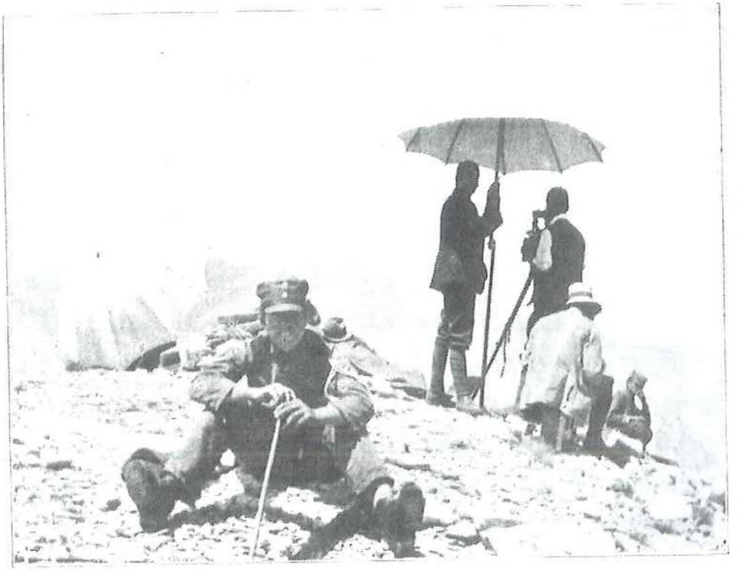
dat qui est en tête nous fait quitter le sentier principal pour prendre une piste récemment ouverte dans les taillis. Après quelques hésitations, elle descend sur les rives du torrent et conduit directement à Saint-Denys. Grâce à ce raccourci, le trajet n'a pas exigé plus d'une heure. A midi sonnant, nous faisons notre entrée dans la cour du monastère où l'*hygoumène* nous reçoit fort aimablement et nous introduit dans la fameuse chambre de réception où tant de voyageurs fatigués ont goûté l'accueil hospitalier des moines.

Malgré la faim qui nous tenaille et les punaises qui nous dévorent les jambes, nous prêtons à nos visages brunis une expression tantôt souriante pour nous informer de la santé de nos hôtes ; tantôt émerveillée pour admirer les précieuses reliques qu'ils étalent sous nos yeux ; enfin celle du fin gourmet, lorsqu'il s'agit de déguster le cognac servi en petits verres et qui, selon le rite, sert d'apéritif au prochain festin.

Et tout en nous grattant, nous nous armons de patience. C'est une vertu indispensable lorsqu'on visite un couvent oriental. Dans la paix immuable de ces sanctuaires, le temps semble avoir suspendu son vol...

Un gai soleil tombe en rayons obliques par les hautes fenêtres de la pièce et, en me penchant, j'aperçois entre les arbres l'écume blanche du torrent qui coule au pied du monastère. Voilà une excellente occasion de me dérober un instant à la curiosité des moines et à la persécution des insectes. En cinq minutes, je dévale le sentier rapide qui conduit à la rivière. Une eau fraîche et transparente tourbillonne ici dans une vaste piscine, creusée par les siècles dans un roc immense. Je m'y plonge avec

scanned by Moschopoulos Georgios



Paghos. — Station photogrammétrique.

A Litokhoro.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

délice et tout en me berçant dans les remous de l'onde capricieuse, je laisse errer mes yeux dans le bleu du ciel que découpe la ramure sombre des pins et plus haut, d'où nous venons, vers les cimes éthérées de l'Olympe qui semblent palpiter dans la lumière. Quelle volupté après quinze jours d'inconfort !

Le bain fut suivi du festin et le festin d'une douce sieste dans l'ombre épaisse de la forêt...

A 5 h., nous prenons congé des excellents moines qui veulent bien nous prêter leurs mules pour descendre à Litokhoro. Dès que l'on a rejoint le sentier principal, après une montée en lacets, la promenade se poursuit à plat, sous des pins magnifiques, entre lesquels on découvre les profondeurs de la vallée et la gorge par où s'échappe l'Énipée. C'est le chemin classique suivi et décrit par tous les voyageurs qui ont visité le couvent de Saint-Denys. Il quitte la vallée à mi-côte pour descendre en zigzags au *methoki* de la Skala et se dirige ensuite vers Litokhoro en traversant le lit raviné du torrent. Entre les hautes parois de la gorge, nous admirons une dernière fois les rochers de l'Olympe, dont les crêtes sont illuminées de rose.

A 8 h. du soir, nous faisons notre entrée à Litokhoro et trouvons le gros de la troupe qui vient d'arriver. Les tentes sont dressées dans la cour d'une ancienne hôtellerie et nous improvisons notre souper au clair de lune. Lorsqu'enfin tout le village est déjà plongé dans le silence, nous réveillons les gens du café et prolongeons fort joyeusement la soirée, en accompagnant de nos chants la guitare infatigable de Kakalos.

scanned by Moschopoulos Georgios

*

Le lendemain matin, notre colonne descendait avec armes et bagages à la station de Litokhoro, située à une heure et demie du village, au bord de la mer. C'est là que nous prîmes congé de nos gens. Ceux de Kokkinoplos allaient reprendre le chemin de la montagne et ce furent de touchants adieux.

A 11 h., le train nous emportait vers Salonique. A Katerini, un soldat nous remit nos valises et Mittof nous quitta pour réexpédier les instruments et les gros bagages à Athènes.

Tandis que le train s'éloignait lentement, nos yeux s'emplissaient d'une dernière vision, jusqu'au moment où le profil de l'Olympe se fondit définitivement dans la brume irradiée des plaines...

Le rêve était réalisé. Et, dès ce moment, ce ne fut plus qu'un souvenir.

scanned by Moschopoulos Georgios

*

Ces lignes étaient écrites, lorsque M. Edw. Richter, ingénieur à Iéna, me transmit la note suivante, que je traduis littéralement de l'allemand :

« Grâce à l'obligeante intervention de M. le Major von Orel, j'ai réussi en 1911 à consulter les actes du *Landesbeschreibungsbureau* de l'Institut géographique militaire de Vienne et j'ai relevé ceci :

« Le Capitaine Gerstner a visité le massif de l'Olympe du 4 au 9 août 1875. De Karia, dans la vallée de la Zilyana, il s'éleva par Skamnia, à l'est du ruisseau, jusqu'aux hauts sommets. Une heure au-dessous du point culminant, il installa son bivouac pour la nuit. Le lendemain matin, il parvint au sommet (2973 m.) par une grimpée très difficile sur des plaques rocheuses, à travers des éboulis et en côtoyant de profonds couloirs. La descente s'effectua par la rive ouest du ruisseau, par Triadha et Skamnia. Les lignes pointillées que la carte autrichienne au 1 : 200 000 indique sur les deux rives de ce ruisseau représentent probablement sa route. Les sources marquées sur la rive ouest du même ruisseau ont sans doute été relevées par lui. A cette description est jointe une esquisse représentant les trois principaux sommets de l'Olympe (Saint-Élie, point culminant et Aghios Anthonios). »

Cette note laconique semblait frustrer mes compatriotes genevois de la priorité de leur ascension au plus haut sommet de l'Olympe. Pour tirer les choses au clair, j'ai entrepris des recherches à Vienne et j'ai réussi, non sans peine, à découvrir l'adresse du capitaine (actuellement feld-maréchal) von Gerstner et à me mettre en relation avec lui et son fils. Ce dernier a bien voulu m'envoyer le récit de l'ascension, écrit sous la dictée de son père.

L'esquisse dont parle la note Richter n'a pas été retrouvée,

scanned by Moschopoulos Georgios

mais, grâce aux détails de la relation, j'ai pu me convaincre que le Capit. Gerstner avait gravi le *Saint-Elie* et non pas le point culminant. Un récit de cette expédition a dû paraître en 1917, sous le titre « Meeresleuchten », dans la *Reichspost* de Vienne, qui reproduisait également l'esquisse en question. Malheureusement, le numéro est épuisé et la rédaction du journal n'a pas pu me le procurer.

Il existe entre la note du *Landesbeschreibungsbureau* et le récit original des divergences sensibles, mais le second document, bien qu'il ait été rédigé près d'un demi-siècle plus tard, donne des détails très vivants et me paraît plus exact que le premier.

Le Capit. Gerstner se rendit à cheval de Larissa au couvent de Sparmos, où il fut reçu par les moines. Lorsque ceux-ci apprirent les intentions de leur hôte, ils le conduisirent dans la petite chapelle attenant au couvent. « A gauche de l'autel, raconte Gerstner, deux hommes étaient agenouillés, deux géants, dont la mine sauvage et sombre faisait peur à voir. Après avoir célébré la messe, le prieur me conduisit vers eux et, nous relevant à tous les trois la manche droite, il nous découvrit l'avant-bras. Il se fit apporter une épingle d'or et en piqua au bras l'un des géants. Une goutte de sang perla, qu'il introduisit par une piqûre dans mon propre bras. L'opération fut répétée entre le second homme et moi, puis il leur administra à chacun une goutte de mon sang. Une émotion indescriptible s'empara alors des deux géants. Ils m'entourèrent de leurs immenses bras et me couvrirent de baisers et de larmes d'attendrissement. J'appris qu'ils étaient bergers et que, désormais, nous étions frères ! Le prieur joignit nos mains droites, bénit notre trio et souligna ce pacte solennel en prononçant gravement ces mots : « Ils te montreront le chemin ».

Comme Gerstner n'était pas absolument rassuré sur l'issue de cette aventure, il préféra ne pas exposer inutilement la vie de ses domestiques et il les envoya avec les chevaux au couvent voisin, situé de l'autre côté du vallon (probablement Aghia Trias). Chevauchant la mule du couvent, il partit dans l'après-midi, accompagné des deux bergers et suivi d'un énorme chien.

scanned by Moschopoulos Georgios

Après une montée de cinq heures, il parvint, vers dix heures du soir, au lieu désigné pour le bivouac (probablement le plateau de Bara ou la combe de Stavroïtia). Gerstner raconte qu'il aurait certainement gelé durant la nuit, sans le brave chien qu'il avait pris dans ses bras pour se couvrir et se réchauffer.

Le lendemain matin, il quitte son bivouac à 2 h., et deux heures lui suffisent pour atteindre le sommet du Saint-Élie *(nach zweistündigem mühevollen Marsche über Steingeröll stand ich auf der höchsten Spitze des Agh. Elias)*.

Au retour, l'officier autrichien fut entouré par tous les bergers qui gardaient là-haut leurs troupeaux et il dut, bon gré mal gré, accepter de chacun d'eux une gorgée de lait et une bouchée de pain et de fromage en signe de fraternité et d'admiration pour ses hauts faits.

Gerstner semble avoir rejoint ses gens à Skamnia, d'où, par Karia, il descendit ensuite à Platamona pour regagner Salonique. Là, son exploit ne suscita tout d'abord que de l'incrédulité, puis un grand enthousiasme, car l'Olympe passait pour inaccessible et même pour inabordable, tant la crainte des brigands était grande. Une fête fut organisée en l'honneur du vainqueur. A Vienne, par contre, on n'attacha aucune importance à l'exploration du vaillant officier et « c'est pourquoi, dit-il en terminant, j'estimai qu'elle ne valait pas la peine d'être relatée ».

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

CARTOGRAPHIE

Plutarque, dans sa *Vie de Paul Emile* (chap. XV) raconte que la hauteur de l'Olympe fut mesurée par Xénagoras, un philosophe grec qui vivait au second siècle avant J.-C., et qu'il la trouva égale à 10 stades et 1 plèthre moins 4 pieds, soit 6096 pieds ou 1877 mètres.

Et Plutarque d'ajouter : « Les géomètres disent qu'il n'y a point de montagne plus haute, ni de mer plus profonde, que de dix stades. Mais il paraît que Xénagoras n'a pas pris seulement cette mesure à l'œil, et qu'il a employé des procédés géométriques et les instruments nécessaires ».

On trouvait à Pythion, dans le temple d'Apollon, l'inscription suivante :

Οὐλύμπου κορυφῆς ἔπι Πυθίου Ἀπόλλωνος
Ἱερὸν ὕψος ἔχει (πρὸς τὴν κάθετον δ' ἐμετρήθη)
Πλήρη μὲν δεκάδα σταδίων μίαν, αὐτὰρ ἐπ' αὐτῇ
Πλέθρον τετραπέδῳ λειπόμενον μεγέθει.
Ἑρμήλου δέ μιν υἱὸς ἐθήκατο μέτρα κελεύθου
Ξεινα γόρης· σύ δ', ἄναξ, χαῖρε καὶ ἐσθλὰ δίδου.

dont Ricard [1] nous sert la traduction que voici :

Auprès de Pythium, ville si révérée,
Au brillant Apollon dès longtemps consacrée,

[1] Plutarque, traduction Ricard, Paris 1862.

scanned by Moschopoulos Georgios

De dix stades et plus l'Olympe sourcilleux,
Élève dans les airs son sommet orgueilleux
Xénagore lui-même en prit la mesure.
Sois propice à mes vœux, ô roi de la nature.

Leake [1] plaçait Pythion entre Kokkinoplos et Livadhi, sur l'ancienne frontière entre la Piérie et la Tripolide, mais, depuis les recherches si heureuses de Heuzey, [2] on admet généralement que cette ville se dressait au sud du village actuel de Selos. [3]

Or l'altitude de ce lieu est de 700 mètres environ, et si nous y ajoutons 1877 mètres, nous obtenons une hauteur totale de 2577 m., qui correspond assez bien à l'altitude de la plus haute cime que Xénagoras pouvait apercevoir des environs de Pythion. Ce devait être le Flamboro (2421 m.) ou le point 2618 m. des sommets de Skamnia. [4]

Les voyageurs du commencement du XIXe siècle, et Reclus lui-même, ont mal interprété la mesure de Xénagoras en supposant qu'elle se rapportait au niveau de la mer. Leake seul (p. 342, note 2) compte bien cette hauteur à partir de Pythion, mais il estime l'altitude de cette ville à 2-300 pieds seulement au-dessus de la mer.

Cette mensuration, même très approximative, à une époque précédant de deux siècles la naissance du Christ, est un fait d'autant plus remarquable que, par la suite, les estimations des explorateurs vont s'écarter grossièrement de la réalité.

A la fin du VIme siècle, l'Olympe est mentionné dans la Cosmographie d'Isidor Hispalensis, et au XIIme siècle, sur la carte de Castorius, septième table de Peutinger. Depuis lors, il figure sur presque toutes les cartes qui nous sont restées de l'époque

[1] Leake : *Travels in Nothern Greece*, London 1835.
[2] Heuzey : *Le Mont Olympe et l'Acharnanie*, Paris 1860.
[3] Au lieu dit *Avles*, où quelques ruines sont encore apparentes.
[4] J'ai visité moi-même ces lieux au printemps de 1922, et il me semble que le point 2618 devait nécessairement attirer les regards de Xénagoras, comme étant la cime la mieux dégagée et paraissant la plus haute.

scanned by Moschopoulos Georgios

romaine et byzantine, sans grandes variations dans la désignation. Je me bornerai à citer les suivantes :

ca. 1150, *Hieronymus*, carte de l'Orient : *Olimpus* (avec Ossa et Pélion).

1203, *Osma*, 3me carte de Béatus : *Olimpus*.

entre 1276 et 1283, *Hereford* : *Mons Olimpus*.

ca. 1284, *Ebsdorf* : « *Nubes excedit Olympus* ».

ca. 1320, *Marino Sanuto* : *Olimpus*.

Au XIVme siècle, alors que la Grèce était déjà sous la domination des Osmanlis, on trouve notre montagne indiquée sur les Cartes de *Ranulf Higden* : *Olimpus*, sur les nos 2, 3, 5 et 6 ; *Mons Olimpus*, sur les nos 4 et 7.

1596, *Abr. Ortelius* : *Olympus Mons* (isolé et tout près de Larissa, sur la rive droite du *Peneus*).

XVIme s., *Gerh. Mercator*, Carte de Macédoine et Épire : *Olimpo Mons*, bien situé, mais avec un lac au pied W.

Indiqué, mais sans nom sur la carte de *J. Laurenbergius* (XVIme s.) et sur celles de *F. de Witt* et de *Nicolaus Vischer*, qui datent de 1700.

1636, *Sanson Abbavilleus* : *Olympus Mons* (à l'extrémité orientale des Monts Piériens.

1677, *P. Du-Val* : *Mons Olimpe* (une chaîne EW), prolongement des Monts Piériens.

1699, *J. B. Nolin* : *Olimpus Mons* (immédiatement au N de Larissa, donc trop au S, en Thessalie.)

En septembre 1707, parut la « Carte de la Grèce » de *Guillaume de l'Isle*, « dressée sur un grand nombre de mémoires anciens et nouveaux » au 1 : 2 500 000, et sur laquelle notre montagne figure pour la première fois sous le nom de *M. Lacha*. Située immédiatement au nord de *Larisse* et *Ternovo*, à dix lieues environ au sud de Platamona, sur la rive gauche de la *Selampria* (qui prend sa source dans le lac de Janina ! ! !), elle forme la prolongation orientale du *Mont Dragoniza* et se rattache au *M. Cassovo* (Ossa).

Cette carte, très fantaisiste, est intéressante à cause de ce nom

scanned by Moschopoulos Georgios

de *Lacha*, dont l'origine est inexplicable, et qui pourtant va se perpétuer dans la littérature jusqu'à nos jours.

Ce même nom se trouvait déjà sur la carte de *J. C. Pedemontanus*, qui date du XVIme siècle, mais pour désigner une montagne située entre Lamia et Trikala, alors que l'Olympe n'est pas figuré et remplacé par une forêt qui est probablement la forêt Calipeucé.

Plus tard, en 1715, sur la carte de *N. de Fer*, on trouve *Olimpe M.* bien situé sur la frontière entre la Thessalie et la Macédoine, et dominant un *Golfe Lacha* qui s'ouvre au pied nord de la montagne, entre les villages actuels de Platamona et Katerini.

Plus tard encore, sur la *Carte de la Grèce Moderne*, par J.-D. Barbié du Bocage, parue à Paris en 1821, le *Mont Delacha* est situé au sud-ouest de Pharsale et n'a donc rien à faire avec l'Olympe, qui est indiqué au bon endroit et sous son vrai nom. On voit donc que ce nom *Lacha* a été déplacé plusieurs fois.

Sur la carte de *Gerardus et Leonardus Valk*, qui date du milieu du XVIIIme siècle, on trouve un *Macedonius M.*, sur la rive droite de l'Haliacmon.

Sur celle de la Thessalie (« Thessalia Achillis Patria »), par *P. Mortier* (Amsterdam), qui semble provenir de la même époque, l'*Olympus Mons* est surmonté d'une chapelle et immédiatement au nord on lit la mention : *Chironides petrae*, qui désigne évidemment la montagne des centaures. Or, on sait que l'expression *χειρωνίδες ἄκραι* est employée dans la poésie pour désigner le Pélion, qui figure ici sous le nom de *Pelius Mons*, par opposition à *Lapithae urbs*, indiquée au bord des marais de *Nessonis* (environs de l'Ossa), qui se trouve ici au nord des gorges de Tempé.

Dans son *Analyse critique des Cartes de l'Ancienne Grèce*, dressées pour le Voyage du jeune Anacharsis, [1] Barbié-du-Bocage dit (p. 34) que « le sommet du Mont-Olympe fut fixé par

[1] Barbié-du-Bocage : *Analyse critique des Cartes de l'Ancienne Grèce*, Paris 1788.

scanned by Moschopoulos Georgios

un rayon tiré de Salonique ». Sur sa carte de la Thessalie (janvier 1788), la mention *Mont Olympe* s'étend des Monts Cambuniens jusqu'au Tempé, séparant la Piérie de la Perrhébie. Le système orographique en est très compliqué. Le *lac Ascuris* (Nezeros) est situé beaucoup trop au nord entre le *Mont Octolophos* et *Eudieru*, qui porte une chapelle. Il s'agit évidemment ici de la tour d'*Eudiéron*, mentionnée par Tite-Live (44, 3).

Le commencement du XIXme siècle vit paraître une série de relations de voyages en Orient, dont quelques unes sont accompagnées de cartes intéressantes, quoique très fantaisistes.

Dodwell, [1] qui voyageait avec Gell en 1805, nous dit que peu de montagnes en Grèce égalent l'Olympe en altitude. Il cite la cote de Bernouilli [2] et, sur sa carte, le *Mons Olympus* est figuré comme une chaîne s'étendant du sud-est au nord-ouest, du Tempé aux Monts Piériens.

Holland [3] cite Xénagoras et Bernouilli et ajoute (p. 303) : « the height of Olympus may be considered as being somewhat more than 6000 feet... I am not aware that this point has ever been barometrically ascertained ».

Pouqueville [4] est plus sévère : « Il est faux, comme l'ont avancé quelques géographes, que l'Olympe égale les Alpes en hauteur. Depuis longtemps cette exagération est réduite à sa juste valeur ; et le fait seul de la fonte totale des neiges, qui a lieu chaque année sur ses sommets, suffirait pour détruire une pareille assertion, si on pouvait y ajouter foi. Je n'ai, pour évaluer sa hauteur, que le témoignage des anciens [Xénagoras et

[1] Dodwell : *A Classical and Topographical Tour through Greece during the years 1801 & 1806*, London 1819.

[2] Plusieurs auteurs ont cité la cote de 1017 toises fixée par Bernouilli en indiquant comme source les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour 1699. J'ai fait consulter cette source à Paris, mais on n'y trouve absolument rien au sujet de l'Olympe.

[3] Holland : *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia, etc. during the years 1812 & 1813*, London 1815.

[4] Pouqueville : *Voyage de Grèce*, 2e édition. Paris 1826. Vol. III, p. 360.

scanned by Moschopoulos Georgios

Bernoulli] et j'affirme que, vu de la région supérieure du Pinde, il m'a paru inférieur au Mavronoros. » [1]

Pouqueville ajoute (IV, 87) que le capitaine Gauttier, au cours de ses observations astronomiques sur les côtes de la Grèce, fixa les coordonnées de la montagne par « lat. 40,4,32 ; long. 20,1,38 ». [2]

Leake, qui voyageait à la même époque que Dodwell et Holland, considère notre montagne comme le point culminant de la Grèce. [3] C'est le seul qui interprète exactement la mensuration de Xénagoras (III, 342) : « The ten stades of perpendicular altitude which Xénagoras assigned to the summit of Olympus above Pythium seem to be not far from the truth, and what is uncommon in ancient computations of this kind, the error is more probably in defect than in excess. »

Sur sa carte au 1 : 750 000, le *Mont Elymbo* [4] *(Olympus)* est situé trop à l'ouest et semble former deux sommets jumeaux. On y trouve indiqués les monastères *A. Triadha* et *A. Dhionysio.*

Sur les cartes de la Turquie, publiées en 1818 par Vaudaucourt [5], en 1822 par Lapie, [6] et en 1828 par Cotta [7] ; sur les cartes russes [8] et sur celle de l'Institut Géographique de

[1] Sommet de 2200 m. environ situé près de Zygos, sur la frontière entre l'Épire et la Thessalie.

[2] Ptolémée fut le premier à en fixer les coordonnées par 50° de long. et 39° 20′ de lat. N. (III, 12, 16). Rappelons que, dans le système géographique de Ptolémée, le degré de longitude valait 500 stades, alors que celui de latitude en valait 700. Le méridien initial passait par les îles Canaries et le 36e parallèle par l'île de Rhodes. Il désigne la montagne sous le nom de *Ὄλυμπον ὄρος* et la restitution de sa carte par Müller la représente comme un massif isolé, séparant la *Pieria* de la *Pelasgiotae.*

[3] Op. cit. Vol. I, 434.

[4] Au sujet de ce nom, voir la Toponymie.

[5] F. Guillaume de Vaudaucourt : Carte générale de la Turquie d'Europe, 1818.

[6] Lapie : Carte générale de la Turquie d'Europe en 15 feuilles, 1 : 816 000, Paris 1822.

[7] Cotta : Das Osmanische Reich in Europa. 6 feuilles, 1 : 1 000 000, Munich, 1828. C'est une interprétation de la précédente.

[8] Pozniakow et Mednikow ; Karte des Kriegschauplatzes in der Türkei,

scanned by Moschopoulos Georgios

Vienne [1] qui passe pour la moins erronée, l'Olympe est situé beaucoup trop au nord, trop loin du défilé de Tempé et rien ne rend le relief véritable du massif.

La Carte de la Turquie d'Europe, rectifiée par Boué [2] et annexée à la fin du premier volume de sa « Turquie d'Europe », [3] réalise une première amélioration dans la topographie de notre montagne.

Boué écrit (I, 202) : « L'Olympe, l'Olympos des Grecs, le Tschelè [4] des Turcs, est une montagne qui ne paraît bien représentée sur aucune carte. Placées à quatre ou cinq lieues à l'est-nord-est d'Alassone, sa cime ou plutôt ses doubles cimes, courant du nord-ouest au sud-est, paraissent entourées de tous côtés de grands contreforts... » et (page 204) : « Depuis la Thessalie, ses cimes apparaissent pointues et au haut d'un vaste amphithéâtre de montagnes, ce qui leur donne l'apparence d'une plus grande élévation que celle qu'elles ont réellement, car l'Olympe n'a que 6112 p. »

Cette cote nouvelle, qui ne figure du reste pas sur sa carte, semble provenir d'une observation barométrique, puisqu'elle se trouve plus loin (vol. IV, Appendice 4) dans la « Table des hauteurs mesurées en Turquie au moyen du baromètre, avec d'autres hauteurs évaluées approximativement d'après les premières ». A la p. 578 de cet appendice, nous lisons en effet : « Cimes de l'Olympe (hêtres, pins, gazons), 6112 ».

Barth a prouvé plus tard [5] que Boué n'avait pas pu apercevoir le point culminant du massif et que cette évaluation ne concerne qu'un contrefort.

Vingt siècles après Xénagoras, Grisebach [6] est le premier

1 : 420 000, 1828-29. — Karte der Europäischen Türkei, v. Topographischen Depot in St. Petersburg, 1831.

[1] Karte der Europäischen Türkei, nebst einem Theile v. Kleinasien, vom Oester. Generalquartiermeisterstabe, 21 feuilles, 1 : 576 0000 ; 1829.

[2] Ami Boué : Carte de la Turquie d'Europe, Paris 1840.

[3] Boué : *La Turquie d'Europe*, Paris 1840.

[4] Au sujet de ce nom, voir la Toponymie (Semavat-Evi).

[5] *Zeitschrift für Allgemeine Erkunde*, Bd. XVI, p. 147.

[6] Grisebach : *Reise durch Rumelien... im Jahre 1839;* Göttingen 1841.

scanned by Moschopoulos Georgios

géographe qui indique une cote se rapprochant de la réalité et nous sommes étonnés de voir qu'il l'attribue à Boué, dont l'altitude vient d'être citée. Nous lisons en effet (tome II, 23) : « ... 9757, nach der Handschrift des Herrn v. Friedrichsthal, [1] der an der ersten Boué'schen Reise Theil nahm und dessen Höhenmessungen vermittelst des Barometers mir mitgetheilt wurden. »

En 1831 déjà, le Commandant R. Copeland, de l'Amirauté anglaise, au cours de ses levés des côtes du Golfe de Salonique, avait exécuté des visées sur l'Olympe, mais ce n'est qu'en 1852 que fut publiée la carte marine portant la cote 9754 feet (2973 m.), première cote officielle de l'Olympe. La carte de Copeland n'ajoute absolument rien à la topographie du massif qui est figuré sans détails, comme une chaîne ininterrompue, s'étendant du Tempé vers le nord-ouest, avec cette seule mention : *Mont Olympus 9754.* L'édition de 1890 [2] porte cette remarque : *North and East of Platamona the surveys on which this chart is founded are imperfect.* Or cette zone est justement celle dont Copeland est responsable.

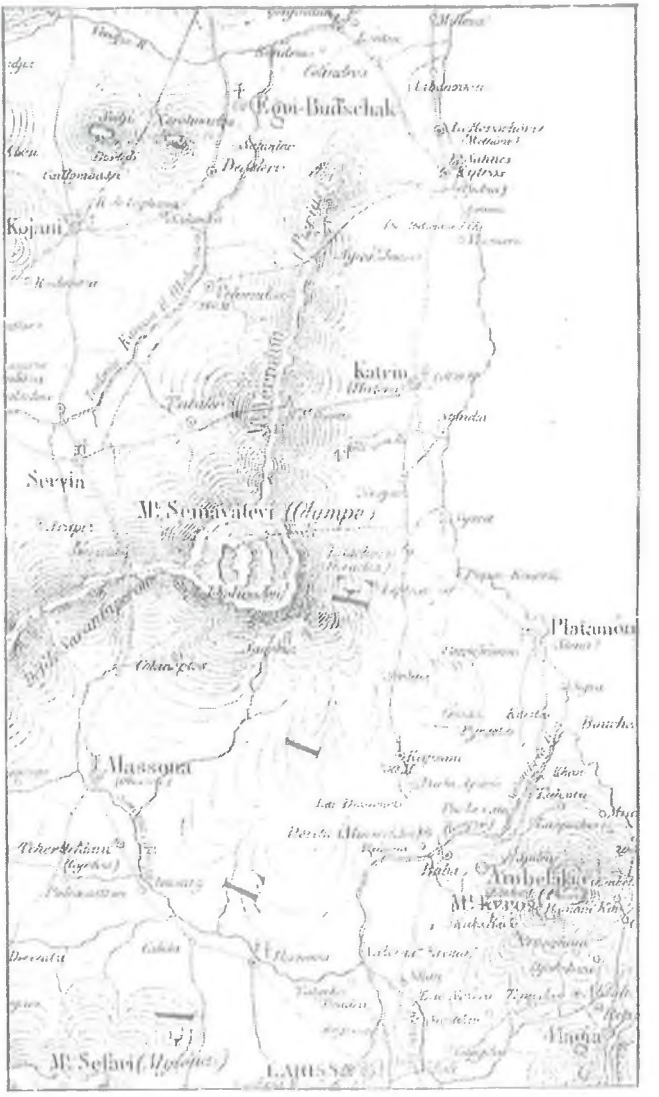
Ajoutons que le *Mediterranean Pilot,* [3] qui expose les commentaires relatifs aux cartes marines anglaises, fixe les coordonnées de l'Olympe par 40° 05′ de lat. N. et 22° 22′ de long. E. On n'y trouve malheureusement aucun renseignement précis sur le point visé par Copeland, mais il est certain que le sommet de la montagne est parfaitement visible du Golfe de Salonique. Nous verrons plus tard que Heuzey et d'autres ont attribué cette cote de Copeland à la cime inférieure du Saint-Élie. Remarquons qu'elle correspond presque exactement à celle citée par Grisebach (9757′) en 1841. Il est probable qu'il en

[1] Friedrichsthal (un Autrichien) accompagnait Boué comme botaniste, Viquesnel comme géologue. Dans l'ouvrage que ce dernier publia en 1868 : *Voyage dans la Turquie d'Europe*, Paris 1868, figure déjà la cote de la marine anglaise,

[2] Archipelago (6 feuilles) : *Gulf of Saloniki...* from surveys by Commander Copeland, R. N. (1831), London, published at the Admiralty, 29. III. 1890.

[3] *The Mediterranean Pilot.* vol. IV, Londres 1892.

scanned by Moschopoulos Georgios



Carte de Nicolaïdy.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

avait eu connaissance, bien qu'il l'attribue à Friedrichsthal. [1]

La cote de Copeland se trouve reproduite sur presque toutes les cartes publiées entre 1852 et 1878, mais certains auteurs continuent à l'ignorer et attribuent à l'Olympe des altitudes fantaisistes. Ainsi Bursian [2] qui le cote 9160 pieds, en le citant sous le nom d'*Elymbos* ; puis Desdevises [3] qui mentionne Heuzey et attribue au Saint-Élie 8916 pieds, sans dire sur quelle observation il se base. Dans la troisième édition du Dictionnaire de Pape, [4] nous lisons : « Elimbo, 6-7000 Fuss hoch ». [5]

Un des documents cartographiques les plus curieux concernant l'Olympe est certainement la « Carte de la Thessalie et de la Macédoine » annexée à l'ouvrage de Nicolaïdy sur la Turquie contemporaine. [6] Sur cette carte, dont l'échelle est approximativement de 1 : 600 000, notre montagne apparaît comme un volcan, avec un immense cratère dont le fond est occupé par un lac. Ce lac ne peut pas être celui de Nezeros *(Ascouris)*, qui est indiqué près de Rapsani, sous le nom de *Lac Dioscouris*. La montagne forme le coude d'une chaîne continue venant des Monts Cambuniens (à l'ouest) et qui se prolonge au nord sous le nom de *Mont Vermion (Pierius)*. Le sommet porte le nom turc : *Mont Semavatevi*. [7] C'est le seul qui soit à sa place dans

[1] En 1843 encore, Fiedler, *Geographie und Geschichte v. Altgriechenland*, Leipzig 1843, indique 6000 pieds d'altitude.

[2] Bursian : *Geographie von Griechenland ;* Leipzig 1862, vol. I, p. 41.

[3] Desdevises-Du-Dézert : *Géographie ancienne de la Macédoine ;* Paris 1863.

[4] Pape : *Wörterbuch der Griechischen Eigen-Namen.;* Brunswig 1870.

[5] Dans les dictionnaires de la première moitié du XIXe siècle, on trouvait des renseignements plus fantaisistes encore. Ainsi :

Dictionnaire Géographique Universel, Paris 1830 : *Olympe, Olymbos ou Lacha 40° 4' 32"de lat. N. et 20° 1' 38" de long. E. 7120 pieds.*

Dictionnaire de Géographie Moderne, par Perrot, Paris 1837 : *Montagne de Grèce près du Golfe de Salonique, son sommet est à 460 m. au-dessus de la mer.*

La 9e édit. du *Dictionnaire Boaillet* (1852) lui accorde *2373 m.* par 40° 41' lat. et 20° 3'.

[6] Carte de la Thessalie et de la Macédoine, dressée et corrigée sur lieux par B. Nicolaïdy, capitaine du Génie au service de S. M. le Roi de Grèce. Paris 1859. Voir la reproduction page 166.

[7] Au sujet de ce nom, voir Toponymie.

scanned by Moschopoulos Georgios

ce dessin entièrement faux où nous trouvons mentionnés *Vlakholivadon, Cokinoplos, Scamnia, Litochori*, etc. Le monastère de Saint-Dyonis *(sic)* se trouve sur un sentier reliant Katrin à Servia, à travers le Mont Vermion. Aucune cote ne figure dans la région qui nous intéresse et, dans le texte de l'ouvrage, on cherche en vain une description de la montagne. La carte de Nicolaïdy est probablement copiée sur un document turc.

La Carte du Mont-Olympe, qui accompagne l'ouvrage de Heuzey, a le grand mérite d'être beaucoup plus détaillée que tous les documents précédents (voir p. 48). Elle comprend la région qui s'étend entre le Pénée et l'Aliachmon et son échelle correspond approximativement au 1 : 275 000. Le relief est rendu par des hachures très sobres qui laissent au dessin toute sa clarté. Les pentes inférieures de la montagne sont assez bien représentées, mais la région supérieure, l'Olympe proprement dit, affecte une forme qu'il n'a pas en réalité : celle d'un large chaînon dirigé du nord au sud. Sur le versant sud, le moins inexact, nous trouvons les deux monastères de Sparmo et d'Ha. Triadha, la cime de l'Itchouma, puis le sommet central appelé *Kalogheros* (le Moine). La grosse erreur de Heuzey est d'avoir placé son *Hos. Hilias* (Saint-Élie) à deux lieues au nord du Kalogheros et de lui attribuer la cote de Copeland, en le considérant comme point culminant.

La zone inexplorée par Heuzey est laissée en blanc et donne l'illusion d'un immense plateau s'étendant du Kalogheros au Saint-Élie. Cette carte a été vivement critiquée par les explorateurs ultérieurs de l'Olympe, Barth et Tozer entre autres.[1] Heuzey répondit plus tard à ces critiques en disant qu'il n'était pas topographe. Au point de vue archéologique, la valeur de son ouvrage est incontestable et, aujourd'hui encore, il est

[1] Voici ce que dit Tozer (*Researches in the Highlands of Turkey;* Londres 1869) : « The map that accompanies the Frenchman's volume deserves the severest animadversion, for the northern half of the mountain, including all the highest summits, is as falsely delineated as if the compiler had never been on the spot. »

scanned by Moschopoulos Georgios

constamment cité comme une des plus grandes autorités pour la Thessalie et la Macédoine. Sa conception topographique de l'Olympe a malheureusement prévalu elle aussi, et nous pourrons constater la répercussion de ses erreurs pendant un demi-siècle encore.

En 1862, le géographe allemand Heinrich Barth traversa le massif de l'Olympe de Kokkinoplos à Litokhoro, visitant les environs du Skolion et gravissant le Saint-Élie. La carte [1] annexée à son livre [2] est un croquis routier très détaillé, dessiné d'après les données de l'auteur par le fameux cartographe H. Kiepert et finement gravé en hachures (voir p. 170).

L'itinéraire de la traversée est aussi rigoureusement indiqué sur cette carte qu'il est décrit dans le texte. Malheureusement, il règne à l'endroit des hautes cimes une grande confusion. Elle paraît provenir du recoupement défectueux des visées prises à la boussole, et Barth s'est attaché aveuglément à ces points, sans faire intervenir ses souvenirs personnels. Un simple croquis dessiné à vue en cours de route aurait certainement rendu plus fidèlement l'allure générale du terrain.

Pour gagner le Saint-Élie, Barth avait longé la base des plus hauts sommets qui — comme il le dit lui-même — le dominaient de leurs parois abruptes. Or, sur sa carte, il situe la *Höchste Spitze* à quatre kilomètres à l'ouest de cette route. Nous touchons ici du doigt la véritable source de l'erreur que l'on constate ensuite sur toutes les cartes à grande échelle, depuis celle de l'Épire et de la Thessalie par Kiepert (1871), jusqu'aux dernières éditions du 1 : 200 000 autrichien.

Entre l'exploration de Barth et celle que nous fîmes en 1921, aucun géographe n'a jamais visité le massif et, sur toutes les

[1] Originalkarte einer im Herbst 1862 von Heinrich Barth ausgeführten Reise durch die europäischen Türkei, von Rustschuk über Filibe, Rilo und Monastir (Bitolia) nach Saloniki. In grösserem Massstabe eingetragen vom Verfasser, reduciert und ergänzt von H. Kiepert. 1 : 500000.

[2] Barth : *Reise durch das Innere der Europäischen Türkei*... Berlin 1864. Voir aussi *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde*, vol. XV et XVI, Berlin 1863-64.

scanned by Moschopoulos Georgios

cartes de cette période, la topographie de l'Olympe est restée celle de Barth, interprétée par Kiepert et ses disciples.

Malgré cette grossière erreur, l'expédition de Barth peut être considérée comme l'une des plus fructueuses au point de vue géographique. Bien qu'il n'indique aucune cote, l'auteur introduit plus d'une douzaine de noms nouveaux, qui seront adoptés en partie sur les cartes officielles. Dans notre étude toponymique, nous aurons l'occasion de revenir sur l'orthographe généralement exacte de ces noms.

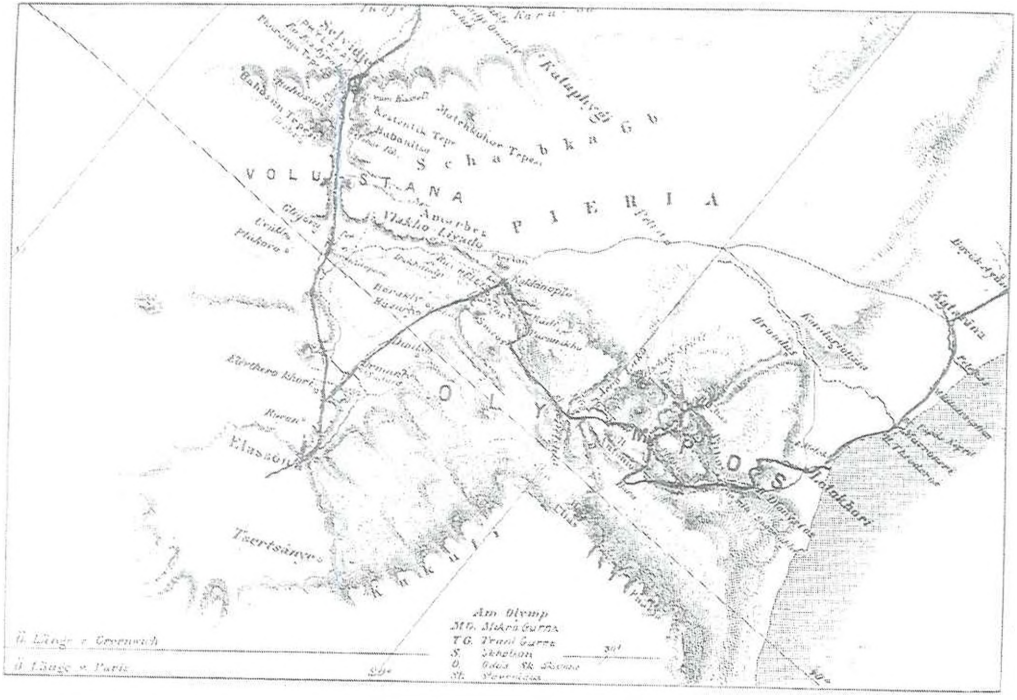
Barth distingue du sud au nord l'*Haghios Antonios* (le Palimanastri, 2815 m. de notre carte) ; immédiatement après, le *Skolion*, puis le groupe confus des cimes centrales, dont la *Höchste Spitze* ; enfin tout au nord, l'*Haghios Elias*. Un autre *Haghios Elias* est situé au sud de Bara, à l'endroit du Saraï actuel. Du sommet du Saint-Élie, Barth avait reconnu immédiatement l'erreur de Heuzey, qui considérait cette cime comme point culminant. Il estime que la cote de Copeland doit être attribuée à la *Höchste Spitze* et qu'elle n'est pas exagérée. Quant au petit Saint-Élie (« den kleinen H. Elias »), il le considère comme très inférieur et tout juste digne de porter la cote de Fiedler [1] qui est de 6738 pieds, soit 2524 m. En prenant la moyenne entre les estimations de Heuzey et de Barth, nous obtenons une hauteur de 2748 m. qui n'est pas éloignée de la réalité, puisque la cote exacte du Saint-Élie est de 2787 m.

En terminant sa relation, Barth exprime un doute quant à la supériorité de l'Olympe sur un sommet de la chaîne du Rhodope, le Yel-Tepe. Depuis lors, l'altitude du Yel-Tepe a été fixée à 2681 m., mais, si celle du sommet voisin, le Mus-Alla, se confirme (△2924 m. d'après le 1 : 200 000 autrichien), l'Olympe ne serait pas, en effet, le point culminant de la péninsule. [2]

[1] Fiedler : *Geographie und Geschichte v. Altgriechenland.* Leipzig 1843.

[2] Dans la *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde*, Bd. XVIII (Berlin 1865), Barth se plaint « dass das schöne und inhaltreiche Doppelblatt *(Das Mittelländische Meer und Nord-Afrika, in 1 : 7 500 000*, Gotha 1864) des Herrn Professors August Petermann diesen classischen Gebirgsfürsten mit solcher Geringschätzung behandelt, dass es ihn erst in die zweite Kategorie

scanned by Moschopoulos Georgios



Croquis routier de Barth.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

Le Rev. Henry Fanshawe Tozer devait être un observateur très sagace, car sa conception orographique de l'Olympe est beaucoup plus claire que celle de ses prédécesseurs. Sur sa petite carte du massif, très schématique, il est vrai, nous trouvons pour la première fois exprimée la forme véritable de notre montagne : celle d'un fer à cheval.

Cette carte indique un chaînon central nord-sud portant la mention *High Summits*, aux extrémités duquel se dressent deux *Saint-Elias*, l'un au nord, l'autre au sud et d'où partent vers l'est les deux puissantes arêtes bordant la vallée de Saint-Denys.

Au couvent de Saint-Denys, le baromètre de Tozer marquait 938 m. et 9758 pieds au sommet du Saint-Élie, ce qui coïncide d'une façon vraiment étonnante avec la cote de Copeland (9754 '). [1] Il estime à 200 pieds environ la supériorité des cimes centrales sur le Saint-Élie (elle est en réalité de 131 m.) et il blâme Heuzey pour son « inexactitude habituelle », tout en reconnaissant que Barth a beaucoup trop rabaissé le Saint-Élie. S'il ne l'indique pas sur sa carte, Tozer est du moins le premier qui situe exactement le point culminant dans sa description.

En 1861-62, Heuzey avait, sur l'ordre de Napoléon III, entrepris une nouvelle exploration archéologique en Macédoine. Il était accompagné du « garde du génie » Laloy, qui leva en partie la topographie des régions visitées. En 1876, parut à Paris un immense ouvrage sur cette expédition, [2] comprenant une quantité de planches et plusieurs cartes, dont l'une, la carte B., nous intéresse spécialement. Voici ce que Heuzey nous dit à ce sujet (p. 414-15 du texte) :

« La carte B. contient enfin quelques renseignements inédits sur les régions supérieures du Mont-Olympe, particulièrement sur les cimes septentrionales et sur les grandes pentes du nord

der Gebirgswelt dieses Meerbeckens hinabdrückt, indem es ihm fast um 3000 Pariser Fuss zu wenig gibt ».

[1] Voir plus haut le récit de son expédition et la note p. 66-67.

[2] *Mission archéologique de Macédoine*, par L. Heuzey, membre de l'Institut, et par H. Daumet, Paris, Firmin-Didot, 1876.

scanned by Moschopoulos Georgios

et du nord-est. Ces indications ont été obtenues de loin à l'aide de la boussole, grâce aux nombreux recoupements que M. Laloy a pu prendre sur les sommets, en levant la topographie de la région de Pydna... »

Heuzey ne manque pas l'occasion de répondre ici aux nombreuses critiques dont son premier ouvrage, et surtout sa carte, avaient été l'objet. Cette carte, dressée par un archéologue, n'a pas, dit-il, d'autre prétention que de donner au lecteur une idée approximative sur les formes générales de l'Olympe.

Malheureusement, la carte dressée par Laloy ne vaut guère mieux, du moins pour la région qui nous concerne. Laloy, comme Barth, semble accorder une confiance illimitée à la topographie basée sur des visées à la boussole. En outre, trompé par ses souvenirs ou par les notes fournies à Isambert, Heuzey interprète faussement le texte de Barth et lui fait dire des choses que le géographe allemand n'a jamais prétendues. C'est ainsi qu'il écrit, un peu plus loin que la note déjà citée :

« J'ai donné le nom d'*Haghios Hilias* au plus haut sommet de l'Olympe. Le Dr Barth, qui est parvenu en 1862 par le versant opposé jusqu'à la chapelle de Saint-Élie, a constaté que cette chapelle n'est pas construite en réalité sur le pic le plus élevé, qui se détache plus au nord-ouest, et qu'il n'a pu lui-même aborder. Mais M. Gorceix, membre de l'école d'Athènes pour les sciences, après une nouvelle ascension faite en 1869 sur la cime du *Kalogheros*, m'a confirmé que le nom d'*Haghios Hilias* n'en est pas moins bien appliqué à tout le groupe septentrional des sommets. Notre carte B., conformément aux nivellements de M. Laloy, donne à la plus haute cime 3050 m. au-dessus du niveau de la mer. »

Comme on le voit, Heuzey est complètement désorienté ; il confond nord-ouest avec sud-ouest et voici le Saint-Élie dépassant 3000 m. d'altitude !

La carte de Laloy est reproduite en fines hachures à l'échelle de 1 : 625 000. Dans la région qui nous concerne, elle ne figure que la partie supérieure et septentrionale des hautes cimes, qui forment ici un bloc avec cette seule mention : *Mont Olympe*,

scanned by Moschopoulos Georgios

3050 *(relevé de Kourino)*. Kourino (*Κορτνός* du 1 : 200 000 autrichien) est situé immédiatement au nord-est de Katerini, à 30 km. environ du Saint-Élie, qui, sous cet angle, apparaît en effet comme la cime principale.

Il est intéressant de constater que, si les renseignements de Heuzey ont trouvé un crédit même très large dans la littérature de l'Olympe, spécialement dans les guides Joanne [1] et jusque chez Reclus, ses erreurs, par contre, n'ont subi aucune répercussion dans la cartographie ultérieure. Ceci s'explique par le fait que les cartes qui parurent dans la suite sont dues presque toutes à l'initiative de géographes allemands et autrichiens, Kiepert en tête, qui tous utilisèrent pour la topographie du massif les documents rapportés par Barth.

Heinrich Kiepert est certainement l'homme qui a le plus contribué à la cartographie de la Péninsule des Balkans et c'est lui qui entreprit de coordonner enfin les renseignements épars et si divers, résultant des explorations de la première moitié du XIXme siècle. En 1871 parut sa *Carte de l'Epire et de la Thessalie*, en deux feuilles, au 1 : 500 000. [2]

La région de l'Olympe est une interprétation très habile du routier de Barth, dont l'itinéraire est indiqué en pointillé. La partie septentrionale du massif est empruntée aux levés de Laloy (dont Kiepert avait obtenu une copie originale), mais la cote 2973 (qu'il fait précéder d'un△) est maintenue pour le point culminant, à l'endroit où Barth situe sa *Höchste Spitze*, c'est-à-dire à 4 km. environ à l'ouest-sud-ouest de *Haghios Ilias*. Comme nous l'avons déjà dit, cette erreur se retrouve sur toutes les cartes ultérieures. Le relief est indiqué par des teintes plus ou moins foncées *(Schummerung)*.

[1] Dans l'édition de 1891 de *La Grèce*, par Haussoulier, on lit (p. 169) : « le pic le plus élevé, situé au nord du massif d'Hag. Hilias, atteint 3050 m.» Néanmoins, sur la carte annexée à ce guide, la cote 2973 m. est maintenue. Le massif est appelé *Elymbo Vouno*. Vouno signifie sommet. Dans la table des hauteurs accompagnant l'édit. de 1873 de ce guide, notre montagne est cotée 2956 m.

[2] Chez Reimer, à Berlin. Voir également son *Vorbericht zum Neuen Atlas v. Hellas*, Berlin 1871.

scanned by Moschopoulos Georgios

Nous retrouvons aussi quelques noms introduits par Barth : *H. Antonios, Bara, Mavrolongos, Vythos, Smeos,* entre autres. L'*Haghios Ilias* méridional semble être complètement détaché du massif central, par un vallon courant de l'ouest à l'est et reliant le village de Skamnia à la vallée de Saint-Denys. Il est situé à 5 km. au sud de l'Haghios Antonios. Immédiatement à l'ouest de cet Haghios Ilias se trouve le *Mont Dhémata.* [1] Tout le massif porte le nom de *Mont Olympe (Elymbos).*

Entre 1871 et 1875, le K. K. Militär Geographisches Institut de Vienne avait envoyé dans les Balkans des officiers en reconnaissance, pour l'élaboration de la *General Karte von Central Europa,* au 1 : 300 000. C'est ainsi que le Capitaine H. Hartl et le premier-lieutenant J. Brüch entreprirent des explorations entre Salonique et la frontière grecque, au cours desquelles plusieurs visées furent lancées sur l'Olympe.

Je n'ai pas eu l'occasion de consulter les documents officiels de l'Institut Géographique de Vienne, mais voici ce qu'on lit dans Haardt [2] : *Unter den trigonometrisch bestimmten Punkten sind besonders erwähnenswert... und der berühmte thessalische Olymp ; bezüglich dieses letzteren wird in dem betreffenden Protokolle allerdings erwähnt, dass die Bestimmung nicht vollkommen verlässlich sei.*

Nous verrons plus tard que l'altitude calculée d'après ces observations était de *2985 m.,* supérieure de 12 m. à celle de Copeland.

Voici quelques détails tirés de l'étude de Haardt et qui expliquent de quelle façon fut établie cette carte au 1 : 300 000 de l'Europe Centrale. Les reconnaissances étaient basées sur les

[1] C'est évidemment le *Mont Detnata,* signalé par Heuzey (op. cit. 54-5) et sur lequel il place la tour d'Eudiéron, citée par Tite-Live. Mais Kiepert le transporte 5 km. trop au nord. *Dernasa* (1150 m.) sur le 1 : 200 000 autrichien ; *Dematia (Dernatza)* 1150 m. sur l'édit. grecque.

[2] Haardt : *Die Kartographie der Balkan-Halbinsel im XIX. Jahrhundert* in : *Mitt. des k.k. Militär-geographischen Institutes,* vol. XXI, XXII et XXIII, Wien 1901-03.

scanned by Moschopoulos Georgios

cartes de Kiepert et de v. Scheda (1 : 840 000). Elles eurent toutes lieu à cheval, en notant les temps, les directions de la boussole et les hauteurs barométriques. Chaque officier partait d'un point fixé astronomiquement et dressait à vue un croquis routier fermé sur deux ou plusieurs points fixes. L'orientation était naturellement plus exacte que les distances, mais celles-ci furent compensées dans la suite. Sur les croquis, les formes du terrain s'exprimaient en courbes de niveau approximatives.

Durant l'exploration de 1873, 43 points furent déterminés astronomiquement ; 57 points trigonométriquement et 271 hauteurs calculées au moyen du baromètre anéroïde.

Haardt ajoute que les régions hantées par les brigands furent évitées sur la recommandation des autorités et des consulats. Il ne mentionne pas spécialement l'Olympe, mais nous pouvons être certains qu'aucun ingénieur ne s'y aventura. Les visées sur notre montagne ont donc eu lieu à grande distance et c'est pourquoi l'altitude qui en résulta s'écarte autant de la réalité.[1]

C'est ainsi que parut en 1878 la *General Karte von Türkei*, au 1 : 300 000. L'édition que j'ai sous les yeux porte la mention : « mit Berichtigungen und Nachträgen bis 1882 ». Le massif de l'Olympe est partagé entre les feuilles M. 14 [Kastoria (Joannina)] et N. 14 [Saloniki]. La cote 2985 apparaît pour la première fois sur ce document officiel, par 40°4,5' de lat. nord, et 20°1' de long. ouest, à 4,5 km. au sud-ouest de l'Haghios Elias. Le relief est indiqué en teintes brunes. C'est une interprétation inaltérée de la précédente carte de Kiepert (Épire et Thessalie, 1871). La nomenclature de Barth a subi une légère modification, qui n'est du reste pas justifiée. Ainsi, nous lisons *Ptina*, *Vitos*, *Litochorion* et le nom *Mavrolongos* est attribué au cours inférieur de l'ancien Énipée.

[1] Sur la planche VI annexée au rapport de Kiepert (*Die neue griechisch-türkische Grenze in Thessalien und Epirus*, Berlin 1882), nous trouvons un petit schéma colorié indiquant les « reconnaissances à la boussole exécutées en 1872-3 par les officiers du génie autrichien ». L'une s'étend d'Elasson à Servia ; l'autre de Platamona à Katerini. L'Olympe est laissé en blanc. C'est à peu près le même schéma qui figure au coin supérieur gauche de la feuille Larissa de la carte autrichienne au 1 : 200 000, édit. 1916.

scanned by Moschopoulos Georgios

Très curieux sont les itinéraires pointillés reliant Ptina au △2985 et Prioni à Skamnia, à travers un col largement ouvert entre l'Haghios Antonios et une nouvelle cime, le *Paleokastron*, qui domine Karia au nord. Ce Paleokastron remplace le *Mont Dhémata* de la carte de Kiepert (Épire et Thessalie) et se trouve encore beaucoup trop au nord. [1]

La *Carte du Royaume de Grèce*, publiée en 1884 par le Colonel *Kokides* et son édition allemande, [2] toutes deux au 1 : 300 000, ne figurent le détail du terrain que jusqu'à la frontière gréco-turque de 1881, qui passait alors sur le Bas-Olympe. Pour notre massif, entièrement turc à cette époque, la lettre est identique à celle de la précédente Carte de la Turquie, sauf pour l'orthographe de quelques noms tels que : *Kokkinoplos* (avec deux *k*), *Mavrolonggos* (avec deux *g*) et le titre grec *Ὄρ. Ὄλυμπος*.

Mais depuis 1887 déjà, l'Institut Géographique de Vienne préparait activement une *Carte de l'Europe Centrale* au 1 : 200 000. Ce n'est qu'en 1901 que parut la feuille 40°40° *Larisa*, qui, avec son édition grecque, constitue le dernier document officiel concernant le massif de l'Olympe. Cette feuille, qui fait une excellente impression au premier coup d'œil (voir Annexe N° 1), est malheureusement basée sur les mêmes opérations qui avaient servi à dresser la précédente carte au 1 : 300 000, et non pas sur des levés topographiques originaux. Aucun géographe n'ayant exploré l'Olympe depuis l'expédition de Barth, la topographie de ce massif est restée ce qu'elle était auparavant. L'interprétation seule a différé.

Le terrain est figuré en teintes-relief *(Schummerung)*, soutenues par des courbes de niveau à 100 m. d'équidistance. Comme le dit Haardt (op. cit. p. 477), ces courbes ne doivent

[1] Voici l'opinion de Kiepert au sujet de cette carte (op. cit. p. 4) : « elegant skizziert, aber vielfach nothwendig unwahre Terrainzeichnung anwendend, anstatt hypothetisch angedeutete Formen... »

[2] *General Karte von Griechenland*, deutsche Ausgabe v. H. Kiepert ; K. K. Mil. Geogr. Institut, Wien, 1885 ; 1 : 300 000.

scanned by Moschopoulos Georgios

pas être considérées comme des lignes mathématiques, mais hypothétiques seulement. [1]

Les feuilles de la première édition portent du reste l'avertissement suivant : *Die Schichtenlinien sind nach einer geringen Anzahl von gemessenen Punkten entworfen, daher von minderer Verlässlichkeit.*

Au coin supérieur gauche de la feuille Larissa (2e édit.), un petit schéma indique en hachures les reconnaissances à la boussole exécutées en 1873 par les officiers austro-hongrois et porte pour la partie en blanc (l'Olympe entre autres) une mention disant : *In den weiss belassenen Räumen der Uebersichtsskizze ist die Karte weniger verlässlich. Diese Räume sind in der Karte selbst durch den Mangel an topographischen Detail, dann durch stark generalisierte Terrainformen kenntlich.*

A mon avis, ces formes ne sont pas encore assez généralisées, si l'on tient compte du fait qu'elles ne reposent sur *aucune* observation sérieuse. Comme l'avait déjà suggéré Kiepert, il eût été préférable de *ponctuer* les courbes dans les parties hypothétiques. Le dessinateur chargé d'interpréter le dessin de Kiepert (sur lequel est basé le 1 : 300 000 turc) aura laissé libre cours à son imagination et il a réussi à faire du Haut-Olympe un trompe-l'œil fort attrayant pour les explorateurs modernes. L'hydrographie du massif, si pauvre en réalité, a été beaucoup augmentée et le cours des moindres ruisseaux prolongé d'une bonne distance en amont. Ainsi, le point culminant de notre montagne (2985) se trouve maintenant séparé de l'*Ajos Ilias* par une immense gorge où coule un de ces ruisseaux, tributaire du Xero-lakki. Il est situé à mi-distance entre le Saint-Élie et l'*Ajos Andonios* (*sic*), sur une crête isolée, partant de l'Andonios vers le nord. C'est bien là en effet que Barth plaçait sa *Höchste Spitze*, mais les autres cimes centrales, qui figuraient sur son

[1] « Die zur Unterstützung der Terrainschummerung eingezeichneten Höhenschichten-Linien dürfen selbstredend nicht in strengem, mathematischen Sinne aufgefasst werden ; sie sind in diesem Falle nur Formenlinien, welche dazu dienen sollen, die allgemeine Configuration des Bodenreliefs festzustellen, ja oft nur dasjenige zu zeigen, was bloss vermuthet werden kann. »

scanned by Moschopoulos Georgios

croquis routier, ont disparu et sont remplacées ici par la gorge en question.

Outre la cote 2985 du point culminant, nous trouvons quatre nouvelles cotes qui, d'après l'édition grecque, sont de simples altitudes (*Ἁπλῆς ὑψομετρήσεως*) marquées d'un signe qui les distingue des points trigonométriques. Je ne sais comment ces hauteurs ont été déterminées. Peut-être ne l'ont-elles jamais été ? ! *Ce qui est certain, c'est que l'erreur de ces cotes atteint près de mille mètres* ! Ce sont les points 1700, 1731 et 1763 dans la chaîne de *Skamnja* (*sic*), dont l'altitude moyenne est, en réalité, supérieure à 2600 m. et le point 1573 à l'est de Kokkinoplos, qui semble marquer le *Flamboro* (2421) de notre carte. [1] D'après les courbes de niveau, l'Ajos Andonios n'aurait guère plus de 2000 m., alors que le Palimanastri, auquel il doit correspondre, s'élève à 2815 m. Entre Bara et Skamnja, la carte figure un col de 1250 m. environ, qui n'a jamais existé.

Sur les versants inférieurs de la montagne, j'ai constaté d'autres erreurs, tout aussi graves et beaucoup plus évidentes encore, dans la situation. Ainsi, Kalivia Baras se trouve non pas dans la vallée de l'Itano, mais dans une petite plaine à l'issue du Xero-lakki. Toute la région représentée entre Kokinoplo (*sic*), les cimes de l'Olympe, le Monastère Petras et Vrondi (*sic*), est complètement fausse et ne suggère pas la moindre idée de la réalité. De même l'hydrographie du Varkos, qui est tout à fait fantaisiste, ainsi que le tracé de la voie ferrée entre la station de Litokhoro et celle de Katerini, tel qu'il est reporté sur la deuxième édition (1916) de cette feuille Larissa.

Nous retrouvons également sur cette carte l'itinéraire de Barth en pointillé. Celui de Prioni au P. 2985 a disparu et pour cause : il faudrait traverser un gouffre pour y parvenir !

La nomenclature de Barth est maintenue, mais l'orthographe partiellement modifiée, et cela à tort, généralement. Ainsi nous lisons : *Kokinoplo, Ajos Andonios, Visos, Litohoron, Olim-*

[1] L'erreur de cette dernière cote avait déjà été constatée par Richter, le jour même où il fut capturé par les brigands. Voir p. 85.

scanned by Moschopoulos Georgios

bos, etc. L'emploi de l'alphabet croate qui convenait parfaitement à la toponymie des régions voisines a été étendue ici aux noms grecs et ne réussit pas, par une orthographe conventionnelle, à rendre phonétiquement la prononciation indigène. D'autres noms, nouveaux pour nous, ont fait leur apparition dans le massif ; ainsi : *Sikurta*, *Petroska*, *Goroskola*, *Golna*, *Bektas* et *Mesola*, ce dernier au sud de l'Ajos Andonios. Nous examinerons plus tard la valeur de ces noms dans notre étude toponymique.

En 1910 parut [1] l'édition grecque de la feuille Larissa (40°40° *ΛΑΡΙΣΑ*), dont l'impression n'est pas très nette. Les teintes-relief sont supprimées et la nomenclature (en caractères grecs, naturellement) a été réduite et légèrement modifiée. Ainsi nous lisons : *Kokkinoplos*, *Ag. Antonios* (*Kalogeros*), *Bara* (*Μπαρα*), *Ag. Ilias*, *Prionia*, *Mon. Ag. Dionysios*, *Litokoron*. Par la grosseur de ses caractères, le nom *Porta*, à l'endroit où Barth le plaçait, semble désigner le lieu principal du massif. L'itinéraire de Barth est également maintenu. Les courbes de niveau sont exactement celles de la carte autrichienne, mais elles ont été renforcées de 500 en 500 mètres. La limite entre le vilayet de Salonique et celui de Monastir passe sur l'Ajos Antonios et longe la crête du Saint-Élie, laissant à 2 km. à l'ouest le point culminant (2985 m.).

En 1915, le War Office publia une carte en neuf feuilles intitulée : *The Balkans*, qui est une réduction inaltérée et fort bien gravée du 1 : 200 000 autrichien. L'échelle est de 1:250 000. Le massif de l'Olympe (*Olympos*) se trouve sur la feuille *Kozana*. Les hauteurs sont indiquées en pieds — le point culminant (9800) ainsi que les quatre cotes erronées déjà mentionnées. Quelques noms ont été estropiés, ainsi : *Kalayiros* et *Prina*. L'itinéraire de Barth au Saint-Élie a été supprimé dans sa dernière partie La route qui relie Katerini à Elason (*sic*) est

[1] Chez K. A. Kontogonis, éditeur, à Athènes.

scanned by Moschopoulos Georgios

indiquée comme. *main road.* Mais, actuellement, on y passe tout juste à mulet.

Des trois dernières cartes que nous venons de passer en revue, la carte autrichienne est la plus complète et la plus claire.

C'est évidemment sur celle-ci que furent basées les deux explorations géologiques du Prof. Jovan Cvijić en 1904 et 1905. [1]

La petite carte géologique de l'Olympe, au 1 : 500 000, annexée à son livre ne présente pour nous aucun intérêt cartographique, mais elle introduit pourtant trois noms nouveaux : *Kurudere* pour le Xero-lakki, *Magoulis*, sur le versant sud de l'Ajos Antonios et *Vardara* pour le point 1700 de la chaîne Skamnia.

Cvijić ne semble pas avoir attaché une grande importance à la nomenclature dont il se sert pour situer ses observations et les limiter en quelques mesures. Ainsi, les noms *Zigos*, *Orcan*, *Camba* et d'autres encore, sont tout à fait inconnus dans la contrée. Cvijić considère l'Isto Christaci (*sic*) comme le point culminant du massif et il l'indique comme tel sur une esquisse dessinée des environs du défilé de Pétra. Son erreur est excusable parce que basée précisément sur la carte. Le Kristaki est en effet le sommet qui correspond le mieux à la situation isolée du P. 2985, tel qu'il figure sur le 1 : 200 000 autrichien. Il est étonnant toutefois, qu'au cours de ses explorations successives, l'auteur n'ait pas eu l'occasion de relever les erreurs flagrantes de cette topographie.

En 1911 encore, Richter,[2] évoquant la relation de Barth, écrivait : « Bien que la plupart des vaisseaux se rendant à Cons-

[1] Cvijić : Grundlinien der Geographie und Geologie v. Mazedonien und Altserbien, I. Theil, in : *Petermanns Mitteilungen*, Ergänzungsheft Nr. 162, Gota 1908.

Cvijić : Beobachtungen über die Eiszeit auf der Balkanhalbinsel u.s.w., und auf dem Mysischen Olymp, in : *Zeitschrift für Gletscherkunde*, vol. III, Berlin 1908.

Cvijić, président de l'Académie des sciences à Belgrade et professeur à l'Université de cette ville, est une autorité incontestée pour la géologie et l'ethnologie de la Péninsule balkanique.

[2] Edw. Richter : *Meine Erlebnisse in der Gefangenschaft am Olymp*, Leipzig 1911.

scanned by Moschopoulos Georgios

tantinople passent au pied même de l'Olympe et que Salonique n'en soit éloigné que de quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau, le massif de l'Olympe est resté une région moins connue encore que le centre de l'Afrique ».

Nous avons vu comment, le 2 août 1913, deux alpinistes genevois étaient parvenus au point culminant de la montagne et pourquoi — cette conquête ayant passé inaperçue — on avait continué à discuter sur la situation et l'altitude de la plus haute cime de l'Hellade,

En 1919 enfin, parut la *Grèce Immortelle* [1] dont un chapitre entier est consacré au plus haut sommet de l'Olympe par son vainqueur D. Baud-Bovy et qui comprend une petite esquisse orographique, encore très schématique, de notre montagne. Nous ne nous y arrêterons pas, puisque cette esquisse, corrigée et complétée, fut publiée ensuite dans le *Geographical Journal* de mars 1921, pour illustrer une étude du même auteur [2]. Cette étude, la dernière en date, mérite enfin toute notre attention. Elle résume brièvement les principales explorations du massif, la conquête du plus haut sommet en 1913 et la seconde expédition des Genevois en 1919. L'esquisse orographique, dressée d'après les documents rapportés par l'expédition, a été interprétée par le *Map Curator* de la R. G. S., avec l'habileté coutumière, en fines teintes, qui rendent fort bien le relief. Elle mesure 12×19 centimètres et son échelle, difficile à estimer à cause de certaines déformations, correspond approximativement au 1 : 175 000. [3]

L'esquisse ne porte ni courbes de niveau ni aucune cote, mais

[1] Voir p. 99.

[2] Daniel Baud-Bovy : *The Mountain-Group of Olympus : an Essay in Nomenclature.*

[3] L'auteur écrit textuellement : The accompanying sketch makes no claim to topographic accuracy. It corrects that published with the narrative of our ascent of the highest peak in 1913, and must be taken as nothing more than a diagram, wanting proportional accuracy and extremely incomplete, but still permitting those interested in the subject to follow more easily the descriptions of those who have visited the mountain...

scanned by Moschopoulos Georgios

l'orographie générale est assez fidèlement rendue, surtout le chaînon central entre le Skolion et le Saint-Élie, bien que le coude formé par le Pic Jacques Philippe soit exagéré. Les principales erreurs que j'ai relevées sont les suivantes : les arêtes latérales plongeant dans la vallée de Saint-Denys sont trop prononcées ; la distance moyenne séparant le Vythos de la chaîne Skamnia-Bektas est trop grande ; les arêtes Skolion-Palimanastri-Kafenio-Kardharas et Zmeos-Ghriva ne sont pas figurées ; le *Smeos* de Baud-Bovy semble être séparé de Kokkinoplos par une crête qui n'existe pas en réalité ; dans cette région également, l'itinéraire de Barth est mal indiqué. L'Isto Cristaci *(sic)* n'est pas relié à Carzaras *(sic)*, comme l'auteur le prétend aussi dans son texte, mais il en est séparé par un vallon important. Trani Gurna (dont le nom est du reste faussement appliqué ici à Megali Kazania) est beaucoup trop grande ainsi que l'arête (lettrée M. N.) qui la limite au sud-ouest. Ceci provient en partie de la fausse position du Kristaki. La *vire* qui traverse le versant est, à la base des hautes cimes, est beaucoup trop large. Ces erreurs sont excusables si l'on tient compte du fait que l'esquisse est une interprétation et qu'elle ne repose sur aucune observation scientifique.

La *nomenclature* qui forme l'objet principal de cette étude, mérite par contre une sévère critique. Cette critique vise avant tout l'introduction de noms étrangers et personnels pour la plupart, puis l'orthographe et la situation souvent défectueuses des noms de lieu grecs. [1]

Les efforts de l'auteur pour tirer au clair une nomenclature si embrouillée sont très louables, mais il semble oublier que cette question toponymique est excessivement délicate et qu'elle est subordonnée à des principes qu'il est impossible d'ignorer. Baud-Bovy baptise à tort et à travers. Ainsi : *Tête Noire* (pour la Skala) ; *La Roche Tarpéienne* (pour le premier *Pic de la Victoire*, gravi en 1913) ; *La Vierge* (sommet supérieur du précédent) ; *Crête de Coq* (série de gendarmes au sud du point culmi-

[1] L'éditeur du *Geographical Journal* a du reste exprimé des réserves à ce sujet, en tête de l'article.

scanned by Moschopoulos Georgios

nant) ; *Pic Venisélos* (pour le point culminant ou Mitka) ; *Trône de Zeus* (pour Stefan) ; *Pic Jacques Philippe* (pour la Toumba) ; *Prairie des Dieux* (pour Issoma Ilias) ; *Col de Saint-Elie* pour le débouché de la Gourna Ilias, mal indiqué sur l'esquisse.

Comme on le voit, les deux tiers de ces noms ont leurs équivalents grecs. Parmi les noms grecs, il en est qui sont mal orthographiés, ainsi : *Sala Tula* (au lieu de Sala Toura) ; *Stalamata* (Stalamatia) ; *Stavoidia* (Stavroïtia) ; d'autres sont faussement situés, par exemple : *Trani* et *Mikro Gurna* ; *Odas* et *Phtina*, ce dernier étant beaucoup trop au nord.

Les noms grecs introduits par Baud-Bovy sur l'indication de ses guides sont : *Kytros*, *Carzaras*, *Cafignio*, *Griva*, *Kokkino-Vrako* et *Saraï*, pour désigner le point 2704 dans la chaîne de Skamnia. Quant à l'*Aghios Antonios*, dont le nom a été tant discuté et qui, à mon avis, doit disparaître de la carte, Baud-Bovy le place au point 2588 (*Kafenio*, de notre carte), position qu'il n'avait encore jamais occupée.

Au sujet de l'altitude respective des différents sommets, l'auteur estime que la supériorité du point culminant est de 20 m. environ sur le Trône de Zeus et d'une centaine de mètres sur le Saint-Élie.

En 1919-20, sur la demande du Ministère de l'Agriculture, une triangulation de I-IIIe ordre fut exécutée en Thessalie et en Macédoine par le Service topographique militaire hellénique, dirigé alors par le Général Fothiades. Cette triangulation est rattachée, sur l'ancienne frontière gréco-turque d'avant 1912, à la triangulation de premier ordre exécutée dès 1889 par la Mission autrichienne, sous le commandement de Hartl et qui fut poussée plus tard aux deuxième et troisième ordres. [1]

Le signal de premier ordre nommé *Olympos* dans les proto-

[1] La base de cette triangulation est située dans la plaine d'Eleusis et mesure 4924 m. Le zéro fut calculé au Pyrée. Voir Hartl : *Die Landesvermessung in Griechenland* in : Mitt. des k. k. Militär-geographischen Institutes, vol. X, Wien 1891.

scanned by Moschopoulos Georgios

coles du Service Topographique et qui n'est autre que celui du Skolion, occupe le sommet d'un premier triangle, à l'extrémité orientale de la triangulation prolongée. Ce triangle est basé sur les signaux de premier ordre Oksia *(Ὀξύα)* et Ossa du réseau de Hartl, qui sont distants de 65 km. environ. Le côté Oksia-Skolion mesure environ 50 km. ; celui Ossa-Skolion, environ 42 km. L'erreur maximale des hauteurs absolues entre le zéro du Pyrée et la limite septentrionale du réseau autrichien ne doit pas dépasser 3 m. ; tandis que celle des hauteurs de la nouvelle triangulation (qui ont été compensées) est inférieure à 1 m. Cette triangulation a été calculée sur ma demande par l'officier de la Mission française attaché au Service Topographique hellénique. [1]

Outre le signal de premier ordre dressé sur le Skolion, les officiers grecs avaient placé une douzaine de signaux de troisième ordre dans le massif du Haut-Olympe. *De ce fait, l'Olympe pouvait être considéré en* 1920 *comme la contrée la mieux triangulée et la plus mal topographiée de toute la Grèce.*

Il eut été intéressant de parler ici de la campagne géodésique des officiers grecs, malheureusement ces officiers sont tous morts au cours de la dernière guerre et il m'a été impossible d'obtenir des détails complémentaires.

Quant à notre expédition topographique, elle est relatée au long dans le chapitre précédent. Je me bornerai à ajouter ici quelques détails techniques concernant le lever de la carte au 1 : 20 000 annexée à cet ouvrage.

La surface obtenue photogrammétriquement est d'environ 90 kilomètres carrés. Cette aire est limitée par une ligne irrégulière passant par Kokkinoplos, l'alpe de Karoutia, la Sala Toura, Barbalas, le Saint-Élie, Petrostrounga, Prioni, Livad-

[1] M. le Commandant Benoît, auquel je tiens à exprimer, ici encore, toute ma reconnaissance pour sa grande amabilité. Vu la grande différence de hauteur entre la cote autrichienne (2985) et celle obtenue à la suite de nos observations (2917,85), j'avais exprimé au Commandant Benoît quelque doute sur la valeur de la nouvelle triangulation. M. Benoît a pu m'assurer que l'erreur de la cote du Skolion pouvait être considérée comme très minime.

scanned by Moschopoulos Georgios

haki, la chaîne de Skamnia, le vallon Odas et celui de Stalamatia.

Toutes les opérations sur le terrain ont été exécutées avec un seul et même photothéodolite de Zeiss, 13×18 ; f = 19 cm. Elles ont exigé dix jours de travail, soit vingt stations utiles pour la restitution prévue à l'échelle de 1 : 20 000. Chaque station a été déterminée par recoupement sur les signaux visibles, en repérant les points de contrôle identifiables sur les photographies. Les bases, dont la longueur variait entre 50 et 250 m., ont toutes été mesurées directement, au moyen de la vis micrométrique dont est pourvu le photothéodolite moderne et une mire transversale de 1-3 m. placée à l'autre extrémité de la base. Chaque base est orientée par l'angle qu'elle forme avec la direction d'un signal de la triangulation.

Le transport des instruments, c'est-à-dire : les deux caisses du photothéodolite, les trois trépieds avec leurs têtes, les caisses de plaques, les mires, le parasol, etc., exige normalement deux mulets et leurs *agoyates*. Ceux-ci se sont montrés en toutes circonstances à la hauteur de leur tâche, souvent très pénible. Une seule fois, les charges furent transportées à dos d'homme, les mulets ne pouvant pas traverser les *vires* entre Stavroïtia et la station de Kalaïa.

Les plaques photographiques spéciales commandées chez Sigurt n'étant pas arrivées à temps, nous avons utilisé celles d'Agfa, extra-rapides, avec un diaphragme correspondant généralement à f : 25 et un verre jaune ralentissant huit fois. Les temps de pose variaient entre 4 et 8 secondes. Le désavantage de ces plaques extra-rapides fut largement compensé par un développement très soigné et tous les clichés furent utilisables.

Les stations furent calculées dès notre retour à Athènes, ainsi que les visées lancées sur le point culminant et sur le Trône de Zeus. De sorte qu'en octobre déjà, je pouvais publier une note sur l'altitude de l'Olympe. [1] Comme on l'a vu, notre cote est de

[1] *Alpina, Mitt. des Schweizer. Alpenclub.* Octobre 1921.

scanned by Moschopoulos Georgios

2917,85 ; inférieure de 67 m. à celle des Autrichiens et de 55 m. à celle de Copeland.

Le Ministère hellénique des communications ne possédant pas encore de stéréoautographe pour la restitution automatique des clichés, ceux-ci furent exploités au moyen d'un simple comparateur Pulfrich. 3200 points furent ainsi levés, calculés et reportés sur les cartons à raison de 30-40 points par kilomètre carré. Les cotes de tous ces points étant inscrites et sur les cartons et sur les copies photographiques, il ne restait plus qu'à dessiner le terrain au moyen du stéréoscope.

Les lacunes dans le dessin furent insignifiantes et ont été facilement comblées au moyen de photographies prises isolément. Des contrôles nombreux ont prouvé que l'erreur moyenne des points ne dépasse pas 3-5 mètres dans la situation et 0,5 m. dans l'altimétrie, ce qui est parfaitement conforme à la tolérance généralement accordée dans les levés de ce genre.

scanned by Moschopoulos Georgios

TOPONYMIE

Comme nous avons pu le constater dans l'étude précédente sur la cartographie de l'Olympe, la toponymie de ce massif, tout en se développant au cours des explorations et en se compliquant de noms nouveaux, a subi des modifications et a fait l'objet de nombreuses controverses. Il n'y a dans ce fait rien qui doive nous étonner. Comment en serait-il autrement dans cet Olympe qui a servi de borne-frontière à des peuplades si diverses et dont la nomenclature offre un mélange de cinq ou six langues différentes, toutes plus ou moins inconnues aux explorateurs qui se sont aventurés dans ces montagnes ?

En 1921, Baud-Bovy constatait ce gâchis toponymique et nous devons lui savoir gré d'avoir cherché à le débrouiller. Mais une étude scientifique de la question s'imposait ici, au moment de livrer une carte qui ne pouvait être muette.

Si le topographe n'a pas la prétention de se poser en linguiste et en philologue, il peut cependant contribuer grandement à éclaircir la nomenclature d'une région, en interrogeant habilement les gens du pays et en notant scrupuleusement l'orthographe phonétique des noms de lieux, tels qu'ils sont prononcés par l'indigène.

En Suisse, nos ingénieurs du Service topographique fédéral sont chargés officiellement de ces recherches toponymiques au cours de leurs levés. J'ai donc procédé pour l'Olympe comme je

scanned by Moschopoulos Georgios

procédais autrefois dans nos montagnes — avec cette différence pourtant que la tâche était beaucoup plus difficile, puisqu'il s'agissait de noms étrangers.

Les renseignements recueillis au cours de notre expédition d'août 1921 étant tout à fait insuffisants, j'ai dû visiter une seconde fois la contrée au printemps de 1922, dans le seul but de m'entendre avec les gens du pays.

Grâce aux photographies et à tous les documents accumulés par une longue étude de la question, je réussis finalement à recueillir plus de quatre-vingt noms et à les fixer exactement dans leur cadre. Tous ces noms furent ensuite soumis à l'appréciation des meilleurs linguistes grecs, Philintas et Hadjidakis entre autres, et, grâce à leur concours, je puis présenter aujourd'hui une nomenclature dont l'orthographe et la signification sont presque complètement fixées.

On trouvera plus loin la liste complète de ces noms qui figurent également sur notre carte, et que j'ai fait précéder de quelques considérations philologiques et historiques concernant le nom *Ὄλυμπος*.

Comme je l'ai déjà dit, la nomenclature du massif procède de langues différentes soit : grecque, turque, valaque, slave, albanaise. Pour rendre phonétiquement des noms issus de langues si diverses, il était nécessaire de recourir à certains principes conventionnels. L'emploi de l'alphabet croate, adopté pour la Carte de l'Europe Centrale au 1: 200 000, me paraissant trop arbitraire pour une contrée entièrement grecque aujourd'hui, j'ai préféré employer les lettres généralement adoptées par les grammaires grecques. C'est ainsi que :

gh	correspond au	γ,
dh	»	δ, (comme dans le *that* anglais),
th	»	θ, (comme dans le *thing* anglais),
kh	»	χ, (comme dans le *ch* suisse-allemand).

Écrivant en français, on pouvait hésiter entre le *K* et le *C* pour l'initiale de noms tels que Kokkinoplos, Karoutia, Kardharas, Kalivia, Kafenio, etc. Toutefois, la Carte de l'Europe

scanned by Moschopoulos Georgios

Centrale ayant consacré l'usage du *K* dans une quantité de noms dont plusieurs sont très connus et reviennent constamment dans l'histoire de l'Olympe, il m'a paru inopportun de modifier l'orthographe de ces noms, bien que, dans la plupart des cas, le *C* rende tout aussi bien que le *K* la prononciation indigène.

Olympos, Elympos, Elymbo.

Ces trois formes sont usitées aujourd'hui encore. G. Curtius [1] suggère comme étymologie la racine *λαμπ*, briller, mais il ajoute un point d'interrogation. Le *υ* de *Ὄλυμπος* est, dit-il, éolien.

Tozer approuve cette étymologie et ajoute [2] : « What makes this derivation the more probable, is the almost generic use of the name Olympus for a lofty mountain, or chain of mountains, in the same way as Ida (from *ἰδη*) is used for a wooded height... It has often been remarked how the highest mountains in all parts of the world have received their names from their whiteness. »

Tozer cite ensuite la remarque de Leake à ce sujet: «... the name Elymbo i. e. *Ἔλυμπος*, which is now applied to the mountain, not only by its inhabitants, but throughout the adjacent parts of Macedonia and Thessaly, is probably not a modern corruption, but the ancient dialectic form, for the Aeolic tribes of Greece often substituted the epsilon for the omicron, as in the instance of *Ὀρχομενός*, which the Boetians called *Ἐρχομενός*».

Et Tozer ajoute : « the fact here stated is true as regards the surrounding districts and the philological explanation is not improbable, but, on the mountain itself, *Ὄλυμπος* and not *Ἔλυμπος*, is the name used by persons of all classes ». [3]

[1] G. Curtius : *Grundzüge der Griechischen Etymologie*, 5e édition, Leipzig 1879, p. 265.

[2] Rev. H. F. Tozer : *Researches in the Highlands of Turkey*, London 1869, p. 19, note 12.

[3] Ceci n'est pas rigoureusement le cas. Ainsi, dans le nord de la Thessalie, les gens de Barakli par exemple, ne connaissent pas d'autre nom que celui d'*Elymbo*.

scanned by Moschopoulos Georgios

Bergk (*Jahrbücher für kl. Philologie*, 1860, 421), suppose que *Olympos* est un nom mythique attribué à la montagne par les Grecs, et il se demande si son origine ne serait pas étrangère.

L'étymologie du nom *Olympos*, telle qu'elle est expliquée par Leake, Curtius et Tozer me paraissant douteuse, j'ai prié deux linguistes grecs de bien vouloir m'exprimer leur opinion à ce sujet.

Voici, en substance, ce que m'ont répondu MM. Philintas et Hadjidakis, deux adversaires déclarés, dont le diagnostic coïncide parfaitement dans le cas particulier : « De même que la plupart des noms de montagnes de la Grèce, celui d'Olympos paraît anté-hellénique (pro-grec), c'est-à-dire qu'il provient d'une époque où les Grecs n'habitaient pas encore ces contrées. Ainsi, Hymettos, Parnassos, Pindos, Tymphrestos, etc., etc. Toute tentative de trouver dans *λάμπω* ou *λαμπάς* l'étymologie du mot *Olympos* est inadmissible parce qu'elle s'oppose aux lois phonétiques de notre langue... »

Semavat-Evi. — Ce nom se trouve sur la carte de Nicolaïdy (voir p. 168) et dans plusieurs encyclopédies. C'est la forme turque généralement usitée autrefois, mais disparue aujourd'hui. Elle se compose du mot arabe *semavat*: cieux, et du mot turc *ev*: maison, et signifie donc « maison céleste ».

Les Turcs se servaient aussi pour désigner la montagne de l'expression : *Tschelé*, qui est un mot koutsovalaque signifiant cellule, et qui peut être rapproché de la racine latine *cella*.

Lacha. — Malgré de longues recherches, je n'ai pas réussi à découvrir l'origine de ce nom qui figure pour la première fois sur la carte de Pedemontanus (XVIme siècle) pour désigner une montagne située entre Trikala et Lamia et qui fut déplacé plusieurs fois dans la suite, pour s'attacher définitivement à notre montagne dès le commencement du XVIIIme siècle.

A partir de cette date, l'Olympe se trouve mentionné dans presque toutes les encyclopédies et tous les dictionnaires sous ce nom de *Lacha*. En 1805 pourtant, Dodwell (*op. cit. II*, 106) écrivait : ... *I could not find that it is ever called Lacha, as Castaldus asserts*... Il n'est pas facile de savoir quel est ce Castaldus : peut-être Dodwell écrit-il *Castaldus* au lieu de *Gastaldi* et il

scanned by Moschopoulos Georgios

s'agirait alors de *Jacopo Gastaldi*, un des réformateurs de la géographie, qui vivait vers 1540 et dont je n'ai pas eu l'occasion de consulter les cartes. C'est très probablement à cette époque que l'on doit chercher l'origine de ce nom, qui ne semble s'être attaché à notre montagne que par erreur.

Quant à sa provenance, il est encore plus difficile de se prononcer. Dans le Thibet, par exemple, on trouve plusieurs endroits appelés *Lacha*.

Kokkinoplos.[1] *Κοκκινόπλος (ὁ).* — Village valaque au pied ouest de l'Olympe.

De *κόκκινος* = rouge, et *πηλός* terre, boue ; *πηλός* se prononce *πλος* en grec du nord, par suite de la chute régulière du *i* atone. Des gisements très apparents de *terra rossa* aux environs immédiats de ce village confirment cette étymologie et écartent l'hypothèse de *Kokkinopoulos*, qui serait un nom de famille. *Plos*, ni *pilos* n'ont jamais signifié *lieu*, comme le prétendent certains auteurs.

Aghios Athanasios. *Ἅγιος Ἀθανάσιος (ὁ).* — Chapelle élevée sur le monticule dominant Kokkinoplos au nord et dédiée à saint Athanase.

Par contraction le nom se prononce aussi *Aïthanasis*.

Les formes *Hajos, Hagios, Haghios, Ajos, Agios* usitées sur tant de cartes ne rendent pas exactement la prononciation indigène.

Palikopri. *Παλικοπρι (τό).* — Pente dénudée, immédiatement au sud de Kokkinoplos, entre le sentier de la Stalamatia et celui de Selos. Cvijić attribue par erreur ce nom au ruisseau passant à Kokkinoplos.

De *παλιός*, vieux, et *κοπρία*, fumier. La forme néo-grecque est *paliokopri*, mais le voisinage du *l* palatal (*gl* italien) change *o* en *e* : *palekopri*, et dans le grec du nord, le *e* devient *i*, d'où *palikopri*.

Roudhi. *Ῥοῦδι (τό).* — Ce nom est attribué aussi bien à la

[1] Lorsque l'origine d'un nom n'est pas spécifiée, il reste entendu que ce nom est grec.

scanned by Moschopoulos Georgios

source et à la Kalivia (hutte) que l'on rencontre sur le sentier conduisant de Kokkinoplos au Flamboro, qu'à toute la pente dominant Kokkinoplos à l'est.

Sur sa carte, Barth mentionne *Rudi*.

ῥούδι = sumac, genre d'anacardiacées employé en teinture.

Ordzini. *Ὀρξίνι (τό)*. — Toute la pente dominant Aghios Athanasios à l'est.

Du valaque *ordju*, petite orge ; mais *Ordzini* pourrait bien être aussi un nom de famille.

Vringas. *Βρίγκας (ὁ)*. — Large combe, en partie boisée, descendant du Flamboro vers l'ouest entre Kokkinoplos et Vrissi-Krania.

Probablement un nom personnel.

Vrissi-Krania. *Βρύση-κρανιά (ἡ)*. — Source sur le sentier de Kokkinoplos, rive droite de l'Itano.

Vrissi, source ; *krania* (parfois *karnia* par déformation), cormier, cornouiller.

Kommeni petra. *Κομμένη πέτρα (ἡ)*. [En dehors de notre carte.]

Endroit où le sentier susmentionné, taillé dans le roc, franchit l'arête entre la vallée de l'Itano et le vallon de Karoutia, à 1 h. 15 au nord de Kokkinoplos.

Se prononce aussi *Commègne pétra*, et signifie dans l'idiome du nord : pierre taillée.

Tsambas. *Τσαμπάς (ὁ)*. — Partie médiane de l'arête nord-ouest du Flamboro. Peut-être le *Camba* de Cvijić ?

Probablement un nom personnel.

Karoutia. *Καρούτια (τά)*. — Petit pâturage où passe le sentier de la Salatoura, à 25 minutes de Kommeni petra, sur la rive gauche du Pappou-Vrissi.

Pluriel neutre, signifiant bassins en bois, troncs d'arbres creusés en aqueducs ; du valaque *coryto*. *Karotia*, sur l'édit. allemande du 1 : 200 000, qui transporte ce nom sur la rive gauche de l'Itano.

Pappou-Vrissi. *Παππού-Βρύση (τοῦ)*. — La source du grand-père.

scanned by Moschopoulos Georgios

Filet d'eau coulant à l'est de Karoutia ; rejoint près de sa source le Poros, qui lui-même est un affluent de l'Itano.

Itano. *Ἴτανο (τό).* — [En dehors de notre carte.]

Torrent arrosant la vallée anonyme comprise entre le chaînon Surdani-Vurgar à l'est et Tsambas à l'ouest ; reçoit les eaux du Poros et rejoint celles du Xero-lakki, près du monastère de Petras.

Du grec ancien *ὄτνον* ou *ὄδνον*, truffe, champignon ascomycète, érinacé. L'*Iton* de Cvijić.

Salatoura. *Σαλατούρα (ἡ).* — [En dehors de notre carte.] — Toute la longue crête boisée séparant le Xero-lakki de la combe arrosée par le Pappou-vrissi, des hauteurs de Radomir jusqu'à Bara. A Kokkinoplos, on prétend que ce nom proviendrait des pierres sur lesquelles on dépose du sel pour le bétail. Dans ce cas, ce serait une déformation de Alatoura (*ἅλατι*, sel, avec la terminaison péjorative *οὐρα*). Faussement nommé *Sala Tula* par Baud-Bovy et *Solatura* par Cvijić.

Guino. *Γυίνο (τό).* — Tout le versant droit (est) de la combe arrosée par le Pappouvrissi, puis par le Poros ; à l'est jusqu'à la crête de la Salatoura.

En valaque *guine* signifie : *bien*. Peut-être un nom personnel.

Panaïotis. *Παναγιοτός (ὁ).* [En dehors de notre carte.] — Versant ouest de la Salatoura, au nord de Guino et jusqu'à Bara

Nom personnel très fréquent.

Radomir. *Ῥαδομίρ (ὁ).* — Partie supérieure de la crête boisée de Salatoura.

Nom personnel slave ; de *rad*, réjouir, et *mir*, monde.

Kitros. *Κίτρος.* — Toute l'arête nord du Flamboro jusqu'à Radomir.

Flamboro (aussi **Flambouro**). *Φλάμπορο (τό).* — Le sommet coté 2421 m. à la jonction des trois arêtes venant de Kitros, Tsambas et Kardharas.

Nom fréquemment appliqué à un sommet bien dégagé. De *φλάμπορο*, bannière, étendard, provenant du latin *flammula*, la petite flamme, drapeau des cavaliers.

Kardharas. *Καρδαράς (ὁ).* — Arête sud du Flamboro, depuis

scanned by Moschopoulos Georgios

ce dernier sommet jusqu'à la large selle qui le sépare du Kafenio.

Nom personnel désignant celui qui fabrique les *καρδάρες*, baquets de bois où l'on fait cailler le lait. Ce sens se sera étendu à l'objet lui-même, et, par comparaison, à cette partie de la montagne.

Papamikhou (ou **Papamikhos**). *Παπάμιχος (ὁ)*. — Versant sud de la grande arête des Kardharas, formant rive droite au vallon de Stalamatia. Faussement nommé *Paramikho* par Barth.

Nom personnel signifiant prêtre Michel.

Stalamatia. *Σταλαματιά (ἡ)*. — Vallon profondément encaissé entre l'arête Flamboro-Kardharas et celle de Zmeos à Ghriva. Forme dans sa partie inférieure une véritable gorge traversée par le chemin reliant Kokkinoplos à Selos. Barth l'appelle *lakkos* ; Cvijić et Baud-Bovy : *Stalamata*.

Σταλαματιά signifie goutte. Même origine que *stalagmite*, le *γ* étant caduc devant un *μ* en néo-grec.

Ce nom implique ici le sens de sécheresse, qui caractérise le vallon en question.

Zmeos. *Ζμέος (ὁ)*. — Source sur la rive gauche du vallon de Stalamatia, au bord du sentier.

Nom personnel de celui qui l'aménagea. Barth écrit *Smeos*.

Issomata. *Ἰσώματα (τά)*. — Partie supérieure du vallon de Stalamatia, couverte de pâturages.

Pluriel neutre de *ἴσωμα*, plateau ; du verbe *ἰσώνω*, niveler.

Nom de lieu fréquent, qui se présente sous des formes diverses, mais qui désigne toujours un endroit plat, un plateau, une combe largement ouverte.

Ghriva. *Γρύβα (τό)* — Crête rocheuse et gazonnée limitant les pâturages d'Issomata au sud. Nom personnel. En valaque *ghriva* signifie cheval gris.

Odjac-Kanaki. *Ὀτζάκ-Κανάκη (τό)*. — Large dépression de l'arête entre Kardharas et Kafenio, sorte de col reliant la Stalamatia et le Xero-lakki.

Odjac est un mot turc signifiant cheminée, foyer ; *Kanaki* nom personnel, diminutif de Constantin *(Κωσταντινάκι = Κονάκι)*.

scanned by Moschopoulos Georgios

C'est probablement l'endroit où un certain Kanaki, berger sans doute, avait élevé quelques mûrs pour abriter le feu de son bivouac.

Skamni. *Σκαμνί (τό).* — Pentes ravinées au nord de la dépression mentionnée précédemment, versant Xero-lakki.

Ce nom, cité par Barth *(εἰς τὸ Σκαμνί)* pour désigner le lieu de son bivouac, est très fréquent et signifie proprement tabouret, escabeau. On trouve ici des blocs de pierre en forme d'escabeau. Du latin *scamnus* ; en valaque *skambo.*

Kafenio.[1] *Καφενεῖο (τό).* — Le sommet coté 2588 m. et toutes les pentes avoisinantes dominant le vallon de Stalamatia.

Comme on sait, l'origine de ce mot est turque : *cahvé-hané*

[1] Ce nom de *Kafenio* (café), aussi bien que ceux de *Skolion* (école), *Palimanastri* (vieux monastère), *Odas* (chambre) et *Saraï* (palais), sans qu'on puisse en expliquer l'origine, sembleraient prouver que la région supérieure de l'Olympe ait été habitée à une époque ancienne. Les noms turcs *Odas* et *Saraï* sont probablement plus récents.

Heuzey, qui a exploré avec tant de succès les pentes inférieures de l'Olympe, se plaît à situer *Dodone*, ville de l'ancienne Perrhébie « quelque part au milieu des grands bois entourant Haghia Triadha », bien qu'il avoue « hasardeux de vouloir déterminer exactement la position d'une ville dont les anciens eux-mêmes se souviennent à peine. »

Si une ville telle que Dodone s'élevait aux environs du monastère actuel, pourquoi n'imaginerait-on pas une dépendance d'été sise dans les vallons supérieurs du massif, où l'air est délicieusement frais ? Nous savons aussi que les Perrhèbes avaient des ennemis acharnés, les Lapithes, et Strabon dit bien que « quelques tribus se retirèrent dans la région occidentale de l'Olympe et s'y maintinrent sur les confins même de la Macédoine. »

Les ruines que l'on rencontre aujourd'hui sur plusieurs cimes élevées du massif peuvent provenir de cette époque, bien qu'il soit plus naturel de les considérer comme les restes de tours d'observation, construites durant les guerres de Macédoine. Il est vrai qu'aucun historien n'en fait mention. Les ou noms qui désignent aujourd'hui les lieux de ces ruines sont peut-être plus moins fantaisistes et d'une origine moins ancienne que les ruines elles-mêmes.

Il n'est pas impossible non plus que les Klephtes, pour échapper aux poursuites de leurs ennemis, aient établi leurs repaires plus haut qu'on ne le suppose et que leur séjour prolongé sur ces hauteurs ait motivé la construction de bâtiments durables. Mais pourquoi se seraient-ils servis de briques, et non pas de simples pierres ? Car ce sont bien des briques en terre cuite que l'on trouve sur ces ruines.

Il y a là, pour l'archéologie, un problème qui mériterait d'être éclairci et qui renferme le dernier mystère de l'Olympe.

scanned by Moschopoulos Georgios

(désignant l'endroit où l'on sert le café). La terminaison grecque *ιον* est d'influence puriste.

Xero-lakki. *Ξερό-λάκκι (τό).* — Toute la vallée comprise entre la crête Flamboro-Salatoura et les hautes cimes de l'Olympe proprement dit. Comme son nom l'indique, cette vallée est presque toujours sèche, même au printemps.

Xero, sec ; *lakkos* ou *lakki* signifie exactement lac, petit lac ; mais les Grecs emploient ce mot pour désigner toute forme concave et tout bas-fond du terrain, qu'il s'y trouve de l'eau ou non.

L'expression turque signalée par Cvijić : *Kuru-dere* est plus précise et signifie littéralement : rivière sèche.

Patalexi (ou **Patralexi**). *Πατραλέξη (τό).* — Clairière sur le versant sud de Barbalas. Probablement une contraction de *Pater Alexi*, nom personnel.

Barbalas. *Μπαρμπαλάς.* — Rive droite du Xero-lakki en amont de Bara, ainsi que la crête où se dresse le signal 1842,12 m.

Probablement un nom personnel, provenant de Barbaras (par dissimilation du *r* en *l*) et signifiant un homme portant une coiffe blanche.

Naoum. *Ναούμ (ὁ).* — Grotte sur la rive droite du Xero-lakki, à une centaine de mètres du lit du ruisseau, au débouché des ravins descendant du Saint-Élie. Habitée il y a une quarantaine d'années par un klephte qui lui a laissé son nom.

C'est par erreur que le nom *Saint-Naum* est attribué au Saint-Élie par Baud-Bovy.

Karaïskin (ou **Karaïskini**). *Καραΐσκινι (τό).* — Extrémité inférieure de l'arête nord-ouest de la Toumba, en face de Barbalas.

Diminutif de *Karïsko*, nom turc personnel, issu par étymologie de l'albanais *carcachine*, qui signifierait cri de perdrix.

Mega. *Μέγα (τό).* — Pâturage semi-boisé, sur la rive gauche du Xero-lakki, en face de Megali Kazania. Traversé par le sentier de la Salatoura.

Nom de famille qui signifie grand.

scanned by Moschopoulos Georgios

Megali Kazania.[1] *Μεγάλη Καζανιά (ἡ).* — Immense gorge *(kar)* descendant des hautes cimes de l'Olympe et rejoignant à angle droit le Xero-lakki. Faussement appelé *Trani* ou *Megali Gurna* par certains auteurs. Cvijić écrit *Kazanja*, ce qui rend tout aussi bien la prononciation indigène.

De *Megali* = grand, et du turc *cazani*, chaudron *(Kessel)*. Mais *casania* signifierait chaudronnée (le contenu du chaudron), plutôt que le récipient lui-même.

Mikri Kazania. *Μικρὴ Καζανιά (ἡ).* — Gorge moins profonde que la précédente, descendant plus au sud, entre les pentes du Skolion et du Kristaki. Faussement appelée Mikro Gurna. Kazania étant féminin, on doit dire *mikri*, petite.

Leftokares. *Λεφτοχαρές (οἱ).* — Pentes inférieures nord-ouest du Kristaki, formant la rive supérieure droite du Xero-lakki.

Forme idiomatique de Leftokaries, féminin pluriel de *λεφτοχαριά*, le noisetier.

Pixari. *Πυξάρι (τό).* — Pentes rapides sur la rive gauche du Xero-lakki, en face de Leftokares.

πυξάρι signifie le buis, c'est le diminutif du grec ancien *πύξος*.

Dhymarka. *Δυμάρκα (τά).* — Pentes ravinées sur la rive gauche du Xero-lakki, sur le versant nord des Kardharas.

Pluriel neutre signifiant *jumeaux*, sans qu'on puisse expliquer l'origine de cette désignation. La forme régulière est *Dhymarika*.

Papa-Dhymou. *Παπά-Δυμού (τό).* — La combe supérieure du Xero-lakki et ses deux rives, à l'endroit où la vallée tourne vers l'est pour former la Megali Gourna.

[1] La plupart des explorateurs de l'Olympe ont confondu *Megali* et *Mikri Kazania* avec *Megali* (ou *Trani*) et *Mikri Gourna*. Comme on le voit sur notre carte, il s'agit de *quatre* lieux bien distincts les uns des autres. Barth mentionne *Mikro* et *Trani Gurna* (sic) et, dans sa description, il situe exactement *Mikro Gurna*, mais on ne comprend pas où il place l'autre combe. Sur son esquisse, Cvijić indique *Megali* et *Mikri Kazanja* aux bons endroits. Par contre, Baud-Bovy confond *Gurna* et *Kazanja*, prétendant que les indigènes emploient indifféremment l'un et l'autre, ce qui n'est pas le cas. Sur son esquisse orographique, il figure une *Trani Gurna* beaucoup trop grande à l'emplacement de Megali Kazania, et une *Mikro Gurna* qui forme la partie supérieure du Xero-lakki, mais qui semble se terminer entre le Skolion et l'Isto Cristaci (sic).

scanned by Moschopoulos Georgios

Du nom d'un prêtre, appelé Dhymos, et qui était aussi un klephte, paraît-il !

Megali-Gourna. *Μεγάλη-Γοῦρνα (ἡ).* — Grande combe descendant du Skolion au sud-ouest, jusqu'au pied sud du Kristaki et dont le Xero-lakki forme la continuation naturelle. Souvent confondue avec Megali ou Trani Kazania. Gourna *(γούρνα)* signifie proprement *bassin.*

Mikri-Gourna. *Μικρὴ-Γοῦρνα (ἡ).* — Combe ouverte au nord du Kafenio et rejoignant la Megali Gourna au pied sud du Kristaki. Signifie *petit bassin.*

Kristaki. *Χρυσταχη (τό).* — Sommet bien dégagé (2704 m.) à l'ouest du Skolion. Cvijić, qui le considérait comme le point culminant du massif, le mentionne, ainsi que Baud-Bovy, sous le nom d'*Isto Christaci.* Mais *Isto* n'est autre que la préposition *εἰς τό* = *en*, qui précède tant de noms de lieu, comme *εἰς τὸν Ὀδά*, *εἰς τό σκαμνί*, etc., etc.

Du nom d'un klephte, *Kristaki* (diminutif de *Kristo*), qui fut, paraît-il, tué à cet endroit.

Palimanastri. *Παλιμανάστρι (τό).* — Sommet de 2815 m. au sud du Skolion. On y trouve, aujourd'hui encore, des restes de murs en briques. C'est le sommet que Barth appelle *Haghios Antonios* et qui se trouve indiqué comme tel sur les cartes modernes.

De *παλιός*, vieux et *μοναστῆρι*, couvent. (Voir sous Palikopri.)

Skolion (ou **Skolio**). *Σκολεῖον (τό).* — Un des principaux sommets de l'Olympe, où s'élève aujourd'hui un signal trigonométrique de premier ordre, △ 2905,45. Le *Sto. Scholion* de Cvijić. Barth écrit *Skholion*, désignant par là une cime voisine, mais inférieure.

La prononciation locale se rapproche de *Skolio.* La terminaison *ειον* est d'influence puriste. Skolion *(Σχολεῖον)* signifie évidemment *école.* Pour l'origine de ce nom, voir la note au bas de la page 195. Freshfield évoque l'italien *scoglio* et son équivalent grec *σκόπελος*, rocher.

Il n'est pas impossible que *scoglio* soit devenu *Skolio*, mais *σκόπελος* ne peut pas être transformé en *Skolion.*

scanned by Moschopoulos Georgios

Skala. *Σκάλα (ἡ).* — Sommet secondaire à l'est du Skolion ; 2866 m.

Du latin *scala*, escalier, échelle.

Ce nom provient probablement des roches étagées qui forment le sommet. Appelé *Tête Noire* par Baud-Bovy, qui attribuait tout d'abord ce nom au Skolion (encore en 1919).

Ta tria Vrakhi. *Τὰ τρία βράχη.* — « Les trois rochers ». — Nom collectif désignant les trois cimes centrales de l'Olympe: le point culminant, le Trône de Zeus et La Vierge. D'autres variantes sont usitées plus rarement, ainsi : *Tria Prenia (τρία Πρένια)* au lieu de *πρηόνια*, de l'ancien *πρηών*, sommet rocheux.

Tozer dit: *Ta tria Adelfia, (τὰ τρία Ἀδέλφια)* les trois frères, expression connue encore aujourd'hui à Kokkinoplos. Cvijić écrit *Tris Pipes*, prétendant que ce serait un nom valaque. Les indigènes ignorent cette expression, bien que *pipore* signifie pointe, en valaque.

A Kokkinoplos, on ne connaît que le nom collectif *tria Vrakhi*, mais les chasseurs de Litokhoron distinguent le point culminant sous le nom de Mitka *(Μύτκα)* mot slave signifiant pointe, et le Trône de Zeus sous celui de *Stefani* ou *Stefan (στεφάνι)* couronne. C'est bien, en effet, l'aspect que présentent ces deux sommets, vus de Litokhoron.

Heuzey désignait le bloc central des sommets sous le nom désormais inusité de *Kalogheros*, le Moine (voir ce nom) et l'on prétendait qu'il servait de tombeau à Saint-Denys. Farquhar appelle ces mêmes sommets « Throne of Zeus and Hera » et Baud-Bovy enfin, distinguant cinq pointes du sud au nord, les baptise successivement : Roche Tarpéienne, La Vierge, Crête de Coq, Pic Vêniselos et Trône de Zeus.

Porta. *Πόρτα (ἡ).* — Ce nom, introduit par Barth et qui signifie porte, se trouve sur toutes les éditions allemandes et grecques du 1 : 200 000 et désigne le large col (2685 m.) ouvert entre le Stefan et la Toumba. Il est usité par les gens de Kokkinoplos avec la variante *Zygos*, un nom de lieu très fréquent en Grèce et qui signifie également col. A Litokhoron, par contre, on attribue le nom de *Porta* à un passage beaucoup moins

scanned by Moschopoulos Georgios

caractéristique sur l'arête conduisant de Petrostrounga au Saint-Élie, à l'endroit où cette crête se dédouble pour former une conque à peine évasée qu'on appelle *Issoma Ilias* (la prairie des dieux, de Baud-Bovy). C'est un passage étroit que l'on franchit nécessairement en montant au Saint-Élie par l'arête de Petrostrounga.

Le col ouvert entre Stefan et Toumba est appelé *Koka Aghios Ilias (Κόκα Ἁγ. Ἠλίας)* par les gens de Litokhoron. *Koka* signifie coche, entaillure.

Toumba. *Τούμπα (ἡ).* — Petit sommet rocheux de 2785 m. sur l'arête faîtière entre le Stefan et le Saint-Élie. Baud-Bovy qui fut le premier touriste à le visiter, le baptise « Pic Jacques Philippe», en souvenir de son courrier. *τούμπα,* monticule ; du latin *tumba,* tumulus, sépulcre.

Profitilias ou **Aghios Ilias.** *Προφητηλιάς ἢ Ἅγιος Ἠλίας.* — « Prophète Élie » ou « Saint-Élie ». La cime sacrée de l'Olympe, sur laquelle est érigée la petite chapelle dédiée au saint du même nom. Son altitude si souvent discutée est fixée définitivement à 2787 m. Les deux noms sont usités indifféremment.

Issoma Ilias. *Ἰσωμα Ἠλίας.* — Petite combe, à peine incurvée, au pied est du Saint-Élie. La « Prairie des Dieux » de Baud-Bovy.

Comme on l'a déjà vu pour *Issomata,* ce nom de lieu désigne toujours un plateau. Celui-ci, voisin de l'Aghios Ilias, se nomme *Issoma Ilias.* La prononciation locale varie entre *Ichoma, Ichouma* et *Ichiouma.*

Kalaïa. *Καλάγια (τά).* — Deux collines jumelles limitant au sud l'Issoma Ilias, au bord même des pentes plongeant dans la vallée de Saint-Denys.

Ce nom serait en rapport avec les grandes plaques rocheuses qui forment les sommets de ces collines ?

Gourna Ilias. *Γούρνα Ἠλίας (ἡ).* — Petite combe pierreuse descendant de la Porta vers l'est, au pied du Stefan, et dont le fond est généralement occupé par une tache de neige qui persiste même en été. Cette combe s'ouvre à l'est, sur un col qui donne accès au Mavro-longos et que Baud-Bovy appelle *Vurla Aghios*

scanned by Moschopoulos Georgios

Ilias. Ce nom est inconnu des indigènes. *Vurla* (*Vourla*) signifiant *marais*, ne peut guère s'appliquer à un col, à moins que ce soit une confusion avec *Gourna*, qui, comme nous l'avons déjà vu, signifie *bassin* (Trani ou Mikri Gourna).

Petrostrounga. *Πετροστρούγκα (ἡ).* — Toute la grande crête formant rive gauche à la vallée de Saint-Denys, entre le signal (△ 2248,1) et le Saint-Élie.

Petrostrounga signifie littéralement *bergerie de pierre*, et provient de la bergerie (quelques murs) où l'on passe en montant du monastère de Saint-Denys au Saint-Élie. *Petroska*, sur le 1 : 200 000 autrichien et sur la carte anglaise, est une simple contraction. [1] L'orthographe *Petrastrunga*, employée par Baud-Bovy, est inexacte.

Skourta (ou **Sikourta**). *Σκούρτα (ἡ).* — Tout le versant oriental, supérieur, de la crête de Petrostrounga. *Sikurta* sur les cartes autrichienne et anglaise. Mot valaque signifiant *caille*.

Kokkinovrakho *Κοκκινόβραχο (τό).* — [En dehors de notre carte]. — Le « rocher rouge ». Extrémité inférieure de la crête de Petrostrounga.

Vythos. *Βόθος.* — Nom moderne de l'ancien Enipée, désignant le torrent qui arrose la vallée de Saint-Denys et qui signifie *abîme*. Mais son acception est restreinte actuellement au cours du torrent entre le monastère de Saint-Denys et le Golfe de Salonique. Au-dessus du monastère et jusqu'à Prioni, le ruisseau ne porte aucun nom. Plus haut, il prend le nom de *Vrissoula*.

Visos sur la carte autrichienne, qui, en aval de Litokhoro indique *Mavrolongo*. Barth écrit *Vithos*.

Vrissoula. *Βρυσούλα (ἡ).* — Cours supérieur du Vythos, en amont de Prioni. Diminutif de Vrissi *(βρύση)*, petite source.

Prioni. *Πρηόνι (τό).* — Le cours du Vythos alimentait autrefois sept ou huit scieries aménagées par les moines du monastère de Saint-Denys et qu'on désignait en bloc sous le nom de

[1] Le nom de *Goroskola*, indiqué sur ces deux cartes, mais plus au nord, est tout à fait inconnu dans la région.

scanned by Moschopoulos Georgios

Prionia, les scieries. Ce nom se trouve sur plusieurs cartes. Aujourd'hui, la scierie supérieure est seule en fonction et se nomme *Prioni* (singulier : *la* scierie), ou *Kristomilo*, le moulin de Christo.

Valtokoukki. *Βαλτοκούκκι (τό)*. — [En dehors de notre carte]. — Rive gauche du torrent entre Prioni et le monastère de Saint-Denys. Signifierait : fève des marais, de *βάλτος*, marais et *κούκκι*, fève.

Schiour. *Σκούρ (τό)*. — Petit ruisseau, souvent desséché, tributaire gauche de la Vrissoula. Semble provenir du valaque *siriour* (scie), par dissimilation du *r*.

Gavos. *Γκάβος (ὁ)*. — Lieu raviné sur la rive gauche de la Vrissoula. *Gavos* est un mot grec avec accent tonique valaque.

Mavro-longos. *Μαῦρο-λόγγος (ὁ)*. — Longos *(λόγγος)* signifie proprement *vallon* et non pas forêt, comme le prétend Heuzey. Ce vallon, parcouru par la Vrissoula, était occupé autrefois par un bois épais de pins, qui justifiait ce nom de « vallon noir », mais qui a été ravagé depuis par les incendies, les avalanches et les éboulements. Cette désignation s'étend maintenant à la côte, boisée dans sa partie supérieure, et que l'on suit en montant au Saint-Élie depuis la Kalivia. Sur la carte autrichienne, ce nom est attribué par erreur au cours inférieur du Vythos, en amont de Litokhoron.

Kalivia. *Καλύβ·α (τά)*. — Hutte de bergers et de bûcherons, en partie ruinée, où l'on bivouaque parfois avant l'ascension du Saint-Élie. Elle est située à 1962 m., entre les deux branches supérieures de la Vrissoula. On y monte par un petit sentier, en trois heures environ de Prioni.

Pluriel neutre de *Kalivi*, la hutte. Il y avait sans doute, autrefois, plusieurs huttes à cet endroit.

Kondromissorakhi. *Χόντρομυσοράχι*. — Lieu raviné et en partie boisé sur la rive gauche du ravin nommé *Ptina* [1] sur la

[1] Le nom de *Ptina*, introduit par Barth et qui paraît sur toutes les éditions allemandes des cartes au 1 : 200 000 et 1 : 300 000, est complètement inconnu actuellement. Barth désignait par là une gorge au pied de Stavroïtia, mais le nom a été déplacé dans la suite, et Baud-Bovy, par exemple, le situe beaucoup trop au nord sur son esquisse.

scanned by Moschopoulos Georgios

carte autrichienne. De *χόνδρός*, gros, *μισός*, mitoyen, et *ράχι*, dos : « le gros dos mitoyen ».

Steno. *Στενό (τό)*. — Ravin tributaire du précédent, à l'ouest du sentier descendant de Bara (Gournis). *Steno* signifie ravin, défilé étroit.

Spatoulas. *Σπάτουλας (ὁ)*. — Partie supérieure du ravin précédent. Probablement un nom de famille valaque.

Proïlio. *Προήλιο (τό)*. — Pentes ravinées et boisées entre Steno et Kondromissorakhi. Ce mot est évidemment composé de *πρό*, pre-, avant, et *ἥλιος*, soleil, sans qu'on puisse en expliquer l'attribution à ce lieu.

Skales. *Σκάλες (οἱ)*. — Précipices rocheux fermant au sud le lieu dit Proïlio.

Pluriel de *Skala*, échelles.

Sounari (ou **Snari**). *Σουνάρι (τό) (ἡ Σνάρι)*. — On désigne ainsi l'ensemble des vires traversant toute la face orientale des sommets centraux, du pied de la Skala au pied du Stefan. Il est peu probable que le mot lui-même signifie vire *(Band, ledge, cengia)*. Semble provenir du valaque *soun* (latin *sona*) qui signifie *clochette*, avec terminaison néo-grecque *ari (αρι)*. La chute régulière du *ou (ου)*, en fait *snari*.

Stavroïtia. *Σταυροΐτια (ἡ)*. — Le point 2616 m., contrefort oriental du Palimanastri, et ses environs immédiats. Barth, qui introduisit ce nom et sa variante *Stavropegia*, prétend qu'il est religieux (« ein religiöser Name ») et étend cette désignation à la combe ouverte entre le Palimanastri et le Skolion. Les indigènes assurent qu'il s'y dressait autrefois une croix de bois. Stavros *(σταυρός)* veut bien dire croix, mais *itia (ιτια)* signifie saule, et l'on ne voit pas comment un saule pourrait croître entre des pierres à 2600 m. d'altitude.

Baud-Bovy écrit *Stavoidia*.

Plaïa (ou **Steno**). *Πλαγιά (ἡ)*, — La petite combe ouverte immédiatement au nord-ouest du point 2616. *Plaïa* signifie flanc (de montagne) et *στενός*, étroit.

Bara ou **Gournis.** *Μπάρα (ἡ)*, *ἡ Γούρνις*. — Tout le grand

scanned by Moschopoulos Georgios

plateau de gazons situé à 2350 m. env., entre les pentes du Palimanastri et celles du Saraï.

Bara est un nom générique valaque, signifiant marais, et qui désigne toujours un bas-fond, où l'on trouve de l'eau plus ou moins stagnante. C'est le nom usité à Kokkinoplos, tandis que les gens de Litokhoro appellent cet endroit *Gournis* (au lieu de *Gournes*, le *e* atone devenant *i* dans l'idiome du nord), *les bassins*. Ils étendent cette désignation jusqu'au versant nord de la chaîne de Skamnia, d'où les combes latérales débouchent sur le plateau de Bara. Le nom *Bara* est cité par presque tous les explorateurs depuis Barth, mais il semble être en défaut ici, puisqu'on ne trouve pas (ou plus) d'eau à cet endroit. Il existe dans le massif, mais en dehors de l'aire de notre carte, un autre lieu dit Bara, situé à l'issue du Xero-lakki, sur le chemin de Kokkinoplos à Vrondos. On y trouve une fontaine et un petit marais, ainsi qu'une hutte, la *Kalivia Baras*, que le 1 : 200 000 autrichien place par erreur dans la vallée de l'Itano.

Dristela. *Δριστέλα (ἡ).* — Partie inférieure de la combe des Odas, où l'on trouve de gros trous emplis de neige, parfois même en été. Barth mentionne ce nom dans son texte et sur sa carte, mais il le place dans la combe supérieure de Stalamatia.

Nom générique désignant également un bas-fond, une sorte de creux où la neige et l'eau stationnent. Dans la langue populaire, *δριστέλα* désigne une cuve où l'on baigne les étoffes nouvellement tissées.

Odas. *Ὀντᾶς (ὁ).* — Combe de gazons et d'éboulis ouverte au sud de l'arête reliant le Palimanastri au massif du Kafenio. Elle forme la partie supérieure du vallon descendant vers Aghia Trias, vallon arrosé par la *Dhrima* ou *Sparmolakko*. On parcourt les Odas dans presque toute leur longueur en se rendant de la Stalamatia (Kokkinoplos) à Bara (Gournis). Bien situé sur la carte de Barth.

Mot turc m. s., signifiant *chambre*. Voir la note au bas de la page 195.

Skamnia. *Σκαμνιά (ἡ).* — Nom de lieu assez fréquent en Grèce. Contraction de *sikaminia* par la chute des deux *i* atones ;

scanned by Moschopoulos Georgios

de l'ancien grec *συκαμινέα*, le mûrier blanc. On trouve le village de Skamnia indiqué sur les cartes modernes à 3 km. à l'est du monastère d'Aghia Trias. Les gens de Kokkinoplos et ceux du versant sud de l'Olympe comprennent sous ce nom les cimes dominant ce village au nord, entre autres les point 2618 et 2704, qui figurent encore sur notre carte. Ceux de Litokhoro (Kakalos entre autres), désignent ces deux cimes sous le nom de *Pirghi*, tours, tas de pierres, cairns, pluriel de *πύργος*, soit qu'ils entendent par là les sommets eux-mêmes, ou les cairns qui les couronnent.

Saraï. *Σαράϊ (τό)*. — Ce nom, qui est turc et signifie palais, sérail, est attribué par les moines du couvent d'Aghia Trias au principal sommet (2703,7 m.) de la chaîne de Skamnia, mais les gens de Kokkinoplos et ceux de Litokhoron ne lui reconnaissent aucun nom. Bien situé sur l'esquisse de Baud-Bovy qui est le premier à en parler.

C'est probablement la cime que Barth, puis Tozer, indiquent comme *Saint-Elie méridional*. Sa position correspond également au sommet gravi par Heuzey et qu'il nomme *Itchouma*. Il n'est pas impossible non plus que le Saraï soit identique au *St. Stephano* d'Urquhart. Toutes ces désignations sont du reste inconnues aujourd'hui.

Krontz. *Κρόντζ'*. — Le signal △ 2678,9, désigné dans le protocole de triangulation sous le nom de Bara.

Du nom d'un klephte qui fut tué à cet endroit. En valaque, ce mot signifie *croix*.

Megali Gourna. *Μεγάλη Γούρνα (ἡ)*. — Combe aride ouverte au nord-ouest du Saraï. C'est la principale des *Gournis*.

Ne pas confondre avec le tributaire du Xero-lakki.

Kalogheros. *Καλόγερος (ὁ)*. — « Le Moine ». De *καλός*, bon, et *γερός*, vieux, vieillard. Ce nom a fait l'objet de nombreuses controverses dans les relations des explorateurs de l'Olympe. Le seul sommet qui soit actuellement désigné sous ce nom est le point 2701 m. de la chaîne de Skamnia. Il m'a été indiqué par K. Kakalos, un chasseur de Litokhoro. Les gens de Kokkinoplos, N. Velis entre autres, désignent sous ce même nom la

scanned by Moschopoulos Georgios

croupe de gazons qui borde le vallon Odas au sud, c'est-à-dire une série de collines sans importance aucune.

Le nom *Kalogheros* paraît pour la première fois sur la carte de Heuzey (1860), qui l'attribue à la cime centrale du massif. Ce nom lui avait été indiqué par les moines du couvent de Saint-Denys. Barth confond ce Kalogheros de Heuzey avec le Palimanastri de notre carte et l'appelle *Aghios Antonios*. C'est pourquoi les deux noms sont réunis plus tard sur les cartes au 1 : 200 000 pour désigner ce point 2815 m. Sur l'esquisse de Baud-Bovy, basée sur les indications de Velis, l'*Aghios Antonios (Kalogeros)* désigne le Kafenio de notre carte.

Kavos. *Κάβος (ὁ).* — Toute la combe pierreuse qui s'étend au pied nord-est du Kalogheros.

Mot valaque, signifiant creux, cavité.

Paghos. *Πάγος (ὁ).* — Tous les environs immédiats du signal △ 2675,6, mentionné également sous ce nom (Pagos) dans le protocole de triangulation. Cette désignation s'étend surtout au versant est de la crête. Mot ancien équivalent à *βράχος*, le rocher.

Fardia-Khoun. *Φαρδιὰ Χούνη (ἡ).* — Profonde ravine descendant de Paghos vers le nord et rejoignant la vallée de Saint-Denys.

φαρδιά, large ; et *χούνη* de l'ancien *χώνη*, entonnoir.

Livadhaki. *Λιβαδάκι (τό).* — Tout le versant nord-ouest de la grande crête où se dresse le signal △ 2359,9, mentionné sous ce nom dans le protocole de triangulation. Diminutif de *Livadhi*, nom de lieu très fréquent, qui signifie prairie. *Livadhaki*, petite prairie. [1]

Kara-Yanni. *Καραγιάννη (τό).* — Rive droite inférieure de Fardia-Khoun. *Kara*, mot turc : noir, et *Yanni*, Jean.

Robolo (ou **Rebelo**). *Ρόμπολο (ἡ), Ρέμπελο (τό).* — Immense

[1] Barth, qui ne mentionne pas ce nom, indique par contre sur sa carte *Pnakia*, nom inconnu à Litokhoro, mais qui semble être générique, une élision de *Penakia*, qui désigne un lieu où l'on rencontre des trous pierreux et des sources. A peu près au même endroit, Cvijió place la mention *Vardara*, également inconnue dans cette région.

scanned by Moschopoulos Georgios

gorge rocheuse, en partie boisée, descendant de Livadhaki au nord, dans la vallée de Saint-Denys.

De *φόμπολα*, sorte de pin, constituant les forêts de cette région.

Bektas (ou **Bektes.**). *Μπεκτάς(ὁ), ἡ Μπεκτές* — [En dehors de notre carte.] — Partie inférieure, septentrionale de la chaîne qui forme la rive droite de la vallée de Saint-Denys. Heuzey écrit *Bektech.*

Bektas signifie moine turc.

Litokhoro ou **Litokhori.** *Λητοχώρο ἢ Λητοχώρι.* — [En dehors de notre carte.] — Village grec au pied oriental de l'Olympe, sur la rive droite du Vythos (ancien Enipée), à l'endroit où ce torrent débouche de la grande gorge formant la partie inférieure de la vallée de Saint-Denys.

L'orthographe de ce nom varie beaucoup dans la cartographie ancienne et moderne. *Khoro* ou *Khori* signifie évidemment village *(χωρίον)* ; ce sont deux formes régulières, la première étant plus ancienne que la seconde. Heuzey fait dériver *lito* de *litos (λυτός)*, nu, maigre, ce qui correspond parfaitement à l'aridité du lieu.

Barth spécifie : « *Letokhoro*, Ort der Leto ; nicht *Lithokhoro*, Steinbeck ».

La plupart des écrivains et des cartographes écrivent *lito (λητο)* avec *i (η)* comme s'il provenait de la déesse Léto. Ce nom pourrait aussi provenir de *λύρω*, je délie et de son dérivé *λυτός*, lié. En tout cas, la forme *litho (λήθος)*, est un non-sens.

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

APPENDICES

scanned by Moschopoulos Georgios

scanned by Moschopoulos Georgios

Itinéraires et renseignements pratiques.

Les principaux points de départ pour l'ascension de l'Olympe sont les stations de Larissa, Litokhoro et Katerini de la ligne Athènes-Salonique. L'Orient-Express qui circule journellement sur cette ligne, dans les deux directions, s'arrête aux trois stations mentionnées.

A. De Larissa.

1. Un service d'automobiles relie *Larissa* à *Elasson*, par Tirnavos et le col de Melouna, en 2 h. ½ environ. Il est bon d'assurer ses places la veille au bureau de l'entreprise officielle à Larissa (service postal) et non pas auprès d'entreprises privées dont les autos ne partent que plus tard. L'auto postal quitte Larissa vers 9 h. du matin.

Dès qu'on sort de la ville et qu'on a traversé le pont sur la Salamvria (Pénée), l'Olympe est en vue, en plein nord. La cime qui semble la plus haute est le Saraï. Le Skolion paraît inférieur, parce que plus éloigné. A Janoli, bifurcation. Selon l'état des routes, l'auto gagne directement Tirnavos, ou bien il passe par Kaza Klara, en se dirigeant droit vers l'Olympe. Immédiatement avant d'arriver à Kaza Klara, un chemin de traverse [1] permet de rejoindre la route principale aux portes de Tirnavos, village pittoresque, où l'on entre après avoir franchi un pont moderne sur le Xérias (ancien Titarèse).

De Tirnavos, la route monte au nord, descend au hameau de Déléria et s'élève en zigzags au col de Melouna (540 m.). [2] Du

[1] Entre Kaza Klara et Tirnavos, on aperçoit un instant le point culminant de l'Olympe, encadré par le Palimanastri à gauche et le Saraï à droite.

[2] La grotte où l'ingénieur Richter fut retenu en captivité par les Klephtes se trouve au lieu dit *Gircovali* ; elle est visible durant la montée au col. Sur les crêtes environnantes, on aperçoit plusieurs *karakols*, postes militaires de l'ancienne frontière gréco-turque.

scanned by Moschopoulos Georgios

col, la route descend en lacets dans la plaine et gagne directement Elasson. On laisse à main droite le village de Tsaritsani, blotti au pied de la montagne.

Elasson est dominé par le grand monastère de la Panaghia et possède quelques minarets très pittoresques. On y trouve un petit hôtel tenu par un Grec revenu d'Amérique.

2. *D'Elasson à Kokkinoplos.* — Il faut compter 7-8 h. avec de bons mulets. Si donc on n'arrive à Elasson qu'après midi, il est préférable d'y coucher et de partir le lendemain de très bonne heure.

On suit la grande route de Servia jusqu'à la bifurcation d'Elephterokhori, [1] endroit où se détache l'ancienne route de Pétra, fort bien tracée autrefois, mais abandonnée maintenant et inutilisable pour les véhicules (1 h. 15). On la suit presque horizontalement jusqu'au-delà du village de Sadhovon [2] (1 h. 15), qu'on laisse 200 m. à main droite. L'Olympe est constamment en vue. Les plus hautes cimes semblent être celles dominant Skamnia.

Quittant l'ancienne route de Pétra, on laisse Pazarli [2] à main gauche et l'on monte légèrement pour arriver au hameau de Barakli (1 h. 15), qui ne s'est pas relevé de ses ruines depuis la guerre de 1912. On traverse ensuite une succession de petites collines et l'on aperçoit Selos juste avant d'y arriver (1 h. ½). A gauche, dans la plaine, l'emplacement de l'ancienne ville de Pythion. Kokkinoplos se distingue de très loin (déjà des environs de Sadhovon), avec la colline de Sourdani à gauche et le col conduisant dans la vallée de l'Itano.

Les habitants de Selos sont grecs, mais vêtus de *skouti* noir, comme les Koutsovalaques. Ceux des villages précédents portent presque tous le fez rouge des musulmans.

En une heure environ, on arrive à la gorge de la Stalamatia,

[1] On pourrait aller en automobile jusqu'à cette bifurcation, mais le village d'Elephterokhori est situé en dehors de la route et il n'est pas facile de s'y procurer des montures.

[2] La nomenclature de cette région est très défectueuse sur toutes les cartes actuelles. J'écris les noms comme je les ai entendu prononcer. Mon étude toponymique ne s'est pas étendue jusque là.

scanned by Moschopoulos Georgios

où le sentier est taillé dans le roc (vue vers le Flamboro), et en une demi heure à Kokkinoplos. Kokkinoplos n'a pas d'hôtel, mais les habitants sont hospitaliers. Ni téléphone, ni télégraphe. Le service postal se fait d'Elasson par Livadhi deux à trois fois par semaine. Comme guides, Stério Kastanaras et Nicolas Velis sont recommandables.

3. *De Kokkinoplos au sommet de l'Olympe* (voir notre carte au 1 : 20 000). — De Kokkinoplos, suivre le sentier qui s'élève au-dessus du village et conduit dans le vallon de la Stalamatia (45 min.). Remonter ce vallon, que le sentier quitte bientôt pour s'élever en zigzags au sud et gagner le lieu dit Zmeos (1 h. 45), où l'on trouve généralement un peu d'eau. Le sentier traverse alors la partie supérieure du vallon et monte par une combe latérale à une large selle de gazons, ouverte entre la crête de Kardharas et le sommet du Kafenio. Puis il suit la croupe de ce sommet jusqu'à son épaule nord, où une vire rocheuse permet de gagner le vallon Odas (1 h. 45).

On longe le versant gauche (nord) de ce vallon, sans monter ni descendre beaucoup (traces de sentier) et l'on gagne, à travers une large selle gazonnée, le grand plateau de Bara (2 h.), où il est coutume de bivouaquer. On ne trouve à cet endroit ni eau, ni bois.

De Bara, s'élever par des pentes de gazons et des éboulis au promontoire de Stavroïtia (2616 m.). Descendre dans la petite combe immédiatement au nord-ouest, puis monter vers le nord, à travers une colline jonchée d'éboulis, pour gagner le pied de la Skala et son arête sud-est, à l'origine des grandes vires qui traversent tout le flanc oriental des hautes cimes (1 h. 15). Suivre la principale de ces vires jusqu'au pied d'un grand couloir rocheux issu du point culminant *(Mitka)*, dont on distingue parfaitement le sommet couronné d'un gros cairn (40 min.). S'élever par ce couloir directement au sommet (1 h.). Pour gagner le *Saint-Elie* (2787 m.), on continuera à suivre les vires rocheuses jusqu'au pied du Trône de Zeus *(Stefan)*. Obliquer alors à gauche et traverser des éboulis jusqu'à la *Porta* (½ h.). De là, en longeant la base de la Toumba, on arrive sans peine au col

scanned by Moschopoulos Georgios

ouvert entre la Toumba et le Saint-Élie, dont on termine l'ascension par l'arête sud-ouest (½ h.). Le sommet est couronné par une petite chapelle.

Si, de Kokkinoplos, on veut se rendre au *Skolion* (2905 m.), il est inutile de passer par Bara. On quittera l'itinéraire n° 3 à la selle entre Kardharas et le Kafenio (3 h. ½ de Kokkinoplos). De cette selle, un petit sentier descend dans la Mikri Gourna, et conduit dans la Megali Gourna, combe que l'on suit jusqu'au pied du Skolion. De là, une piste de moutons conduit à travers les éboulis au col ouvert entre le Skolion et le Point 2793 d'où l'on monte au sommet en suivant une large arête (3-4 h. de la selle ; soit 7 h. environ de Kokkinoplos). On peut faire la plus grande partie du trajet à dos de mulet. Le sommet est couronné par un grand signal trigonométrique visible de loin.

4. *Traversée des hautes cimes.* — Cette traversée ne peut être recommandée qu'aux touristes habitués aux grimpées de rochers. Le meilleur point de départ est naturellement un bivouac à Bara. La corde n'est pas indispensable, mais peut rendre des services. Le seul guide recommandable pour cette traversée est Kristo Kakalos, de Litokhoro (voir itinéraire n° 8).

On peut monter à mulet jusqu'au sommet du Skolion.

De Bara, suivre l'itinéraire décrit précédemment (3) pour le Saint-Élie jusqu'à la combe ouverte au sud de la Skala. Remonter cette combe jusqu'à son extrémité supérieure et terminer l'ascension du Skolion par l'arête sud (1 h. 35). On peut aussi monter directement au sommet, de la combe elle-même, par des pentes d'éboulis.

Du Skolion, suivre l'arête de faîte jusqu'à la *Skala* (2866 m. ; 15 min.). Descendre par des rochers brisés mais faciles à une profonde brèche, ouverte dans le faîte et d'où la vue plonge dans les abîmes de la Megali Kazania (7 min.). De là, en se tenant légèrement à droite du faîte, on s'élève par des rochers brisés au pied d'un ressaut qui forme la Vierge. Escalader directement ce ressaut et longer la crête très étroite jusqu'au sommet de *la Vierge*, que l'on atteint par une succession de plaques.

Redescendre au pied du ressaut et longer sa base pour

scanned by Moschopoulos Georgios

gagner la brèche qui s'ouvre directement au nord de la Vierge. Escalader un couloir rocheux, contourner à droite (est) quelques gendarmes *(Crête de Coq)* ; descendre quelques mètres et gagner le point culminant (1 h. 20 du sommet du Skolion).

Du sommet, descendre au nord-est par un couloir étroit et rapide, jusqu'au moment (30 min. du sommet) où l'on peut s'engager dans un nouveau couloir qui monte à la brèche séparant le point culminant du Trône de Zeus (Stefan). L'escalade de ce couloir exige 15 min. Traverser à droite, puis s'élever par des éboulis et des rochers qui forment une sorte de couloir conduisant à l'arête de faîte, et de là à un premier sommet (30 min.).

Longer l'arête très étroite, escalader un premier ressaut ; suivre une courte vire sur le versant sud-ouest et gagner le sommet du Trône de Zeus *(Stefan)* par une fissure dans le rocher (10 min.).

A la descente, on reprendra le même chemin jusqu'à la brèche entre le Trône et Mitka ; puis on descendra directement par un couloir aux vires du versant oriental, où l'on rejoint l'itinéraire du Saint-Élie, décrit précédemment. Du sommet du Trône à Bara en 1 h. ½.

5. *D'Elasson au monastère d'Aghia Trias ou Triada.* — D'Elasson (sortie est), on suit tout d'abord le chemin muletier de Karia. On le quitte à la première bifurcation pour tirer à gauche. Traverser une succession de collines et descendre dans la vallée de la Dhiava, dont on franchit le torrent près d'un moulin. Suivre alors la rive droite (ouest) du vallon où coule la Dhrima (qui descend de la Combe des Odas). Le chemin passe à Mitson et gagne le hameau de Sparmos. Puis il s'élève au nord-est dans la forêt, traverse la Dhrima et conduit (en 1 h. environ de Sparmos) au monastère d'Aghia Trias, où les moines offrent l'hospitalité. Compter 5-6 h. d'Elasson au monastère.

6. *Du monastère,* un sentier pavé descend dans le ravin de la Dhrima, dont il remonte la rive gauche. Après une heure et demie de marche, on arrive à l'endroit où le ravin se divise en deux branches. Suivre un instant celle de droite, puis gagner la crête qui sépare les deux branches. Cette crête, où l'on trouve quel-

scanned by Moschopoulos Georgios

ques traces de sentier, conduit sur la large selle qui limite le plateau de Bara à l'ouest (4 h. du monastère). A cet endroit, on rejoint les itinéraires précédemment décrits sous les nos 3 et 4.

De la selle susmentionnée, on peut aussi monter directement par des gazons et des éboulis au Palimanastri (2815 m.) (1 h.) et traverser par les crêtes au Skolion (45 min.).

7. *De Larissa*, un autre itinéraire consiste à gagner Déréli. De là, un bon chemin remonte la rive gauche de la vallée de Dhio Dhendron, traverse les collines vers le nord, longe les rives du lac de Nezeros (Ascuris) et conduit au village de Nezeros.

Sans passer par ce village, on peut aussi gagner directement celui de Karia (850 m.) où l'on couchera. De là, un sentier passant par Skamnia et au-dessus du monastère d'Aghia Trias, conduit dans le vallon de la Dhrima, où l'on rejoint l'itinéraire no 6. Il faut une forte journée de Larissa à Karia et 6-7 h. de Karia à Bara. De Skamnia, on peut aussi monter directement au Saraï (2703 m.) par les pentes du versant sud (6 h.).

B. De Litokhoro.

8. *De Litokhoro au monastère de Saint-Denys.* — De la station de Litokhoro, un bon chemin muletier conduit au village du même nom en 1 h. 45. Si l'on désire des mulets, il faut les commander au village. Celui-ci ne possède qu'un misérable hôtel. Que l'on vienne de Salonique ou d'Athènes, on arrive généralement de bonne heure à Litokhoro et l'on ne s'y arrêtera que pour engager des agoyates. Le seul guide recommandable est Kristo Kakalos.

Le chemin muletier conduit en 3 h. environ au monastère de Saint-Denys. Peu après la sortie du village, il franchit le Vythos (ancien Énipée), à l'issue même des gorges. Vue vers les hautes cimes, dans le fond de la vallée de Saint-Denys.

Le chemin monte ensuite en zigzags aux kalivia de la Skala : huttes de bergers valaques avec fontaine. On peut aussi parvenir au même endroit, de la station de Litokhoro directement,

scanned by Moschopoulos Georgios

par un chemin passant au Methoki de la Skala. On gagne ainsi une bonne heure.

Un peu plus haut que les kalivia, le chemin entre dans la forêt et franchit une crête secondaire pour pénétrer dans la vallée de Saint-Denys, dont il longe horizontalement le versant nord. Après une promenade à plat sous des pins magnifiques, on quitte le chemin de Prioni et l'on descend en zigzags au monastère de Saint-Denys, où les moines offrent l'hospitalité.

Pour l'ascension du Saint-Élie, on peut passer la nuit au couvent et partir le lendemain de très bonne heure. Mais pour l'ascension des hautes cimes, il est bon d'aller bivouaquer à la hutte *(kalivia)* du Mavrolongos (1962 m.).

9. *De Saint-Denys au Saint-Élie par Petrostrounga.* — Du monastère, un petit sentier sous bois, très rapide, conduit en 3 h. environ à la lisière supérieure des forêts, au lieu dit Petrostrounga (bergerie de la pierre), où l'on peut bivouaquer entre quelques murs, si l'on ne couche pas au couvent. On arrive facilement de Salonique à Petrostrounga en un jour, en partant par le train du matin. On peut même y parvenir à mulet et il est recommandé d'emporter une tente.

De Petrostrounga, on gagne en 2 h. par son versant nord la grande crête du Kokkinovrako (le rocher rouge). Vue plongeante dans la vallée de Saint-Denys et vers les hautes cimes. On suit la crête, très étroite par endroits, jusqu'au point où elle s'élargit et se dédouble pour former une sorte de passage nommé *Porta* ou *Zygos* par les gens de Litokhoro (ne pas confondre cette Porta avec celle ouverte entre le Trône de Zeus et la Toumba). Par cette porte, on accède à une combe de gazons évasée (Issoma Ilias ou Prairie des Dieux) qui s'étend au pied du Saint-Élie. On gagnera ce sommet soit directement par des pentes d'éboulis, soit en passant par le col ouvert entre le Saint-Élie et la Toumba (de Petrostrounga en 3 h., soit 7 h. environ du monastère de Saint-Denys).

Au retour, il est préférable de ne pas reprendre le même chemin, mais de descendre par le Mavrolongos (voir ci-dessous).

scanned by Moschopoulos Georgios

10. *De Saint-Denys au Saint-Élie par Prioni et le Mavrolongos.* — Cet itinéraire est surtout recommandable à la descente. Du monastère, on peut gagner la scierie de Prioni en 1 h. ½, par un petit sentier qui longe tout d'abord la rive gauche du Vythos et rejoint ensuite le chemin principal de la vallée. Mais il est préférable de rejoindre ce chemin à l'endroit où on l'a quitté en venant de Litokhoro, c'est-à-dire juste au-dessus du monastère, après une montée en zigzags de 20 min. environ.

Ce chemin, fort bien marqué, conduit en 1 h. ½ à Prioni, sans monter ni descendre beaucoup. A l'endroit où la vallée bifurque, un petit sentier se détache à droite et remonte la rive gauche de la Vrissoula. Il traverse un ravin et monte en zigzags à la hutte du Mavrolongos (*Kalivia*, 1962 m.) (3 h. env.), hutte ruinée où l'on bivouaque généralement. On peut arriver jusqu'ici à mulet, mais le sentier est très rude.

De la hutte, les traces de sentier conduisent à la limite supérieure des arbres, puis se perdent dans les éboulis et les rochers. On suit une sorte de dévaloir jusqu'au pied des premières vires rocheuses qui traversent tout ce versant de la montagne. Longer la base de ces vires vers le nord, puis gagner le col ouvert au pied du Trône de Zeus, par lequel on accède à la combe dite Gourna Ilias, où l'on trouve généralement un peu de neige (2 h.). Par une marche oblique dans les éboulis et les gazons, on sort de cette combe par le nord et l'on gagne le col ouvert entre la Toumba et le Saint-Élie, dont on termine l'ascension par l'arête sud-ouest (1 h. ½).

Pour atteindre la haute cime *(Mitka)*, on quittera l'itinéraire précédent, avant la traversée sous les vires, et l'on s'élèvera directement par une sorte de côte rocheuse, rapide et fatigante, qui conduit au pied du couloir ouvert dans la face orientale du point culminant (voir itin. n° 3), couloir qui conduit directement au sommet (4-5 h. de la hutte).

11. *De Prioni à Bara (Gournis).* — Le sentier est mal tracé dans la partie supérieure et cet itinéraire n'est pas recommandable pour une colonne de mulets. Si donc on veut installer un

scanned by Moschopoulos Georgios

bivouac à Bara, il est bien préférable de partir de Kokkinoplos et de suivre l'itinéraire décrit au n° 3.

De Prioni, le sentier suit la rive gauche puis traverse le lit desséché du torrent et monte à une hutte de bois (1360 m.) dressée au milieu d'une clairière (1 h. 45). Il s'élève ensuite dans une forêt de pins, puis traverse presque horizontalement une forêt de hêtres, d'où il monte ensuite rapidement pour déboucher à la lisière supérieure des arbres, sur le plateau de Bara (3 h.) que l'on traverse vers le sud-ouest. Une demi-heure suffit pour atteindre l'endroit où l'on bivouaque généralement (voir n° 3).

C. De Katerini.

Plusieurs itinéraires conduisent de *Katerini à Kokkinoplos*, où l'on passera la nuit avant l'ascension (voir n° 3). On peut suivre la route d'Elasson jusqu'à Saint-Dimitri et traverser ensuite la colline de Sourdhani, mais cet itinéraire est très long (voir notre expédition, p.108 sq.). On peut quitter la route à Pétra et gagner le monastère de Pétra en 6-7 h. de Katerini. Du monastère, le chemin très pierreux suit la rive droite de la gorge où coulent les eaux du Xero-lakki, il passe dans la petite plaine et à la hutte solitaire de Bara (à l'issue du Xero-lakki), s'élève au sud dans la forêt, traverse une crête et conduit au torrent appelé Poros. Après avoir traversé celui-ci, on monte en zigzags à la côte séparant le vallon de Karoutia de la vallée de l'Itano (au lieu dit Kommeni Petra). Le chemin, presque horizontal, traverse ensuite une belle forêt de pins et débouche en Thessalie par une sorte de col, qui marque l'extrémité supérieure de la vallée de l'Itano. A cet endroit, on rejoint le sentier venant de Saint-Dimitri par Sourdhani et l'on descend en 15 min. à Kokkinoplos que l'on n'aperçoit qu'au dernier moment (6-7 h. du monastère de Pétra).

Un troisième itinéraire conduit de Katerini par Koundoriotissa et Kalivia Ftéri (hameau valaque) à Vrondos (et non pas *Vrondi*). De Vrondos, un chemin très pierreux monte à travers

scanned by Moschopoulos Georgios

des forêts de chênes, traverse la crête qui limite Bara à l'est et rejoint dans la petite plaine le chemin venant du monastère de Pétra. Cet itinéraire est, dans sa première partie, plus monotone que les précédents, mais c'est le plus court et il est généralement utilisé par les gens de Kokkinoplos (de Katerini à Kokkinoplos en 10 h. env.).

scanned by Moschopoulos Georgios

Coordonnées rectangulaires et hauteurs des signaux placés dans le massif du Haut-Olympe.

N.-B. — L'origine des X est formée par le méridien 39°53'03" ouest de l'Ile de Fer (qui correspond à 1°30' de longitude Est de l'Observatoire d'Athènes) ; l'origine des Y est formée par le 40me parallèle de latitude nord.

	X	Y	Sol
Skolion [1]	+11.204,50	+ 9.038,94	2905,45
Barbalas	+11.381,78	+14.536,49	1842,12
Bara [2]	+15.127,07	+ 4.296,07	2678,87
Paghos	+16.041,04	+ 6.247,63	2675,56
Livadhaki	+17.384,56	+ 7.310,86	2359,85
Samari	+17.342,14	+ 4.047,84	2251,20
Petrostrounga . . .	+15.745,54	+11.951,53	2248,11
Zmeos [3]	+ 5.187,50	+ 7.789,25	
Voulgara	+ 3.829,60	+15.462,00	1687,46

N.-B. — Les coordonnées géographiques du point culminant de l'Olympe (2917,85 m.) par rapport à l'Ile de Fer sont : X = 41°01'27" et Y = 40°05'08".

[1] Nommé *Olympos* dans le protocole officiel de la triangulation.
[2] Nommé *Krontz* par les gens du pays (voir Toponymie).
[3] La hauteur de ce signal n'est pas indiquée dans le protocole officiel ; elle a été déterminée photogramétriquement et fixée à 2073 m.

GEORGIOS MOSCHOPOULOS

scanned by Moschopoulos Georgios

Liste des fleurs trouvées dans le massif du Haut Olympe au commencement d'août 1921.

Achillea ageratifolia
Aethionema saxatile
Arenaria juniperina
Alsine verna
Campanula Oreades
Campanula Cenisia
Cardamine resedifolia
Centaurea rupestris
Cerastium latifolium
Cerastium grandiflorum
Cochlearia saxatilis
Daphne striata
Delphinium tenuissimum
Globularia cordifolia
Gypsophila repens
Helianthemum vulgare
Helianthemum alpestre
Hippocripis comosa L.
Hutchinsia alpina
Linaria alpina
Lotus corniculatus
Myosotis alpestris
Paronichia polygonifolia
Pinguicula vulgaris L.
Potentilla aurea
Ranunculus glacialis
Sagina Linnaei
Saxifraga bryoides
» *Burseriana*
» *caesia*
» *marginata*
» *Spruneri*
Senecia Doronicum
Silene quadrifidum
Scutellaria orientalis
Thlaspi rotundifolium
Veronica fruticans
Viola calcarata

scanned by Moschopoulos Georgios

Notes Complémentaires de M. Edwart Richter, ingénieur à Jena.[1]

A. Explorations.

Dem Olympgebirge ist im Osten ein ausgedehntes Alluvialland vorgelagert, das die Form eines Dreiecks hat, dessen Basis im Norden etwa 14 km breit ist und dessen Spitze bei Platamona liegt, denn dort allein treten die Abhänge bis an die Küste des Thermaikos heran. Auch den nördlichen Teil des Peneiosdeltas darf man als Alluvium nicht als zum Olymp gehörig betrachten. Im Süden begrenzt der Peneios den Olymp nur bis etwa 1 km unterhalb der Einmündung des Máti. Der Südfuss wird von dort ab etwa durch die Dörfer Karatsóli und Lygariá bezeichnet. Im Westen kann man die Strasse über Petra nach Elasson und weiter über den Melunapass als Grenze betrachten. Der nördlichste Punkt des so umrissenen Gebietes wäre dann der Han Miljas. Die Ausdehnung dieses Gebietes beträgt in der Nord-Südrichtung etwa 50 km, in der Ost-Westrichtung etwa 41 km und sein Flächeninhalt umfasst ungefähr 1272 qkm. Indessen schliesst sich südwestlich von dem 540 m hohen Melunapass noch ein Berggebiet (das sich bis zu 842 m erhebt) an, das vom Xerias (dem Titaresios der Alten) umflossen wird und das man meines Erachtens noch in das Olympgebiet mit einbeziehen muss. Einschliesslich dieses Annexes bedeckt der Olymp ungefähr 1549 qkm und erstreckt sich etwa 62 km von Norden nach Süden und etwa 50 km von Osten nach Westen.

Meine Studien beziehen sich auf die Reisen von Forschern, die das so begrenzte Gebiet vor 1911 betreten hatten. Zu der

[1] Ces notes me sont parvenues au dernier moment et trop tard pour être traduites. Je les livre donc dans leur rédaction originale. N'ayant pu remercier M. Richter dans ma préface, je tiens à lui exprimer ici toute ma reconnaissance pour sa grande amabilité et sa précieuse collaboration.

scanned by Moschopoulos Georgios

von Herrn Kurz gebrachten Geschichte der Explorations kann ich noch folgende Nachträge liefern :

1669. — Der erste Besucher, von dem uns ein Bericht vorliegt, ist kein Gelehrter, wohl aber ein kühner und unternehmender Mann : der Sultan Mehemed IV (1641-1693). Von ihm berichtet der englische Reisende und Arzt Edward Brown in seinem 1673 bei Benj. Tooke in London erschienen Buch *A brief account of some Travels in Hungaria, Servia, Bulgaria, Macedonia, Thessaly, Austria, Styria, Carinthia, Carnolia and Friuli*, Seite 52 : Der Sultan (mit 5000 Kamelen) hielt damals einige Jahre Hof in Larisa. « In the hot and dry summer 1669 the Grand Signor passed above two month of that season upon the neighbouring Mount Olympos, partly that he have a large prospect over the plains and a part of the Aegeian Sea, and partly to enjoy fresh air and be removed from the choaking heat of the valleys ; but this humour proved destructive to some hundreds of those, which attended him ; for it became so cold upon the hill, that many, who resorted unto him, being over-heated by ascending the mountain, and then pierced by the cold air above, fell sick and dyed ; and often in such places, where there was scarce earth enough to bury them. The sultan himself fell also in a distemper, but it lasted but three or four days : of horses and camels not a few perished. The sultan, who was a desparat rider, killed one of his best horses, by forcing him up to a noted peak of the mountain, called Pythagon or Kiszagon, where few or none could follow him ; he was also so daring, that he would have leaped on horseback over a fissure or cleft in the rocks in a bravery ; and was scarce withheld from that bold attempt, by the prayers and importunity of his chiefest followers. Many also perished by drinking of a spring of whitish colour upon the hill, in their heats and thirst, contrasted by ascending the mountain ; they complaining of a coldness and heaviness at their stomach for three or four days before they dyed. »

1806. — Im Dezember bereiste Leake (*Travels in Northern Greece*, 4 vols., London, Rodwell, 1835) den unteren Olymp

scanned by Moschopoulos Georgios

von Tjaritjena nach Platamona. Er beschreibt im 3. Band, Seite 348-351 die drei Ebenen des unteren Olymp.

1840. — Dr. C. v. Eckenbrecher, *Das Tal Tempe und der Olymp, nach eigenen Anschauungen und Untersuchungen*, Bericht über seinen Vortrag am 5. II. 1848 (*Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin.* Neue Folge, Bd. V, 1848, Seite 183-190). Eckenbrecher bestieg den Olymp 1840 von Larissa aus. « Von dem Dorfe Tsaritsani führt der Weg nach Osten aufwärts zur sogenannten Klephtenquelle. Hier ist in Zeiten der Unsicherheit des Landes durch Räuber ein mit Grauen gemiedener Vereinigungspunkt derselben, von wo sie Ueberfälle auf die Umgebung unternehmen. » Zur Zeit war der Olymp gerade durch türkisches Militär gesäubert und der Hauptanführer Liákos auf dem Marktplatze in Larissa erhängt worden. Weiter nach Cária. « Schöne, klare, nie versiegende Quellen ». « Am Rande der Quellen beschatten das nie verdorrende Wiesengrün zwei Schwarzpappeln von kolossaler Grösse ; die dickste hatte am Boden 40, brusthoch 12 Fuss Umfang, bei völliger Gesundheit des Stammes. » Die Ebenen des unteren Olymp erschienen in weiter Ausdehnung durch reife Erdbeeren wie mit einem roten Tuch bedeckt. « Auf dem Gipfel, welcher mir als höchster angegeben wurde, ... fand ich einen antiken Fussboden von Fliesen aus rotgebranntem Ton, die etwa $1^1/_2$ Fuss im Quadrat und 2 Zoll Dicke hatten » (Eckenbrecher wäre demnach auf dem Skolion gewesen ? Richter). « Die bei Gewittern hier entstehenden Stürme sollen häufig von der heftigsten Art, — sodass sie Menschen aufzuheben und weit wegzuführen imstande sind, — und mit Hagel von faustgrossen Stücken begleitet sein ».

1851. — Der Direktor des Botanischen Gartens in Athen, Prof. Dr. Heldreich « dürfte der erste gewesen sein, der den Olymp — auch die Gipfelregion — botanisch durchforschte. Er drang Ende Juli 1851 bis zum Saum der Schneefelder vor » (Mitteilung von Prof. Bornmüller).

1855. — J. L. Ussing, Professor an der Universität zu Kopenhagen, beschreibt in seinem Buche *Griechische Reisen*

scanned by Moschopoulos Georgios

und Studien (Kopenhagen, Gyldendalsche Buchhandlung, 1857) eine Reise von der Metochia zum Kloster Hag. Dionysios und fährt dann fort (Seite 14) : « Etwas tiefer unten im Flusstale öffnet sich auf dem rechten Ufer eine anmutige Grotte im Felsen, aus der eine kleinere Quelle gleich einem Wasserfalle sich in den Fluss ergiesst ; dort liegt eine kleine Kapelle, welche mit besonderer Ehrfurcht heilig gehalten wird. Diese, so erzählt man, erbaute der heilige Dionysios mit eigenen Händen, und wohnte dort Tag und Nacht im Gebete zu Gott. Aber an der höher gelegenen Stelle, wo das Tal breiter ist, wurde der Heilige begraben, und das Kloster für seine frommen Nachfolger errichtet. » (Ich habe im Jahre 1910 vom Kloster aus das Tal etwa einen Kilometer weit abwärts verfolgt um die Kapelle ausfindig zu machen, sie aber nicht gefunden. Ebensowenig fand ich im Kloster Bruchstücke von weissen Marmorsäulen, « mouth of a well », von denen Tozer berichtet. Richter).

1857 und **1862.** — « In diesen beiden Jahren besuchte Orphanides, Professor der Botanik an der Universität Athen den Olymp. Wir verdanken ihm bedeutsame Funde. Näheres über diese beiden Reisen ist nicht bekannt ». (Mitteilung von Professor Bornmüller).

1870. — Der 16. Band (1870) von den *Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie* (« Petermanns Mitteilungen ») enthält eine Karte unter der Bezeichnung « Uebersicht von G. Lejeans Reiserouten in der Türkei 1857-1870. Nach seiner Mitteilung von A. Petermann ». Hierauf ist für das Jahr 1870 eine Reiseroute eingezeichnet, die über den Hochgipfel des Olymp führt. Leider ist diese Reise nur geplant worden, aber nicht zur Ausführung gekommen. — Kein zweiter Geograph hat übrigens die Balkanhalbinsel so eingehend bereist und dort durch eigene Anschauung so viele Kenntnisse gesammelt wie dieser überaus fleissige und gewissenhafte französische Geograph. Den Olymp hat er nicht mehr besuchen können, denn er starb im Februar 1871,

scanned by Moschopoulos Georgios

1875. — M. Neumayr und Dr. Burgerstein *(Geologische Beobachtungen im Gebiete des Thessalischen Olymp*, Denkschrift der Wiener Akademie der Wissenschaften, mathematisch-naturwissenschaftliche Klasse, XL. Band, Wien, 1880) besuchten 1875 zusammen von Hag. Theodoros über Litochori das Kloster Hag. Dionysos. Von dort wurde die Ersteigung des Hauptgipfels versucht, doch mussten sie wegen vollständiger Ortsunkenntniss des Führers und schlechten Wetters dieses Unternehmen wieder aufgeben und nach Erreichung einer Höhe von kaum mehr als 6000' (1827 m.) wieder umkehren. Neumayr gab dann wegen Unwohlseins die Reise im Olympgebiet auf, während Burgerstein *über Lephtokaria gegen Konospolis das Gebirge kreuzte, dann von der Westseite über Nezeros nach Panteleimon an der Ostküste zurückkehrte.* Der Bericht bringt hauptsächlich geologische Beobachtungen ; auch wurden Versteinerungen gefunden, die aber unbestimmbar waren. Es wird über arge Waldverwüstungen geklagt. Die von den Verfassern beigefügte Karte beruht auf dem östlichen Blatt von Kieperts « Carte de l'Epire et de la Thessalie », Berlin, 1871, 1 : 500,000 und enthält einige topographische Verbesserungen ; jedoch ist die Terrainzeichnung ausgelassen und von Ortsnamen sind nur diejenigen eingezeichnet, welche für die Zwecke der Verfasser notwendig schienen.

1889. — In diesem Jahre machte der schlesische Botaniker P. Sintenis am Olymp wertvolle umfassende Sammlungen. Er konnte sich jedoch nur kurze Zeit dort (im Kloster Hag. Dionysos) aufhalten. Die « Oesterreichische Botanische Zeitschrift », Jahrgang 1890, Nr. 2 (Febr.) enthält eine Aufzählung wichtiger Funde (Mitteilung von Prof. Bornmüller).

1891. — Brieflicher Bericht des Prof. Bornmüller, Direktor des *Herbarium Hausknecht* zu Weimar :

« Im Jahre 1891 machte ich gemeinsam mit dem inzwischen verstorbenen schlesischen Botaniker Paul Sintenis eine botan. Forschungsreise nach der Insel Thasos und dem Athos und stattete auch dem Olymp einen längeren Besuch ab (August). Standquartier nahmen wir zunächst in Lithochoro : Nur unter

scanned by Moschopoulos Georgios

Mitnahme einer starken Eskorte (c. 17 Mann) wurde es zugelassen, nach dem Gipfel aufzubrechen, kamen aber über die Waldregion nicht hinaus. Im Kloster Hagios Dionysios weilten wir etwa 8 Tage, und zwar für botanische Zwecke mit bestem Erfolg, zumal unser Hauptziel war, die nur dort vorkommende *Jankaea Helderichii Boiss.* [1] wieder aufzufinden und diese in den botan. Gärten einzuführen. Die wissenschaftl. Resultate fanden in dem 1904 zum Abschluss gelangten dreibändigen Werke Dr v. Halácsy's « *Conspectus Florae Graecae* » Aufnahme. Nähere Daten über die Reise liessen sich aus den Standortsangaben der umfassenden Pflanzenausbeute feststellen, doch dürfte das ohne Belang sein. »

1892 (?) — J. S. Glennie, M. A. *Dodona, Olympos and Somatrace ; A narrative of Personal explorations. Abstract of a paper read before the society, March 1894,* (Scottish Geographical Magazine, Vol. X, Edinburgh, 1894, p. 253-257) ; « My exploration of Olympos itself was attended with a good deal of difficulty and danger, the district being nominally under Turkish Rule, and really in the power of the brigands — patriotes called Klephts. The Lower Olympos, which rises above Tempe, I visited with a turkish hunting-party attended by a strong escort, and narrowly escaped capture on returning the gorge or ravine of Tempe. The Higher Olympos I was unable to explore until much later, when I accompanied a brigand-hunting expedition, which ended in our forces getting so much dispersed, that three of us were very nearly captured ». Glennie findet Aehnlichkeit mit dem Kaukasus.

1894 im Mai. — Colmar, Freiherr von der Goltz, *Streifzug durch Nord-Thessalien und Epirus ;* Vortrag gehalten am 7. XII. 1898 in der Geographischen Gesellschaft in München *(Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin.* Bd. XXVI,

[1] Diese prächtige *Cyrtandracee* aus der nächsten Verwandtschaft der im Balkan (Serbien, Mazedonien) weitverbreiteten Gattung *Ramondia* wurde von Prof. Dr. Heldreich (Direktor d. Botan. Gartens in Athen) im Jahre *1851* am Olymp entdeckt. Nach uns (wann ?) ist Professor Adamovic aus Belgrad am Olymp gewesen.

scanned by Moschopoulos Georgios

1899, Seite 119-122). Er bereiste für militärische Zwecke die griechisch-türkische Grenze.

1899 im Herbst. — J. Baumann, *Makedonien und Thessalien*, 16 Aufsätze im « Sammler ». Beilage zur « Augsburger Abendzeitung » 1903. Major Baumann hatte auf seiner Reise einen Umweg gemacht, um von Katerini aus die Hochgipfel des Olymp zu besteigen, fand aber keinen wegkundigen Begleiter. Er schloss sich deshalb am nächsten Tage einem türkischen Leutnant an und sie ritten mit 8 Mann Bedeckung über Litochoron und Lefto-Karia, durch das Tal des Kanaliabaches, an dem damals ganz ausgebrannten Kloster Kanalia vorbei nach Karya (Kozkioi), wo übernachtet wurde. Am nächsten Tage am Davaderebach entlang nach Elassona. Dann über den Melunapass — die Strasse, welche hinaufführt, war mit vielen Steinblöcken übersät ; gerade so fand der Referent sie auch im Jahre 1911, die Pferde mussten damals wegen dieser Hindernisse langsam am Zügel geführt werden — nach Tyrnavos und Larissa. Sein Bericht ist sehr eingehend und anschaulich geschrieben.

B. Cartographie.

Herr Kurz erwähnt in der Fussnote auf Seite 175 den Bericht von H. Kiepert über *Die neue griechisch-türkische Grenze in Thessalien und Epirus* (*Zeitschr. der Gesellschaft f. Erdkunde in Berlin*, 17. Bd., 1882, S. 244-253). Diesem Bericht ist eine Karte beigefügt, die Aufschluss gibt über einen zwar nur schmalen Streifen des Olympgebietes, der jedoch von einer Genauigkeit ist, welche alle damaligen Kartenbilder weit übertrifft. Es handelt sich um die Grenze, deren generelle Festlegung im Mai 1881 zu Constantinopel zum Abschluss gekommen war. Die Aufnahme wurde im Juli bis Oktober desselben Jahres von einer internationalen Kommission gemacht. Sie umfasst 13 Blätter im Massstab 1 : 50.000 und war nur für die beteiligten Regierungen bestimmt. Die oben genannte Wiedergabe besteht

scanned by Moschopoulos Georgios

in einer Umzeichnung auf zwei Blätter im Massstab 1 : 200.000. Die Höhenlinien, im Original von je 100 m Abstand, sind nur schematisch nachgebildet worden. Die Orthographie der Ortsnamen wurde von Kiepert in seiner Reproduktion verbessert. Am Olymp ist das dargestellte Grenzgebiet stellenweise bis 8 km nach beiden Seiten breit. Zahlreiche neue Höhenbestimmungen und viele zuverlässige, bis dahin gänzlich unbekannte Einzelheiten bilden eine sehr wertvolle Bereicherung der Olympkartographie.

Auch der Staat, zu dem das Olympgebiet während mehrerer Jahrhunderte, zuerst ganz, später zum grössten Teil gehörte, hat eine Karte davon herausgegeben. Wir finden unser Gebiet verteilt auf vier Blätter der « Karte der europäischen Türkei » 1 : 210.000, ausgeführt und gedruckt in den Jahren 1899 u. f. im kaiserlich Ottomanischen Kriegsministerium. Dieser Karte wurde die österreichische *Generalkarte von Mittel-Europa* 1 : 200.000 zugrunde gelegt. Letztere ist stellenweise korrigiert und ergänzt worden und anstatt der lateinischen Schrift ist die türkische getreten. Die Darstellung der Hochgipfel weicht von Barths Angaben ab und kommt in seinem zentralen und östlichen Teile der Wirklichkeit näher, als die österreichische Karte 1 : 200.000. Die vier in Betracht kommenden Blätter stossen etwa 5 km südlich von Petra zusammen.

Die vollendetste Darstellung hat der von 1897-1912 griechische Anteil des Olympgebietes erfahren. Sie ist zu finden auf dem Blatt *ΡΑΨΑΝΗ-ΤΕΜΠΗ* der « Karte des Hellenischen Königreiches » 1 : 75.000, aufgenommen von griechischen Offizieren, herausgegeben vom Kartographischen Dienst Griechenlands in Athen und hergestellt im Militärgeographischen Institut zu Wien. Die mit griechischer Beschriftung versehene, 1909 erschienene (aber nicht käufliche) Karte macht einen sehr günstigen Eindruck, sie kann unseren guten mitteleuropäischen Karten würdig zur Seite gestellt werden. Ausser den Höhenlinien in Abständen von 20 m trägt sie eine Schummerung, die das zerrissene, unübersichtliche Gelände klar und plastisch veranschaulicht. Soweit ich sie aus eigener Anschauung mit der

scanned by Moschopoulos Georgios

Natur vergleichen konnte, gibt sie die Landschaft genau wieder, ich zweifle auch nicht, dass sie überall durchaus zuverlässig ist. Das bis Platamona reichende Gebiet nördlich der damaligen Grenze ist nur schematisch dargestellt.

Herr Kurz hat zutreffend eine Anzahl der gröbsten Fehler der 1901 von dem Militärgeographischen Institut herausgegebenen *Generalkarte von Mittel-Europa*, 1 : 200.000, Blatt Larisa, aufgezählt. Man könnte daher glauben, dass sie durchaus minderwertig sei. Demgegenüber möchte ich darauf hinweisen, dass ihr fast garkeine regelrechten Aufnahmen zugrunde gelegt werden konnten, und dass sie auf z. T. recht vagen Berichten beruht. Ich habe stets den Fleiss und die Umsichtigkeit ihrer Verfasser bewundert ; ihr Werk ist meines Erachtens höher zu bewerten, als das mancher Kartographen, denen genaue Aufnahmen geliefert wurden. Wenn man absieht von der griechischen Karte 1 : 75.000 und der neuen Hochgipfelkarte von M. Kurz — die doch beide nur einen kleinen Teil des Olympgebietes darstellen — ist sie auch heute noch die beste kartographische Darstellung des *gesamten* Olympgebietes.

Bezüglich der Messungen des höchsten Gipfelpunktes können noch einige Mitteilungen von Prof. H. Barth hinzugefügt werden. Er legte in der Novembersitzung 1864 der *Gesellschaft für Erdkunde* zu Berlin ein neues Doppelblatt der englischen Küstenaufnahme des Agäischen Meeres vor, das *nach den Aufnahmen der Kapitäne Copeland, Graves und Spratt, den Offizieren der Schiffe Mastiff, Volage und Medina* 1863 *redigiert und im September* 1864 *verbessert* war. Dabei sagte er u. a. : *Copeland bestimmte trigonometrisch die Erhebung der höchsten Olympkuppe zu* 9757 *engl. Fuss.* Dieses Ergebnis wird *nach der neueren noch gründlicheren Aufnahme und Triangulation des Kapitän Spratt und seiner Offiziere vollkommen bestätigt, und Sie sehen, dass diese neueste und genaueste englische Seekarte die ..... altberühmte Bergkuppe zu* 9754, *also nur um* 3 *Fuss niedriger angibt, als die frühere Messung, und die Herren haben sich, wie ich aus mündlichem Verkehr mit ihnen weiss, bei der Bestimmung dieses Punktes ganz besondere Mühe gegeben. Wir*

scanned by Moschopoulos Georgios

haben also eben im Olymp den Riesen des Agäischen Meeres vor uns, den von jetzt an wohl jeder Kartenzeichner und Geograph in seiner wohlerprobten Herrlichkeit und Oberherrschaft jenes klassischen, auch historisch ihm untergebenen Meerbeckens respektieren wird. (Seite 49 der *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, Berlin ; Neue Folge, 18. Bd. 1865.)

Die grossen Verdienste, die H. Kiepert um die Kartographie der Balkanhalbinsel einschliesslich des Olympgebietes gebühren, hat Herr Kurz bereits angedeutet. Ich möchte zum Schluss abe nicht unterlassen, darauf hinzuweisen, dass ihm ebenbürtig zur Seite zu stellen ist der Wiener Ministerialrat Vinzenz Haart v. Hartenturn. Er hat in den *Mitteilungen des Militärgeographischen Instituts*, Band XXI (1909) bis XXIII (1911) eine umfangreiche Studie *Die Kartographie der Balkan-Halbinsel im XIX. Jahrhundert* veröffentlicht, die an Gründlichkeit und Zuverlässigkeit zu den hervorragendsten geographischen Arbeiten zu zählen ist und ein leuchtendes Beispiel von Fleiss und Liebe zur Sache eines grossen und bescheidenen Gelehrten darstellt. Zu der genannten Abhandlung hat er später, im XXXII. Bande (1913) noch einen kurzen Nachtrag *Die Kartographie der Balkanhalbinsel im XX. Jahrhundert* geliefert.

scanned by Moschopoulos Georgios

CARTE DU MONT OLYMPE

(THESSALIE)

dressée par

MARCEL KURZ

Ingénieur - topographe

1923

Levé stéréophotogrammétrique (2 - 11 août 1921) par H. BICKEL et M. KURZ, Ingénieurs de la Mission Suisse près le Gouvernement Hellénique.

Rochers par CH. JACOT - GUILLARMOD, Ingénieur - topographe.

GRAVÉ AU SERVICE TOPOGRAPHIQUE SUISSE À BERNE.

Reproduction réservée.

ECHELLE DE 1 : 20000

0 500m 1 2 3 4 Kilom.

L'équidistance des courbes est de 20 mètres.

L'origine des coordonnées rectangulaires est formée par le méridien 39° 53' 03" W. de l'Ile de Fer et par le 40ème parallèle de latitude N.

Gravé par A. SOMMER et CH. BAUER à Berne.

LE
MONT
OLYMPE

MARCEL
KURZ